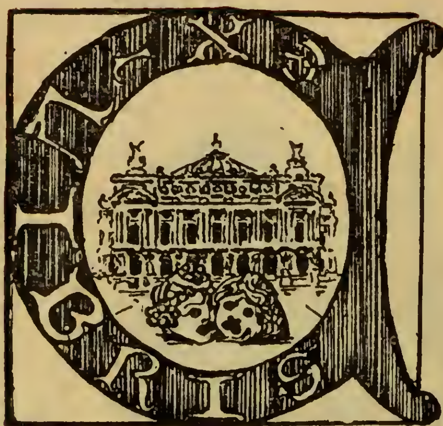
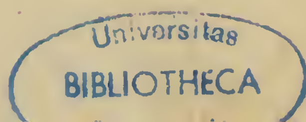








HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours;*

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME II. Ire PARTIE.

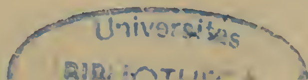


A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre. La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





HISTOIRE UNIVERSELLE *DES* THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE *du ſecond Volume.*

» ESCHYLE fit éclorre la Tragédie & la peignit, non pas comme une Héroïne, mais comme une Géante; Sophocle lui donna la décence d'une Matrône, Euripide lui prêta de nouvelles grâces & la fit quelquefois paraître un peu échevelée, quelquefois un peu Philoſophe. Le premier eſt un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts & les précipices; le ſecond, un canal qui arroſe des jardins délicieux; le troiſième, un fleuve qui s'é-

loignant de tems en tems de ſa courſe, aime à ſerpenter dans des prairies émaillées de fleurs.

C'eſt ainſi que le Père Brumoy déſigne les trois Tragiques Grecs, & le mot de Matrône, tel que nous l'entendons aujourd'hui, ne nous paraît guère convenir à Sophocle, mais comme ce que nous en dirions ſerait abſolument étranger à notre objet, nous allons parler d'Euripide, & le Lecteur ſaiſira les traits de reſſemblance qui ſe trouvent entre le portrait & l'original. On voit, diſait Cicéron, combien Eſchyle, Sophocle & Euripide ſont différens, & cependant on les loue preſque également chacun dans leur genre; c'eſt que toutes les manières de peindre ſont bonnes, lorſque le Peintre eſt dirigé par le goût; c'eſt que le génie ſait embellir tous les objets, ſous quelques couleurs qu'il les préſente; c'eſt qu'enfin, comme le dit Horace,

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

Cette maxime générale peut trouver des contradicteurs, mais il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il eſt des beautés nationales, des beautés de circonſtance, qu'il faut regarder comme ſacrées, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, & ſur leſquelles il ſerait injuſte de prononcer d'après les préjugés de ſon pays. C'eſt dans cet eſprit que l'on doit lire les extraits précédens, & ceux qui vont les ſuivre; avertiſſement que nous ne donnons à nos Lecteurs



EURIPIDE.

que pour leur propre intérêt, que pour les engager à ſe regarder pendant quelque tems, comme les concitoyens, comme les contemporains d'Euripide, & non pour ſolliciter leur indulgence en faveur de ce Tragique qui, à bien des égards, eſt très-éloigné d'en avoir beſoin.

EURIPIDE.

VALÉRIUS Harpocration prétend qu'Euripide naquit à Athènes, mais l'opinion générale le fait originaire de Salamine, Ile de l'Attique, où il vint au monde la première année de la 75e. Olympiade, ſelon Diogène Laerce, & ſelon d'autres, la 70e, tems où les Grecs remportèrent une victoire ſignalée ſur Xercès Roi des Perſes.

Euripide eut pour père Mnéſarchus, ou Mnéſarchides qui était Cabaretier, & pour mère, Clito qui, au rapport de Théopompe & d'Ariſtophane, était Marchande de légumes. L'un & l'autre ſur ce point, ſont en contradiction avec Philocore, Suidas & même le Scholiaſte de l'Auteur, dans leſquels on lit qu'il était né de parens libres & honnêtes, avec leſquels il vint ſe retirer à Athènes, en ſortant de Béotie. Stobée ajoute que Mnéſarcnus y avait été condamné à la *peine du panier*, peine

ignominieuſe chez les Grecs & inſtituée contre ceux qui ne payaient point leurs dettes. On les conduiſait dans la Place publique, on les y faiſait aſſeoir, on poſait ſur eux une corbeille & de ce moment, ils étaient deshonorés. Cependant Théophraſte & Jerôme de Rhodes, tous deux diſciples d'Ariſtote, aſſurent que le père d'Euripide jouiſſait d'une aiſance honnête, & que plus d'une fois il diſtribua du vin aux *Orcheſtæ* d'Athènes, eſpèce de Baladins qui, vêtus de peaux de bêtes ſauvages, formaient des danſes autour du Temple d'Apollon.

Ce Dieu, ſi nous en croyons Aulugelle, fit entendre à Mnéſarchus, qu'Euripide dans ſon adoleſcence remporterait une victoire aux Jeux, & d'après cet Oracle, il le conduiſit à Olympie pour en faire un athlète, titre qu'il ne put obtenir à cauſe de la faibleſſe de ſon âge. Néanmoins il combattit quelque tems après à l'Iſthme & aux Fêtes de Cères, où il fut déclaré vainqueur, mais les couronnes qui lui furent décernées, ne flattèrent point ſon amour-propre, & à peine en fût-il décoré, qu'il renonça aux exercices du corps pour s'occuper de la culture de ſon eſprit. Il ſe livra tout entier à l'étude de la Philoſophie, & ſon premier Maître fut Anaxagore dont Cicéron fait le plus grand éloge; mais l'Arrêt de mort que l'on prononça contre ce même Anaxagore pour avoir avancé que le ſoleil n'était qu'un globe de feu, l'exil

qu'il fut obligé de s'imposer, malgré tout le crédit de son disciple Périclès, dégoûtèrent Euripide au point qu'il abandonna le parti des Philosophes. De leur école, il passa au Théâtre vers lequel il se sentit entraîné par le germe d'un talent qu'il ignorait avoir, & qui bientôt le rendit l'émule d'Eschyle & de Sophocle. Selon les uns, il était alors âgé de 22 ans, & de 25, selon les autres. Cependant nous avons lu dans un Mémoire ancien, qu'avant de prendre le parti des Lettres il s'était adonné à la Peinture, & que les Mégariens possédaient quelques-uns de ses Tableaux. Diogène Laerce ajoute qu'il fut avec Platon, visiter les Prophêtes, les Sages, les Prêtres de l'Egypte, & qu'y étant tombé dangereusement malade, ces Prêtres le guérirent avec de l'eau de mer; ce qui lui a fait dire ensuite dans une de ses Pièces, que la mer orageuse purifiait les maux de l'humanité, *hominum procellosum mala abluit mare.*

Euripide prit aussi quelques leçons de Morale de Sophocle, & ce fut ce Philosophe qui lui conseilla de composer des Tragédies; du moins Aristophane le fait entendre dans sa Comédie des Nuées. Mnésiloque a été plus loin, & n'a pas craint d'avancer que ce même Socrate composa une partie des Tragédies d'Euripide : quel est l'Auteur à qui l'envie n'a pas contesté le mérite d'avoir fait ses Ouvrages ?

Chérine fut la première femme de notre Poète, & Mélito la feconde. De Chérine il eut trois fils, Mnéfarchides qui fut Marchand, Mnéfiloque qui fe fit Hiftrion, & Euripide qui fut très-verfé dans l'Art Oratoire. Aulugelle penfe qu'il eut ces deux femmes à-la-fois, ufage autorifé chez les Athéniens, & dont Socrate donna l'exemple; mais le Scholiafte même d'Euripide fuppofe qu'il n'époufa Mélito qu'après la mort de Chérine.

Ses mœurs étaient dures, fon caractère farouche, & fi l'on en croit Valère Maxime, fes fuccès l'avaient rendu arrogant & fuperbe. *J'ai coutume de compofer des Tragédies pour inftruire, & non pour recevoir des avis :* telle eft la réponfe qu'il fit un jour au Peuple d'Athènes, qui le priait de corriger quelque chofe dans une Pièce qu'il venait de lui lire. Une autre fois, Alceftides Poète Tragique lui reprocha de n'avoir fait que trois vers en trois jours, pendant que lui en avait fait cent. *Hé, qu'importe*, lui répliqua Euripide, *fi tes vers ne font connus que pendant trois jours, & que les miens le foient dans tous les tems.*

Ces deux traits annoncent peut-être plus d'élévation que de fierté; mais il eft certain que fi Euripide avait l'orgueil du génie, il y joignait des qualités dignes d'un Ecrivain tel que lui; le fait fuivant en fera la preuve. Il avait été l'ami de Socrate, & les Athéniens qui commençaient à fe re-

pentir de l'avoir fait mourir, rendirent un Edit par lequel ils défendirent de prononcer publiquement ſon nom, tant pour échaper à la honte dont leur injuſtice les avait couverts, que pour prévenir les murmures que pourrait exciter la mémoire de ce Philoſophe. Euripide ne crut pas devoir braver ouvertement cet Edit, mais il imagina d'introduire ſur la ſcène le perſonnage de Palamède, à l'aide duquel il oſa dire : *Vous avez fait périr le meilleur des Grecs.* Ces paroles furent compriſes, comme il le deſirait, & tous les Spectateurs fondirent en larmes.

Athénée écrit qu'il aimait les femmes, Suidas & Aulugelle aſſurent le contraire : quelqu'un en parlait un jour à Sophocle, & celui-ci répondit, ſelon Jerôme de Rhodes dans ſes Commentaires hiſtoriques : *In Tragædiis odit, quoniam in lecto uxores noſtræ non tales ſunt mulieres.* C'eſt-à-dire, il hait les femmes dans les Tragédies, parce qu'elles n'y ſont pas ce qu'elles ſont au lit ; réponſe qui ſuppoſe que ſi Euripide les critiquait ſur le Théâtre, il les traitait différemment dans le particulier. Pluſieurs Ecrivains attribuent cette haîne pour les femmes à la colère que lui inſpira la ſienne qu'il ſurprit un jour dans les bras de ſon Hiſtrion : il en conçut un tel dépit, & redouta les plaiſanteries des Poètes Comiques, au point qu'il prit le parti de ſe réfugier en Macédoine.

Ses ennemis assurent qu'il y fut attiré par les offres éblouissantes que lui fit Archélaüs Souverain de cette contrée : mais ce rapport ne s'accorde point du tout avec le caractère d'Euripide qui passait pour être fort désintéressé, & qui vit toujours avec indifférence, les riches présens dont Archélaüs le combla. Un Courtisan de ce Prince le priait un jour de lui donner un vase d'or dont il avait envie : *qu'on le porte à Euripide*, dit le Roi : *vous méritez de le demander, & il mérite de le recevoir sans l'avoir demandé.* Une autre fois, Archélaüs lui reprocha, en badinant, de s'être affranchi de l'usage reçu, & de ne lui avoir rien apporté le jour de sa naissance : *vous donner*, répliqua Euripide, *ce serait vous demander.* Ce même Archélaüs qui en avait fait son ami & son confident, desirait qu'il le célébrât par quelque Œuvre tragique : *Plaise au ciel*, répondit le Poète, *qu'il ne vous arrive jamais rien qui vous rende le sujet d'une Tragédie.*

Euripide ne jouit que trois ans de cette faveur & selon tous les Historiens, le genre de sa mort fut horrible. Il avait soupé chez le Roi, rapporte Valérius, il revenait de nuit, & fut déchiré par des chiens que lâchèrent contre lui Aribée de Macédoine, & Cratéva ou Craténa de Thessalie, ses rivaux en Littérature. Ces chiens, selon d'autres, étaient ceux de Décamnique qui un jour avait reproché à Euripide d'avoir l'haleine forte,

& auquel Euripide avait répliqué : *C'eſt que j'ai bien des ſecrets enſévelis dans mon ſein :* mais, ſelon Diogène Laerce, ils appartenaient à Promérus Miniſtre de la Cour & qui était perſuadé qu'Euripide avait cherché à le deſſervir auprès du Roi. C'était de-là que l'on appellait *Promeri canes*, chiens de Promérus, ceux qui avaient l'air d'oublier une injure, pour mieux s'en venger.

D'autres prétendent qu'un chien d'Archélaüs s'étant égaré dans un village de Thrace, les habitans de cet endroit l'égorgèrent & le mangèrent, ſelon leur uſage; que le Roi qui en fut informé, leur impoſa une amende d'un talent, dont ils furent déchargés à la ſollicitation d'Euripide, & que ſe promenant un jour aux environs de ce même village, il y fut déchiré par des chiens qui étaient de la race de celui qu'avaient tué les payſans en faveur deſquels il avait employé ſon crédit; ce qui a fait dire depuis, de ceux qui avaient commis quelque offenſe & qui n'en étaient pas encore punis, *que la vengeance du chien les attendait.*

Si nous en exceptons quelques Ecrivains qui ont voulu faire entendre qu'Euripide avait été déchiré, non par des chiens, mais par des femmes qui voulurent ſe venger de la haîne qu'il avait pour elles; il eſt aiſé de voir que tous les Hiſtoriens ſont d'accord ſur le funeſte accident dont il fut la victime. A l'égard des différentes cauſes auxquelles ils attribuent

ce même accident, nous n'en garantiſſons aucunes, & nous ne les avons rapportées que pour faire voir d'un côté, à quel point l'on s'eſt occupé de ce grand homme depuis ſa mort; & de l'autre, combien il eſt étonnant que quelqu'un de ſes contemporains n'en ait pas fait un hiſtorique exact qui nous ſerait parvenu avec ſes Ouvrages.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il mourut en Macédoine, dans la 93ᵉ. Olympiade, âgé de 75 ans, & que les Macédoniens, ſelon Pline & Vitruve, lui élevèrent près de la Ville d'Aréthuſe, un tombeau magnifique, avec cette inſcription traduite du grec en latin :

Nullâ ætate tua, Euripides, monumenta peribunt.

C'eſt-à-dire, jamais, Euripide, tes Ouvrages ne périront. Nous mettons Ouvrages, quoique le mot *monumenta* ſignifie à la lettre monumens; mais ici, il doit être pris dans le ſens que nous lui donnons.

Aulugelle aſſure que les Athéniens envoyèrent demander ſon corps aux Macédoniens, mais que ceux-ci le refusèrent, & que le Sénat d'Athènes n'eut d'autre ſatisfaction que celle d'ériger à l'Auteur un tombeau vuide, ou cénotaphe ſur lequel on grava une épitaphe inſérée dans le 3ᵉ. Livre de l'Anthologie, chap. 25, ſans nom d'Auteur, mais que l'on croit être de Thucydide l'Hiſtorien, ou de Thi-

mothée Poète lyrique. Voici ce que signifiait cette épitaphe :

La Grèce entière est le tombeau d'Euripide : il naquit chez les Athéniens, il mourut en Macédoine, & ses cendres y reposent. Il fut agréable aux Muses qu'il chanta, & il est chanté par-tout.

Les Athéniens rendirent les honneurs les plus distingués à sa mémoire, ainsi qu'à celle d'Eschyle & de Sophocle. On leur décerna des statues par Edit, & leurs Ouvrages, la plupart autographes, furent déposés dans les Archives publiques. » Ce furent apparemment, dit le Père Brumoy, ceux qu'un Roi d'Egypte voulait avoir, au rapport de Galien, sur-tout les Manuscrits d'Euripide, qui contenaient 75 Tragédies, pour embellir sa Bibliothèque Alexandrine. Il les demanda aux Athéniens qui les refusèrent. Il leur refusa, à son tour, des bleds dans un besoin, jusqu'à ce qu'ayant enfin reçu ce qu'il demandait, il oublia le refus, & la mauvaise grace du présent, témoigna noblement sa reconnaissance, & permit aux Athéniens d'emporter autant de bled qu'il leur plairait, sans payer le tribut ordinaire «.

Après sa description de la défaite des Athéniens par les Syracusains, sous la conduite de Gylippus, de Nicias & de Démosthène, Plutarque ajoute que plusieurs des vaincus dûrent leur salut à Euripide. » Les Siciliens, dit-il, étaient très-grands admi-

rateurs des vers de ce Poète, ils apprenaient tous ceux que ſavaient leurs priſonniers, & pluſieurs d'entr'eux en furent récompenſés par l'obtention de leur liberté. Quelques autres diſperſés après le combat, & errans de Ville en Ville, gagnaient leur vie en répétant quelques morceaux du même Auteur. Il exiſtait encore, & ces Grecs de retour à Athènes, venaient mettre à ſes pieds le tribut de leur reconnaiſſance. Cet honneur mérité était bien fait pour le dédommager de la jalouſie de ſes rivaux. En vain la critique aiguiſe ſes traits ; il eſt un ſentiment intérieur qui dépoſe en faveur d'un grand homme, & ſa défenſe eſt dans ſes Ouvrages.

On dit que la foudre tomba ſur le cénotaphe d'Euripide ; ce fait eſt conſacré dans la Vie de Lycurgue par Plutarque, & nous joignons ici les paroles même de ſon Traducteur. » Après la mort de Lycurgus, dit-il, on lui fit en Lacédémone moins d'honneur qu'il n'en avait mérité, encore qu'on lui en fît autant qu'il fût poſſible : car on lui édifia un Temple, & on lui inſtitua tous les ans, un ſacrifice ſolemnel comme à un Dieu : qui plus eſt, on dit que ſes cendres ayant été rapportées à Sparte, la foudre tomba ſur ſa ſépulture, ce que l'on n'a guères vu advenir à autres perſonnages de nom après leur décès, ſinon au Poète Euripide, lequel étant mort en Macédoine, fut en-

terré près la Ville d'Aréthuse : qui eſt un grand argument aux amateurs de la mémoire de ce Poète, pour répondre à ceux qui le calomnient, qu'à lui ſeul ſoit advenu après ſa mort, ce qui par avant, était échu à un ſi ſaint homme, & tant aimé des Dieux «.

Religieux juſqu'à la ſuperſtition, les Anciens attachaient du merveilleux à tous les évènemens qui leur arrivaient, & l'on ne doit pas être étonné de l'interprétation que l'on a donnée à celui-ci. Il faut, même dans les points les plus légers, adopter, pour le moment, la manière de voir des Peuples que l'on veut connaître : leur hiſtoire ſans cela ne nous offrirait le plus ſouvent qu'un aſſemblage de petiteſſes & d'abſurdités. Telle eſt, en général, l'impreſſion que le tableau d'un pays éloigné produit ſur les habitans d'un autre, & vraiſemblablement nous ſommes regardés comme des êtres fort ſinguliers par les nations qui ne ſont point familiariſées avec nos mœurs & nos uſages.

Euripide s'était brouillé avec Sophocle, mais depuis long-tems il était racommodé avec lui, & lorſque Sophocle apprit ſa mort, on prétend que non-content de prendre le deuil, il voulut que les Acteurs repréſentaſſent ſes Pièces, ſans être couronnés. Quelques Auteurs diſent qu'il en compoſa 90, dont 8 ſatyriques, & qu'il ne remporta le prix que quinze fois. L'opinion générale ne lui en attri-

bue que 75, & c'eſt auſſi le ſentiment de Marcus Varron qui ajoute que par l'iniquité de ſes Juges, il ne fut que cinq fois vainqueur. Quel eſt le ſiècle dans lequel la partialité n'ait pas ſacrifié quelque Héros & quelque Artiſte? Socrate fut la victime de ſes Concitoyens; Pradon fut préféré à Racine. D'après ces deux exemples auxquels nous pourrions en ajouter mille autres, que le Héros & l'Artiſte s'enveloppent de leur mérite, & en appellent à la poſtérité, elle ſera leur vengeur.

Euripide fut le premier qui ſupprima le Prologue, & qui fondit dans ſes Pièces l'expoſition de ſon ſujet. Cette innovation ajouta un nouveau charme à la Tragédie; & les Modernes, comme les Anciens, regretteront toujours que cet Ecrivain n'ait pas ſenti qu'il répandait quelquefois dans ſes Ouvrages ce ton ſententieux, cet air d'école que l'étude de la Philoſophie lui avait fait contracter.

Nous avons dit que nous rapprocherions ſon Electre de celle de Sophocle, & c'eſt par-là que nous allons reprendre la ſuite de nos extraits. Un coup-d'œil jetté par le Lecteur ſur les *Coëphores*, inſérées dans le premier Volume, lui feront ſaiſir le génie des trois Auteurs, & la différence des moyens qu'ils ont employés pour traiter le même ſujet. Ce que nous avons dit de la Tragédie d'Eſchyle, nous diſpenſe d'entrer dans de nouveaux détails ſur Agamemnon & ſur Clytemneſtre. Nous obſerverons

obſerverons ſeulement que lorſque ce Prince fut aſſaſſiné, Electre ſauva les jours du jeune Oreſte ſon frère, qu'elle le remit dans les mains de ſon Gouverneur, qu'elle demeura l'eſclave d'Egyſthe, & qu'elle ne fut vengée qu'au bout de vingt ans, qu'Oreſte vint plonger ſes mains dans le ſang de ſa mère.

ELECTRE DE SOPHOCLE.

» ILLUSTRE rejetton de ce Roi qui conduiſit l'armée Grecque à Troye, fils d'Agamemnon, il vous eſt donc permis de revoir l'objet de vos deſirs. Vous appercevez, à droite, l'antique Ville d'Argos, le bois de la fille d'Inachus, (Io changée en geniſſe par Jupiter) le Lycée conſacré au Dieu Apollon; & à gauche, le célèbre Temple de Junon. La Ville où vous arrivez, c'eſt Mycènes, & ce Palais témoin de tant de ſanglantes aventures, c'eſt le Palais des deſcendans de Pélops. Ce fut moi qui vous y reçus des mains de votre ſœur, après la mort funeſte de votre père. Je vous dérobai à la cruelle deſtinée qui vous menaçait. Enfin chargé de votre enfance, je vous ai conduit heureuſement juſqu'à l'âge qui vous met en état de venger un père : voici le jour, Oreſte, & vous fidèle ami, généreux Pylade, oui, voici le jour où il faut régler l'exécution de nos projets..... Déja le ſoleil naiſſant

ranime les oiſeaux . . . . . la nuit s'eſt évanouie avec les aſtres : n'attendons pas que l'on ſorte & conférons promptement «.

Ce début clair & précis du Gouverneur d'Oreſte annonce, tout-à-la-fois, le ſujet, l'inſtant où il commence, & le lieu dans lequel l'action doit ſe paſſer.

L'Oracle de Delphes a ordonné au fils d'Agamemnon de s'introduire ſans bruit dans le Palais d'Egyſthe, d'y arracher la vie aux aſſaſſins de ſon père, & il obéira. . . . . Obſervez ce qui ſe paſſe dans ce Palais, continue-t-il, en parlant à ſon Gouverneur, & venez nous en inſtruire. . . . . Vous leur direz que vous êtes de la Phocide, envoyé par un ami qu'ils ont à Panope, pour leur annoncer la mort d'Oreſte. Vous aſſurerez avec ſerment qu'il eſt tombé de ſon char dans les jeux Pythiens. . . . . . Pour nous, (Oreſte & Pylade) après avoir fait des libations, & répandu nos cheveux ſur le tombeau de mon père, ſuivant l'ordre d'Apollon, nous reviendrons en ce lieu. Vous ſavez en quel endroit nous avons caché le vaſe d'airain, nous l'irons chercher, & nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort. . . . . Allez, ſage Vieillard, faites votre devoir; Pylade & moi nous ferons le nôtre «.

Que je ſuis malheureuſe ! s'écrie quelqu'un dans l'éloignement; c'eſt Electre : Oreſte le ſoupçonne,

& voudrait s'en aſſurer : que rien ne vous arrête, lui répond ſon Gouverneur. Commencez par les libations dûes à Agamemnon : à ce pieux devoir eſt attachée la victoire, & la force dont nous avons beſoin dans l'exécution de nos projets.

Chaque mot dans cette ſcène, ajoute au dévelopement du ſujet, & c'eſt peut-être l'expoſition la plus heureuſe de toutes les Pièces de Sophocle. Electre paraît : humiliée, perſécutée par les bourreaux de ſon père, elle fait retentir le Palais de ſes gémiſſemens, & bientôt elle en ſortira pour publier ſes douleurs.

» Royaume ſombre de Pluton & de Proſerpine, dit-elle, ô Mercure, qui conduiſez les ames aux Enfers ! ô Déeſſes des imprécations ! & vous, filles des Dieux, terribles Euménides, vous qui regardez avec horreur le meurtre & l'adultère, venez, volez à mon ſecours, & ſoyez les vengeurs de mon père ! daignez du moins me retrouver mon frère Oreſte. Seule & ſans reſſource, je ne puis plus ſupporter le poids de mes infortunes «.

Le Chœur vient unir ſes larmes à celles d'Electre, & comme elle, indigné de l'impunité de ſes tyrans, comme elle, rempli du deſir & de l'eſpérance de revoir Oreſte, il recommande à cette Princeſſe de contenir ſes murmures, d'attendre tout du tems, en un mot, de ſe conduire avec prudence, vertu néceſſaire dans l'affreuſe ſituation

où le sort l'a réduite. Mais Electre a vu tomber Agamemnon sous le fer de Clytemnestre & d'Egysthe, ses assassins occupent son trône, ses cendres sont sans honneurs, son fils n'arrive pas, sa fille est esclave, rien ne peut la consoler, rien ne peut la réduire, & l'aigreur que lui inspirent les maux qu'elle endure, retombe sur sa sœur Chrysotémis, qui chargée d'offrandes funéraires, vient l'engager à ménager ses Maîtres, à garder le silence sur des peines qui sont sans remède.

Quelle indignité ! lui répond Electre ..... vous me voyez soupirer après la vengeance, & loin de me prêter du secours, vous cherchez à me désarmer..... Que l'on m'offre ces dons précieux qui flattent votre orgueil, & leur éclat ne me fera point trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes, votre table délicatement servie n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur & mes larmes.

Le Chœur veut l'appaiser, mais Chrysotémis est faite à ses invectives, & elle ne s'en venge qu'en la priant d'éviter le nouveau malheur qui la menace ; c'est d'être renfermée toute sa vie dans une tour, punition que ses murmures lui ont attirée, & qui commencera au retour d'Egysthe absent de Mycènes depuis quelques jours.

Electre n'en devient que plus courageuse, & malgré les représentations de ses compagnes, mal-

gré les prières de ſa ſœur, jamais elle n'abaiſſera ſon front devant les aſſaſſins de ſon père.

Cependant Clytemneſtre a vu en ſonge l'ombre de ſon époux ſortir du fond des Enfers. Il a planté en terre le ſceptre qui de ſes mains a paſſé dans celles d'Egyſthe, & de ce ſceptre eſt ſorti tout-à-coup un rameau floriſſant dont l'ombrage a couvert toute la Ville de Mycènes. Clytemneſtre a raconté cette aventure au ſoleil; c'était la coutume des Anciens qui par-là imaginaient échaper aux malheurs dont ils étaient menacés; & pourſuivie par ſes frayeurs, elle a prié Chryſotémis de faire des libations au tombeau d'Agamemnon.

ELECTRE.

Ah! ma ſœur, loin de vous ce miniſtère impie,
Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie;
Voulez-vous violer tous les droits des humains?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains
Des coupables préſens d'une main ſanguinaire,
Des préſens qu'ont ſouillés le meurtre & l'adultère?
Voyez ce monument: c'eſt à nous d'empêcher
Que jamais rien d'impur ne puiſſe en approcher.
Jettez, jettez, ma ſœur, cette urne funéraire,
Ou bien loin de ces lieux, cachez-la ſous la terre;
Et pour l'en retirer, attendez que la mort
De Clytemneſtre un jour ait terminé le ſort.
Alors, reportez-la ſur ſa cendre infidèle,
Allez, de tels préſens ne ſont faits que pour elle.
Croyez-vous, s'il reſtait dans le fond de ſon cœur,
Après ces attentats, une ombre de pudeur,

Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime,
Vint jusques dans la tombe outrager sa victime,
Insulter, à ce point, les mânes d'un Héros,
La majesté des morts, & les Dieux des tombeaux ?
Et de quel œil, ah ciel ! pensez-vous que mon père
Puisse voir ces présens que l'on ose lui faire ?
Ah ! n'est-ce pas ainsi, quand il fut massacré,
Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré,
Comme si l'on eût pu, dans le sein des eaux pures,
Laver en même-tems, le crime & les blessures ?
Les forfaits, à ce prix, seraient-ils effacés ?
Ne le permettez-pas, Dieux qui les punissez !
Et vous, ma sœur, & vous, n'en commettez point d'autres.
Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres ;
Le désordre des miens atteste mes douleurs,
Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.
Il m'en reste bien peu, mais prenez, il n'importe,
Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
Joignez-y ma ceinture, elle est sans ornement ;
Elle peut honorer ce triste monument.
Mon père le permet, il voit notre misère,
Lui seul peut la finir, &c... (*M. de la Harpe*).

Conjurez, ajoute Electre, conjurez son ombre d'ouvrir la terre, de s'armer pour notre défense, de fondre sur nos ennemis, ou du moins de nous envoyer son fils, triste reste de son sang.

Dans les Coëphores d'Eschyle, comme on l'a vu, c'est Electre qui est chargée de ces dons funèbres, & son incertitude sur l'usage qu'elle doit en faire, le silence morne des femmes qui l'accom-

pagnent, les conseils qu'elle demande, le parti qu'elle prend de renoncer à un sacrifice expiatoire, pour en faire un de haîne & de vengeance aux Dieux infernaux; tout cela est sublime, & présente un appareil moins attendrissant peut-être, mais bien plus imposant que l'autre.

Vous, dit-elle au Chœur, dans cette scène traduite d'Eschyle par le même Ecrivain que nous venons de citer,

Vous, qu'en mon infortune il m'est permis de voir,
Esclaves, qui m'aidez dans ce triste devoir,
Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un père?
En épanchant les eaux du vase funéraire,
Dirai-je, » Agamemnon, c'est ton épouse en pleurs
» Qui t'offre par mes mains les dons de ses douleurs:
» Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage «.....
Non, je ne l'ose pas; hélas! & quel langage,
Quelle prière encor, & quels souhaits pieux
Conviennent à sa fille en ces funèbres lieux?
Parlez, qu'en ce moment vos avis m'encouragent.
Ah! sur les meurtriers dont les présens l'outragent,
Si ma voix appellant sa vengeance & ses coups,
De ses mânes trahis attestait le courroux,
Si mon cœur en croyait ce transport qui l'anime!...
Enfin puisque je viens pour expier un crime,
Dois je jetter au loin ces vases odieux,
Et fuir avec horreur, en détournant les yeux?
J'implore vos conseils, je les suivrai sans peine.
Vous partagez ici mes malheurs & ma chaîne.
Ne craignez rien, songez que sous les loix du sort

L'eſclave & le tyran ſont égaux dans la mort.
Ne diſſimulez point, & banniſſez la crainte.

LE CHŒUR.

Nous ſommes ſans effroi, nous parlerons ſans feinte;
J'en jure le tombeau du plus grand des mortels,
Plus auguſte pour moi, plus ſaint que les autels.

ELECTRE.

Ah! ſi vous révérez la cendre de mon père,
Vous pouvez tout ſur moi: ſa fille vous eſt chère.
Parlez.

LE CHŒUR.

En arroſant ce marbre inanimé,
Invoquez ce Héros pour ceux qui l'ont aimé.

ELECTRE.

Et qui dois-je nommer?

LE CHŒUR.

Les ennemis d'Egyſthe;
Moi, vous.

ELECTRE.

Moi ſeule, hélas!

LE CHŒUR.

Cet abandon ſi triſte
Vous fait-il oublier qu'il eſt encor?... mais non,
C'eſt à vous ſeule, Electre, à prononcer ce nom.

ELECTRE.

Quel eſt donc votre eſpoir, & qui voulez-vous dire?

LE CHŒUR.

Oreſte eſt loin de vous, mais Oreſte reſpire.

ELECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur ?

LE CHŒUR.

Ce cœur infortuné
Ne doit rien voir ici qu'un père aſſaſſiné.
Contre ſes aſſaſſins . . . . .

ELECTRE.

Faut-il que je vous croie ?

LE CHŒUR.

Demandez à grands cris, que le ciel vous envoie. . . . .

ELECTRE.

Des Juges ? des Vengeurs ?

LE CHŒUR.

Un Dieu pour vous armé,
Ou bien quelque mortel par les Dieux animé,
Qui . . . (gardez d'écouter des ſentimens timides)
Qui verſe ſans pitié le ſang des parricides.

ELECTRE.

Eſt-ce à moi, juſte ciel ! à moi qu'il eſt permis
De ſouhaiter la mort à de tels ennemis ?

LE CHŒUR.

Tout eſt permis ſans doute à qui pourſuit le crime,
A qui s'en voit encor l'eſcave & la victime.

ELECTRE.

Eh bien donc, ô Mercure ! ô Dieu des ſombres bords !
Toi, dont le caducée eſt redouté des morts,

Va présenter mes vœux à ces Dieux inflexibles,
Dont mon père aujourd'hui subit les loix terribles,
A la terre par qui tout naît & se détruit,
Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit.
O mon père ! reçois cette liqueur sacrée !
Je t'appelle, ô grande ombre., &c... (Voyez les *Coëphores*).

Les deux Auteurs arrivent au même but par des routes différentes, & la manière dont l'Electre d'Eschyle consulte le Chœur, le plaisir avec lequel elle s'abandonne à ses conseils, n'attachent pas moins le spectateur, que l'opposition de son courage dans Sophocle, avec la faiblesse de Chrysotémis. Cette même Electre, dans celui-ci, conçoit les espérances les plus heureuses du songe de Clytemnestre, l'ombre d'Agamemnon n'a paru que pour annoncer la vengeance, Chrysotémis consent à l'implorer, mais à condition que l'on gardera le secret le plus inviolable, & déja le Chœur croit voir Némésis qui s'avance à grands pas, armée du glaive destiné à punir les assassins. » Elle vient, dit-il, cette infatigable Furie, cette Déesse à cent pieds & à cent mains : elle vient, couverte de nuages épais, pour se venger de l'exécrable hymen qui fut précédé d'un parricide. Tant d'horreurs me sont garans que ce songe ne sera pas vain..... Malheureuse course de Pélops, que vous avez été funeste à cette terre ! Hélas ! depuis l'aventure de Myrtile, depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer,

la déplorable maiſon des Pélopides s'eſt vue inondée d'un torrent de maux ".

Ce Myrtile fils de Mercure & de Myrto ; fameuſe Amazone, était cocher d'Oénomaüs à qui un Oracle avait prédit qu'il périrait par ſon gendre : d'après cet Oracle, il avait publié que ſa fille Hippodamie appartiendrait à celui qui le ſurpaſſerait dans une courſe de chars ; mais que ſi ce prétendant était vaincu, la mort ſerait le prix de ſa témérité. Pluſieurs concurrens ſe préſentèrent & furent ſes victimes. Mais Pélops arrive, demande à combattre, ſéduit Myrtile qui ôte les chevilles des roues du char d'Oénomaüs, & à peine eſt-il entré en lice, qu'il eſt renverſé & fracaſſé par ſes propres chevaux. Myrtile attendait ſa récompenſe, Pélops n'y répondit qu'en le précipitant dans la mer, & tous les malheurs qui fondirent ſur la race de Pélops, furent attribués à la vengeance de Mercure.

Agamemnon eſt tombé ſous les coups de Clytemneſtre, mais cet époux barbare, ce père dénaturé a ſacrifié ſa fille Iphigénie à l'ambition de Ménélas, aux cris d'une armée impatiente de voler vers les remparts de Troye, & Clytemneſtre, en l'immolant, n'a été que l'inſtrument de la vengeance céleſte : Electre ſe plaint d'être perſécutée, & les chagrins qu'elle éprouve ne ſont que la juſte punition des reproches continuels qu'elle oſe faire ſur un meurtre légitime,

des discours injurieux qu'elle se permet sur Egysthe & sur la Reine ; tels sont les moyens de justification que cette artificieuse Princesse emploie vis-à-vis d'Electre avec qui elle remplit la première scène du second acte. Si toutefois, ajoute-t-elle, vous trouvez que j'aie tort, montrez-le moi avec modération. A ce prix, je consens que la fille ose reprendre la mère.

Electre, toujours la même, justifie Agamemnon d'un meurtre que les Dieux lui ont ordonné, & contre lesquels il n'a pas craint de lutter ; mais ne l'eût-il commis que par complaisance pour Ménélas, devait-il périr sous le fer de son épouse ? Prenez garde, c'est toujours Electre qui parle, prenez garde que si vous établissez parmi les hommes une loi si détestable, vous ne prononciez vous-même votre arrêt ; vous m'entendez, Madame..... Epouse du plus vil des humains, de l'infâme complice d'un parricide, est-ce là ce que vous appellez vous venger de la mort d'une fille ?... Echapé à votre barbarie, Oreste traîne une vie déplorable. Vous me reprochez de l'avoir sauvé pour l'armer un jour contre vous : sachez, pour porter la franchise à son comble, sachez que si la faiblesse de mon sexe ne mettait un obstacle à mon courage, je l'aurais déja prévenu. Voilà pour vous, Madame, un ample sujet de divulguer que mon humeur est aigre, médisante, inflexible. Plaignez-vous, j'y consens.

Au moins, si j'ai ces rares qualités, je serai excusable de les tenir de vous, & je ne rougirai pas de vous ressembler.

Irritée par cette réponse qui peint en entier le caractère d'Electre, Clytemnestre ne retient qu'avec peine le courroux qui l'anime, & elle se flatte que sa fille voudra bien ne pas troubler son sacrifice par un triste présage. C'était une superstition des Anciens de regarder comme un augure funeste ce qu'ils entendaient de triste dans le moment où ils invoquaient les Dieux. C'est de-là que vient le mot, *favete linguis.* C'est-à-dire que vos langues soient favorables, que votre bouche ne prononce rien qui puisse m'inquiéter.

Electre convaincue qu'Apollon ne peut qu'être indigné d'un pareil sacrifice, consent à garder le silence, & Clytemnestre, après avoir déposé ses offrandes au pied de l'autel, prononce tantôt haut, tantôt à voix basse, des paroles qui renferment à-la-fois, & des prières pour elle, & des vœux contre Electre.

Tel est, en peu de mots, l'esprit de cette Scène qui remplie de part & d'autre, de reproches, d'invectives & même de sarcasmes, produirait sur nos Théâtres un effet contraire à notre manière de voir la Tragédie, mais qui a dû être fort applaudie chez les Grecs, parce qu'elle était absolument dans leurs mœurs.

Le Gouverneur d'Oreſte eſt convenu de venir annoncer la mort de ſon Elève, il ſe préſente, & la deſcription qu'il fait à la Reine des circonſtances qui ont accompagné ce fatal évènement, eſt pleine d'allégories flatteuſes pour les Athéniens. Oreſte a paru à Delphes, il a remporté la victoire dans tous les Jeux, & au moment de doubler la borne dans la courſe des chars, ſon eſſieu s'eſt rompu, ſes chevaux l'ont traîné dans la pouſſière, en un mot, ce malheureux Prince a été relevé ſans mouvement & ſans vie. Il ajoute que ſon corps a été brûlé, & que ſes cendres renfermées dans une urne, ont été confiées à des hommes de la Phocide, chargés de lui procurer, au moins, le triſte avantage de trouver un tombeau dans ſa terre natale.

Electre n'a plus d'eſpoir, Argos a perdu la tige de ſes anciens maîtres, la parque vient d'en couper la racine; & Clytemneſtre même ſent qu'il eſt douloureux d'acheter la conſervation de ſes jours par des infortunes.

Vous ſoupirez, lui dit le Goüverneur, qui étudie ſes moindres mouvemens, vous ſoupirez, je le vois. C'eſt en vain que je ſuis venu.

Ne le penſez pas, répond la Reine rendue à elle-même, ce jour, cet heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter ni d'Oreſte, ni de cette ennemie domeſtique plus dangereuſe que lui. Elle ſemblait déja me percer

les entrailles, pour assouvir la soif qu'elle a de mon sang : mais enfin, dégagée de mes frayeurs, & à couvert de ses menaces, je puis vivre avec tranquillité.

Electre ne se contient plus, Clytemnestre triomphe, & se retire avec le Gouverneur qu'elle veut récompenser de l'heureuse nouvelle qu'il vient de lui apprendre.

Jupiter, s'écrie le Chœur d'accord avec Electre, où sont tes foudres ? Dieux témoins de ces horreurs, pouvez-vous demeurer tranquilles ! Cependant les Compagnes de cette infortunée font tous leurs efforts pour la consoler, pour l'engager à conserver de l'espoir : représentations inutiles : le seul appui qui lui restait a disparu, il s'est évanoui comme une ombre, & le ciel, le ciel barbare l'a fait périr dans une terre étrangère, sans qu'une sœur pût au moins lui rendre les derniers devoirs, sans qu'elle pût l'ensévelir & l'arroser de ses pleurs.

Chrysotémis transportée de joie, accourt vers Electre ; c'est la première Scène du troisième Acte : elle avait promis d'invoquer l'ombre d'Agamemnon, & elle s'est rendue à son tombeau. Des ruisseaux de lait, récemment versé, coulaient du haut du sépulchre paré de fleurs & couvert de cheveux fraîchement coupés ; leur aspect lui a rappellé l'air & les traits d'Oreste ; enfin, tout ce qu'elle a vu lui fait pres-

ſentir que ſon frère eſt de retour, tout lui annonce qu'il va paraître. Plût au ciel! lui répond Electre, mais ce frère que vous attendez, que vous ſoupçonnez avoir honoré les cendres d'Agamemnon, ce frère demande un tombeau pour lui-même : il n'eſt plus. Chryſotémis eſt confondue, & ſa ſœur qui ne reſpire que la vengeance, profite du moment pour lui faire jurer de ſeconder ſon projet. C'eſt d'immoler Egyſthe. Quelle gloire, ajoute-t-elle, rejaillira ſur vous & ſur moi! Qui des citoyens ou des étrangers en nous voyant, ne s'écriera pas, rempli d'admiration. » Regardez ces deux géné-» reuſes ſœurs. Elles ont lavé l'opprobre du Palais » de leurs ancêtres ; elles ont ſauvé les reſtes de » leur maiſon, au péril de leurs vies. Par elles, » leurs fiers ennemis ont été écraſés dans le ſein » d'une brillante fortune : elles méritent l'amour » & la vénération de l'Univers : pour couronner » leur immortelle valeur, il eſt juſte qu'elles ſoient » diſtinguées dans les fêtes d'éclat & dans les » aſſemblées publiques «. Vengez un père, ſuccédez à un frère, délivrez-moi, délivrez-nous de nos malheurs communs, & ſongez que la lâcheté eſt un vice bas, & indigne des ames bien nées.

Chryſotémis & le Chœur lui repréſentent que ce projet eſt téméraire, qu'il faut tout attendre du tems, & céder à la fatalité ; mais Electre exécutera ſeule le deſſein qu'elle a conçu, & elle ne laiſſe à ſes

Compagnes,

Compagnes interdites d'autre ſoin que celui de ſupplier les Dieux d'être favorables à ſon entrepriſe.

Le Gouverneur d'Oreſte a dit à Clytemneſtre, que les cendres de ſon fils avaient été recueillies dans une urne, & c'eſt Oreſte même qui dans l'Acte ſuivant, mais ſans ſe faire connoître, remet cette urne dans les mains d'Electre.

Donnez, dit-elle, cher Etranger, donnez-moi ce triſte dépôt. Laiſſez-moi l'embraſſer, laiſſez-moi pleurer ſur ces cendres, mes infortunes & celles de toute ma famille.

O monument ſacré du plus cher des humains !
Cher Oreſte ! eſt-ce toi que je tiens dans mes mains ?
O toi dont mes ſecours ont protégé l'enfance !
Toi, que j'avais ſauvé dans une autre eſpérance !
Eſt ce ainſi que pour moi depuis long-tems perdu,
Mon frère à mes regards devait être rendu !
Je devais donc de toi ne revoir que la cendre !
Ah ! qu'il eût mieux valu dans l'âge le plus tendre,
Périr avec ton père, hélas ! & du berceau,
Deſcendre à ſes côtés dans le même tombeau !
Et maintenant tu meurs, ô victime chérie !
Sous un ciel étranger, & loin de ta patrie !
Loin de ta ſœur ! & moi, je n'ai pu ſur ton corps
Prodiguer les parfums, les ornemens des morts !
D'autres ont pris pour toi les ſoins que j'ai dû prendre,
D'autres ſur le bûcher ont recueilli ta cendre.
Ces débris précieux on les porte a ta ſœur,
Dans une urne vulgaire enfermés ſans honneur !

O malheureuſe Electre ! ô frivoles tendreſſes !
Inutiles travaux, & trompeuſes careſſes !
Soigner tes premiers ans fut mon plus doux plaiſir,
Et de mes propres mains j'aimais à te nourrir.
M'occupant de toi ſeul, j'ai rempli près d'un frère
Le devoir de nourrice, & d'eſclave & de mère.
Où ſont-ils ces beaux jours ? ces jours ſi fortunés ?
Ah ! la mort avec toi les a donc moiſſonnés !
Oreſte, tu n'es plus, & je n'ai plus de père !
Me voilà ſeule au monde, & ma barbare mère
Avec mes ennemis jouit de ma douleur !
Vainement à mes maux tu promis un vengeur.
Oreſte a dans la tombe emporté mon attente.
Et qu'eſt-il aujourd'hui ? Rien qu'une ombre impuiſſante.
Que ſuis-je hélas ! moi-même après t'avoir perdu ?
Qu'une ombre, qu'un fantôme aux Enfers attendu ?
Mon frère, reçois-moi dans cette urne funeſte,
D'Electre auprès de toi reçois le triſte reſte.
Les mêmes ſentimens uniſſaient notre ſort,
Soyons encor tous deux réunis dans la mort.
La mort eſt ſecourable, & la tombe eſt tranquille ;
Ah ! contre le malheur il n'eſt point d'autre aſyle.

(*M.* DE LA HARPE).

Ce morceau qui eſt un des plus frappans de la Pièce, & que dans aucun pays on ne pourrait entendre ſans en être touché, tant il eſt vrai que le ſentiment étend ſon empire ſur tous les cœurs, ce morceau, dis-je, fit fondre en larmes tous les Athéniens lorſqu'au rapport d'Aulugelle : *Polus lugubri habitu Electrœ indutus, urnam e ſepulchro tulit filii, & quaſi Oreſtis amplexus, opplevit omnia*

non ſimulacris, neque incitamentis, ſed luctu atque lamentis veris. C'eſt-à-dire, Polus qui faiſait le rôle d'Electre, pour mieux ſe pénétrer de l'eſprit de ſon perſonnage, tira du tombeau d'un fils qu'il avait perdu, l'urne qui contenait ſes cendres, & l'embraſſant ſur le Théâtre, comme ſi c'eût été l'urne d'Oreſte, il remplit toute l'aſſemblée, non pas d'une ſimple douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables.

Laiſſez-là cette urne, répond Oreſte attendri par la douleur d'Electre. — Que je la laiſſe ! que j'abandonne le ſeul bien qui me reſte de ce frère qu'une mort cruelle a moiſſonné ! — Vaine erreur. — Que dites-vous ! — La vérité. — Oreſte vivrait ? — Il vit.... puiſque je vis. — Vous, Oreſte ? — Moi-même. Regardez cet anneau. C'eſt celui de mon père : jugez ſi je vous trompe. — Oh le plus doux & le plus ſerein de mes jours ! ô chères Compagnes ! ô mes Concitoyens ! rejetton précieux de mes pères, Oreſte, c'eſt vous que je revois !

Oreſte partage tous les tranſports d'Electre ; comme elle, il voudrait pouvoir les faire éclater, mais un mot peut trahir ſes projets, & cette crainte eſt confirmée par l'arrivée de ſon Gouverneur, qui vient leur demander le ſilence le plus profond : Electre ne ſe rappelle point les traits de ce Gouverneur, Oreſte le lui nomme, & la vûe de celui

à qui elle a confié son frère, qui a veillé sur ses jours, est un charme de plus au bonheur inespéré que le ciel lui envoie.

Princes, reprend ce Guide, en parlant à Oreste & à Pylade, il est tems d'agir. Clytemnestre est seule. Ce Palais n'est rempli que de femmes; mais pour peu que vous différiez, attendez-vous de voir fondre sur vous, avec elle, une foule bien plus redoutable. Oreste invite Pylade à le suivre, à invoquer les Divinités tutélaires du Palais, & bientôt l'impatiente Electre leur adresse les vœux les plus pressans.

Dieux! ajoute le Chœur, quelle fureur respire le Dieu Mars! il brûle de se baigner dans le sang ennemi. Déja les inévitables Furies, compagnes des crimes horribles, se sont emparées de ces lieux: je l'avais prédit en tremblant, mais l'évènement va justifier mes prédictions.

Oui, le Prince vengeur des morts est entré furtivement dans le Palais de ses ancêtres. Déja l'épée nue, & prête à être trempée dans le sang, brille entre ses mains. Le fils de Maia, le Dieu Mercure le conduit. Il le couvre d'un nuage, il voile son entreprise; l'exécution suivra de près le projet. La victime va périr, & tandis que la Reine fait les préparatifs pour célébrer les Funérailles d'Oreste, Oreste même l'accompagne, environné

de ſes amis. On entend du bruit derrière le Théâtre, c'eſt Clytemneſtre qui appelle Egyſthe, & qui tombe ſous les coups de ſon fils.

Frappez, s'écrie Electre, redoublez s'il eſt poſſible..... Qu'Egyſthe n'éprouve-t-il auſſi le même ſort?

Oreſte paraît, ſes mains dégouttent encore du ſang qu'il vient de verſer, ſon ennemie expire; mais Egyſthe s'avance, & le meurtrier ſe dérobe à ſes yeux. Egyſthe demande les Phocéens qui ont annoncé la mort de ſon perſécuteur, il brûle de voir ſes cendres; Electre lui répond que ſon corps même repoſe dans le veſtibule du Palais, qu'il peut repaître ſes yeux de cet horrible ſpectacle, & le Tyran pénétré de joie, veut que l'on faſſe ſilence, que l'on raſſemble tous les habitans de Mycènes & d'Argos. Approchez, ajoute-t-il, & ſi quelqu'un nourrit encore de frivoles eſpérances, qu'il vienne voir le cadavre d'Oreſte, qu'il tremble à la vûe de ce ſpectacle, qu'il apprenne à ſubir le joug, & s'il ne veut éprouver les effets de mon courroux, qu'il ceſſe de s'élever contre ſon légitime Roi. (*Les portes s'ouvrent, & dans l'enfoncement, on voit un cadavre voilé*).

O Jupiter! continue Egyſthe, quel ſpectacle pour moi! que cette mort ſatisfait ma haîne! j'ignore ſi Néméſis ne s'en vengera point. N'importe. (A *Oreſte*). Levez ces voiles qui le cachent

à mes yeux, afin que le ſang qui nous lie lui attire de moi le tribut des larmes que je lui deſtine.

ORESTE.

Levez vous-même ce voile. C'eſt à vous, non à moi, de voir ce cadavre, & de le pleurer.

EGYSTHE.

Je vais ſuivre votre conſeil. Que l'on cherche Clytemneſtre.

ORESTE (*après avoir levé le voile*).

La voici, ne la cherchez point ailleurs.

EGYSTHE.

Ciel! quel objet!... Malheureux! quels ennemis m'aſſiégent! . . . Ce ne peut être qu'Oreſte qui me parle....

ORESTE.

Tu le devines, mais trop tard pour ton malheur.

Egyſthe qui ſe voit perdu, demande à Oreſte de l'écouter, Electre prie ſon frère de lui refuſer cette ſatisfaction, d'immoler ſa victime, & de l'abandonner aux oiſeaux, punition chez les Grecs plus affreuſe que la mort même.

ORESTE.

Va, malheureux, va dans cet appartement où tu égorgeas mon père : voilà le lieu deſtiné à être le témoin de ton ſupplice & de ma vengeance.... C'eſt trop diſcourir, vainement tu prétends reculer la peine qui t'eſt due : entre.

EGYSTHE.

Sers-moi de guide, je te ſuis.

ORESTE.

Entre, dis-je, c'eſt à toi de m'obéir.

Chez les Grecs, c'était l'uſage de délier les coupables lorſque leur arrêt était prononcé ; mais Oreſte refuſe cette conſolation à Egyſthe, le traite en eſclave qu'on traîne au ſupplice, non en perſonne libre, & le fait paſſer derrière le Théâtre.

ORESTE.

Tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé.... O maiſon d'Atrée ! s'écrie le Chœur, c'eſt par cet heureux effort, qu'après avoir eſſuyé tant de calamités, vous recouvrez enfin votre première liberté.

Nous ne recommencerons point ici ce que nous avons dit ſur l'atrocité d'un meurtre commis par un fils ſur la perſonne de ſa mère : Sophocle & ſes deux Rivaux répètent à chaque inſtant que ce meurtre était ordonné par Apollon; mais n'était-ce pas, comme le remarque très-bien le Père Brumoy, corriger un crime contre la nature, par une impiété contre les Dieux ? La bizarrerie du Paganiſme la rendait ſupportable aux yeux des Grecs, mais quel eſt celui qui de ſang-froid a pu entendu dire à Electre : *frappez, redoublez s'il eſt poſſible.* La nature eſt par-tout la même, & quel empire ne

devait-elle pas avoir ſur un peuple à qui les choſes les plus ſimples faiſaient verſer des larmes.

Cependant les Athéniens ont ſouffert ſur leur Théâtre un autre ſujet à-peu-près ſemblable à celui-ci, & dont ils ne pouvaient juſtifier la cataſtrophe ni par les Oracles, ni par les Dieux. C'était Alcméon : ſon père Amphiaraüs preſſé par Polynice d'aller au ſiége de Thèbes, s'en défendit & finit même par ſe cacher, parce que la connaiſſance qu'il avait de l'avenir lui avait appris que des ſept Chefs qui marchaient vers cette ville, un ſeul échaperait à la mort : éblouie par un collier d'or que lui offrit Polynice, ſa femme Eryphile indiqua le lieu de ſa retraite, & en partant, Amphiaraüs ordonna à ſon fils Alcméon de venger un jour la mort de ſon père, en poignardant ſa mère Eryphile. Alcméon obéit, & comme Oreſte, il fut tourmenté par les Furies.

L'ordre d'un père ne devait certainement point avoir la force d'un Oracle, & cependant les Grecs s'en contentèrent dans cette Tragédie qui n'exiſte plus. A l'égard de l'Electre d'Euripide, nous ſommes loin de la donner pour un de ſes meilleurs Ouvrages, & d'après la ſimple analyſe que nous allons en faire, le Lecteur ſentira que dans cette Pièce Sophocle l'a emporté de beaucoup, & ſur Euripide & ſur Eſchyle.

TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

ELECTRE.

POUR mettre Electre dans l'impoſſibilité de ſe venger de la mort de ſon père, Egyſthe & Clytemneſtre lui ont fait épouſer un Mycénien noble, mais pauvre, mais laboureur par néceſſité : ce Mycénien gémit ſur la perte de ſon Roi, ſur le crime des uſurpateurs de ſon Trône, proteſte que le reſpect pour ſes légitimes Souverains l'a toujours emporté dans ſon cœur ſur l'ambition d'avoir une Princeſſe pour femme, & qu'il ne l'a regardée que comme un dépôt ſacré qui lui a été confié par les Dieux : c'eſt ainſi qu'Euripide fait ſon expoſition après laquelle paraît une jeune femme ſimplement vêtue, & portant une urne ſur ſa tête : c'eſt Electre. Son mari lui reproche tendrement que malgré ſes prières, elle ne ceſſe de s'occuper des emplois les plus vils. Hé, n'eſt-il pas juſte, dit-elle, que je reconnaiſſe les égards que vous avez pour moi, que je prenne part à vos travaux, que je ſoulage vos peines? Le mari ſe rend, & ils ſe quittent tous les deux, l'un pour enſemencer ſon champ, l'autre pour aller puiſer de l'eau à la fontaine voiſine.

Oreſte qui a profité de la nuit pour faire ſes libations ſur le tombeau d'Agamemnon, qui eſt réſolu d'immoler ſes tyrans, mais qui veut dé-

couvrir la retraite de ſa ſœur, Oreſte, dis-je, arrive avec Pylade. Il apperçoit de loin Electre occupée à remplir ſon urne, il la prend pour une Eſclave, eſpère en tirer quelques éclairciſſemens, & va s'aſſeoir à la porte même de ſa Cabanne.

Cependant Electre environnée de Payſannes & de Payſans qui ſe ſont attachés à ſa fortune par pure compaſſion, Electre adreſſe aux Dieux les plaintes les plus vives ſur l'état dans lequel ils l'ont réduite, & le Chœur met tout en uſage pour lui donner des motifs de conſolation ; mais il n'en eſt plus pour elle, & la douleur eſt devenue ſon unique aliment.

Oreſte & Pylade ſe lèvent tout-à-coup, ils ſont armés, Electre veut fuir, & ſon frère la raſſure en lui apprenant qu'Oreſte reſpire, qu'il vient lui en donner des nouvelles certaines. Retenue par ces paroles ſi chères à ſon cœur, elle entre dans le détail des peines qu'elle endure, & ces peines ſeront éternelles, ſi Oreſte ne reparaît : lui ſeul eſt capable de renverſer la tyrannie.

ORESTE.

Vous ſentez-vous aſſez de courage pour l'aider à égorger votre mère ?

ELECTRE.

Aſſez pour l'immoler de ce même fer dont elle immola ſon Epoux.

ORESTE.

Puis-je aſſurer Oreſte que vous êtes inébranlable dans cette réſolution ?

ELECTRE.

Puiſſai-je mourir après avoir donné la mort à cette barbare !

Mais elle ne reconnaîtra ce frère chéri, que par le ſecours du Vieillard qui l'a dérobé à la mort, & ce Vieillard habite dans les environs.

A l'horrible promeſſe qu'elle vient de faire, ſuccède un retour ſur ſes vêtemens ruſtiques, ſur ſes mains endurcies au travail & obligées de ſubvenir à ſes beſoins, ſur ſon deuil perpétuel qui l'écarte des aſſemblées, des fêtes & des ſacrifices, enfin une deſcription de la coupable félicité de Clytemneſtre aſſiſe ſur le Trône des Atrides, de la gloire d'Egyſthe traîné fièrement ſur le même char dont ſe ſervait Agamemnon, tandis que le ſang de ce malheureux Prince sèche ſans vengeance ſur les murs du Palais, qui en ſont rougis.

Le mari d'Electre revient des champs, il eſt étonné de la voir en converſation avec des Etrangers, elle l'inſtruit du motif qui les amène, & auſſi-tôt il les preſſe d'entrer dans ſa Chaumière : mais Electre y manque de tout, & elle engage le Mycénien à ſe rendre vers le Gouverneur d'Oreſte, ce Vieillard dont nous avons parlé, pour le prier

de lui envoyer de quoi recevoir dignement ces deux Voyageurs. Le Mycénien obéit, & le Chœur, à la manière d'Euripide, s'éloigne du ſujet par un écart pindarique ſur les mille vaiſſeaux qui ſe rendirent à Troye, ſur le char & le bouclier d'Achille; écart d'après lequel on revient inſenſiblement à l'attentat de Clytemneſtre.

Le Gouverneur d'Oreſte apporte à Electre un agneau, des fleurs, des fromages, un outre de vin, & d'une main tremblante, il eſſuie les larmes de cette malheureuſe Princeſſe. Il a paſſé par le tombeau d'Agamemnon, & il y a trouvé des boucles de cheveux, une brebis noire dont le ſang venait d'être répandu; trait ſatyrique abſolument déplacé dans une Tragédie, & qu'Euripide n'a employé que pour tourner ſes rivaux en ridicule. . . . . Oreſte s'avance, ſon Gouverneur l'examine, & s'écrie avec tranſport: Invoquez les Dieux, ô Electre, & jettez les yeux ſur votre hôte: c'eſt Oreſte. Il porte au front une cicatrice qu'il avait reçue en pourſuivant un faon, c'eſt lui-même.

L'expreſſion de la douleur ſe change en cris d'allégreſſe: mais Oreſte n'a plus d'amis, & le ſeul moyen qui lui reſte, c'eſt de profiter d'une fête que donne Egyſthe, à quelque diſtance de la ville, de s'y préſenter, de s'y faire inviter comme Etranger, & d'y poignarder le Tyran qui n'aura d'autre eſcorte que ſes domeſtiques. Pour Clytem-

neſtre, Electre ſe charge de l'attirer dans ſa Chaumière, ſous le prétexte d'une groſſeſſe dont elle ſe dira délivrée depuis dix jours : ſi elle vient, ajoute-t-elle, c'eſt fait de ſa vie.

Ce deſſein eſt atroce, & réſolu de le ſeconder, le vieux Gouverneur ſe charge non-ſeulement de conduire Oreſte au lieu de la Fête, mais encore de répandre le bruit des couches d'Electre.

L'origine de la maiſon de Pélops, d'où étaient iſſus Egyſthe fils de Thyeſte, & Agamemnon fils d'Atrée, la Fable de la Brebis dorée qui cauſa tant de diſcorde entre ce Thyeſte & cet Atrée, la barbarie d'Eropa qui fit manger ſon propre fils au premier de ces deux Princes, l'horreur de ce feſtin à l'aſpect duquel le ſoleil recula ; tels ſont les objets dont le Chœur s'entretient à la fin de cet Acte, & qui ſont auſſi étrangers au Sujet, que ceux dont Euripide a fait uſage dans le précédent.

Quel bruit frappe mon oreille, s'écrie dans le ſuivant, une femme du Chœur ! C'eſt le tonnerre de Jupiter infernal : me trompai-je ? Non. Les cris retentiſſent de toute part. Sortez, Electre, ſortez. Elle paraît, elle tremble pour Oreſte, mais bientôt ſes craintes ſont diſſipées. Egyſthe a offert un ſacrifice avant le repas, Oreſte était auprès de lui, le Tyran l'a prié de lire dans les entrailles de la victime, & le fils d'Agamemnon l'a poignardé avec le même couteau qui avait ſervi à immoler la

géniſſe. Les Gardes ont attaqué le meurtrier, il s'eſt défendu, s'eſt nommé, & reconnu par ſes ſujets, il vient apporter à ſa ſœur la tête du plus cruel ennemi des Atrides.

Le Chœur célèbre cet évènement par des chants & par des danſes. Oreſte paraît, Electre le couronne, & le corps d'Egyſthe eſt placé dans la Chaumière, pour le dérober à la vûe de Clytemneſtre qui s'avance traînée ſur ſon char.... Ah! dit Oreſte à cet aſpect, comment égorger celle de qui j'ai reçu le jour, & dont mon enfance a éprouvé les tendres ſoins! Comme elle a égorgé votre père & le mien, lui répond ſa ſœur.... En un mot, Oreſte ne peut ſe réſoudre à devenir parricide, & c'eſt Electre qui le décide, qui aiguiſe le poignard dont il doit ſe ſervir.

Clytemneſtre arrive, & ſa fille pouſſe la diſſimulation au point de lui préſenter la main pour deſcendre de ſon char : je ſuis Eſclave, dit-elle, & c'eſt à moi à remplir le devoir des Eſclaves. Après quelques reproches de part & d'autre, l'entretien tourne ſur Egyſthe. Ce fier Tyran habite en ma maiſon, continue Electre, double ſens qui tombe ſur le trône dont il était l'uſurpateur, & que ne comprenait pas Clytemneſtre fort éloignée de ſoupçonner la mort de ſon époux. Elle renvoie toute ſa ſuite, s'avance vers la Chaumière pour y offrir le ſacrifice ordinaire le dixième jour de la naiſ-

ſance d'un enfant, & à peine y eſt-elle entrée, à peine le Chœur a-t-il peint toute l'horreur d'un crime dont elle va recevoir la punition, qu'on l'entend s'écrier. Ah! mes enfans, égorgerez-vous votre mère! Le Chœur même en eſt attendri, & frémit à la vûe du frère & de la ſœur qui reparaiſſent couverts du ſang de leur mère.

ORESTE.

O terre, ô Jupiter, qui voyez tout ce qui ſe paſſe ici-bas, tournez vos regards ſur ces deux morts!... C'eſt vous, cruelle ſœur, c'eſt vous qui m'y avez contraint. Hélas! vous l'avez vûe nous découvrir ſon ſein, & ſe proſterner à nos pieds, tandis que d'une main tenant ſa chevelure....

ELECTRE.

Oui, je l'avoue, & ſes cris vous ont ému.

ORESTE.

Mon cher fils, diſait-elle, en m'embraſſant les genoux, c'eſt ta mère qui te prie d'épargner ſon ſang.

LE CHŒUR *à Electre.*

Cruelle! avez-vous pu la voir expirer à vos pieds!

ORESTE.

Je n'ai pu l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

Electre convient de tout : allez, lui replique le Chœur, couvrez du moins ſon corps, & cachez au ciel les coups dont vous l'avez percé.

Clytemneſtre méritait la punition qu'elle a reçue, dit à Oreſte Caſtor qui deſcend dans une machine avec Pollux, mais elle ne devait pas expirer par les mains de ſon fils. Electre épouſera Pylade qu'elle ſuivra dans ſes Etats, en Phocide; acompagnée du Mycénien qui lui a ſervi de père ſous le nom de mari; & vous, tourmenté par les Furies, errant de contrées en contrées, vous donnerez votre nom à une ville d'Arcadie, lieu de votre exil; de-là, vous irez à Athènes, implorer le ſecours de Pallas, vous y ſerez jugé, abſous par l'Aréopage & délivré des Euménides, vous régnerez tranquillement ſur Argos.

Frères de Clytemneſtre, & fils de Léda comme elle, Caſtor & Pollux, ſelon le Chœur, auraient dû prévenir une mort ſi funeſte, mais l'imprudent Oracle d'Apollon & le Deſtin ne le permettaient pas. Ce dernier mot était la ſolution de tout dans le ſyſtême des Grecs, & les deux coupables entraînés au parricide par le pouvoir de ce même Deſtin, ſe font mutuellement de triſtes adieux qui terminent la Tragédie.

Nous convenons qu'elle renferme des détails très-intéreſſans, mais la conduite eſt loin d'y répondre, & ſans le ſtyle que l'on a reconnu, pluſieurs

plusieurs Savans douteraient encore qu'elle fût d'Euripide. Que signifie ce prétendu mari d'Electre, auquel on ne peut s'accoutumer malgré tous les soins que prend l'Auteur pour justifier son idée ? Comment le meurtre d'Egysthe poignardé dans un sacrifice n'est-il pas, à l'instant même, parvenu aux oreilles de Clytemnestre ? Comment cette Clytemnestre a-t-elle pu croire qu'Electre était accouchée depuis dix jours, & par quel hasard n'aurait-elle pas entendu parler de sa grossesse ? Comment Electre qui, avec une atrocité froide, a fait tomber sa mère dans le piége, qui n'a pas rougi de conduire le poignard, d'aider Oreste à le plonger dans le sein de sa victime, comment, dis-je, Electre devient-elle pusillanime à l'instant même où elle vient de se délivrer de ses Tyrans ? Quelle différence avec le caractère que Sophocle lui a donné, caractère héroïque qu'elle soutient jusqu'à la fin, & qui est peint des couleurs les plus vives, sur-tout dans sa Scène avec Chrysotémis ! La reconnaissance du frère & de la sœur, dans celui-ci, nous paraît aussi fort au-dessus de celle d'Euripide : d'ailleurs nous imaginons que la prédiction de tout ce qui doit arriver à Oreste & son élévation sur le Trône d'Argos, diminuent plutôt qu'elles n'augmentent l'intérêt qu'il doit inspirer. Un malheur dont on voit le terme, ne produit pas une impression aussi vive que celui dont

on n'apperçoit pas la fin, & l'Oreſte d'Eſchyle, qui après ſon crime croit entendre ſiffler autour de lui les ſerpens des Euménides, rend le dénouement des Coëphores bien plus frappant que celui des deux Electres.

Si le Lecteur n'eſt pas auſſi content qu'il eſpérait l'être de celle d'Euripide, il en ſera bien dédommagé par ſes Troyennes, ſon Andromaque, ſes deux Iphigénies, ſon Alceſte, ſon Hercule; Pièces immortelles dans leſquelles il a rendu les ſcènes les plus touchantes, les ſituations les plus pathétiques, avec cette vérité de ſtyle dont Racine était pénétré lorſqu'il a fait parler ſes Héros.

HIPPOLYTE.

DES raiſons d'Etat avaient engagé Théſée Roi d'Athènes, à tuer Pallas l'un de ſes parens. La loi obligeait le Meurtrier à s'exiler pour un an, & Théſée accompagné de Phèdre ſon épouſe, s'était retiré à Trézène où le fils qu'il avait eu d'Antiope Reine des Amazones, croiſſait ſous les yeux du ſage Pythée, c'était Hippolyte. Uniquement occupé de la chaſſe, ennemi déclaré du culte de Vénus, bientôt il s'attira l'indignation de cette Déeſſe, & réſolue de s'en venger, elle prit le parti d'inſpirer à Phèdre la paſſion la plus violente pour ce jeune Prince.

Phèdre gémit & veut ſurmonter l'amour, mais l'amour l'emporte, & ſa confidente ſe charge d'en faire l'aveu à Hippolyte; il le reçoit avec horreur, & Phèdre deshonorée à ſes propres yeux, prend le parti de mourir, mais en laiſſant à Théſée une lettre dans laquelle elle accuſe Hippolyte d'avoir voulu la ſéduire.

Théſée arrive, trouve ſon épouſe ſans vie, lit la lettre, croit ſon fils coupable, le chaſſe de ſon Palais, & le dévoue à Neptune qui lui avait promis d'exaucer trois de ſes vœux. Hippolyte s'éloigne de Trézène, & Neptune trop fidèle à ſes promeſſes, fait ſortir de la mer un monſtre affreux, à l'aſpect duquel les chevaux d'Hippolyte ſe précipitent à travers les rochers, renverſent leur Maître, & le laiſſent ſans mouvement. Tel eſt le ſujet de cette Pièce, dont Vénus, dès la première ſcène, dévelope l'intrigue & annonce le dénouement, défaut ordinaire dans Euripide, & que Sophocle avait grand ſoin d'éviter parce qu'il ſentait que le ſeul moyen d'attacher le Spectateur, c'eſt de le tenir dans l'incertitude juſqu'au moment de la cataſtrophe.

J'apperçois Hippolyte, continue Vénus dans ſon expoſition, il revient de la chaſſe. Sa nombreuſe ſuite adreſſe avec lui des hymnes à Diane : il chante, & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui. Il ignore qu'il a vu ſon dernier jour : ſortons.

Recevez mes vœux, dit en effet Hippolyte en entrant avec le Chœur, recevez mes vœux & mes adorations, ô la plus charmante des beautés immortelles ! je vous offre cette couronne pour votre ſtatue; j'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'oſe conduire ſes troupeaux, & que le fer a reſpectée. L'abeille ſeule a le droit d'y errer au printems; une eau pure en arroſe l'émail, & l'aimable pudeur y a fixé ſon ſéjour. Elle eſt ouverte à tous ceux qui ont puiſé, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même, la vertu que vous chériſſez..... J'habite avec vous, avec vous je m'entretiens, & quoique vous ſoyez cachée à mes yeux, j'entends votre divine voix. Faites, je vous en conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

Un Officier lui repréſente qu'il devrait rendre quelques hommages à Vénus l'une des Déeſſes protectrices de ſon Palais. (C'était un uſage chez les Grecs, & les ſtatues des Dieux que l'on voyait ſur leurs portes, ou dans les avenues de leurs maiſons, marquaient qu'ils les avaient choiſis pour Dieux tutélaires). Que l'on ait ſoin de mes courſiers, répond Hippolyte après avoir témoigné combien il était loin de ſe prêter à cette idée, que l'on ait ſoin de mes courſiers, & qu'on les attèle à mon char. Quant à votre Vénus, qu'elle cherche un autre adorateur.

Hippolyte s'éloigne, l'Officier ſupplie Vénus de pardonner des paroles ſi peu meſurées à l'impétuoſité de l'âge, & le Chœur s'entretient de l'état de langueur dans lequel on prétend que la Reine eſt tombée, langueur qui le fait douter ſi elle n'eſt point agitée par les fureurs de Cybèle ou des Corybantes, de Pan ou d'Hécate. Celle-ci comme Déeſſe de la nuit, & Pan comme Dieu des forêts, inſpiraient, ſelon les Anciens, des craintes qui dégénéraient en manie, & c'eſt de ce Dieu Pan que vient le terme de *terreur panique*. Pour Cybèle & les Corybantes ſes Prêtres, on prétend que quelquefois ils ſe livraient à une ſainte fureur qui par contagion ſe communiquait aux Spectateurs effrayés.

Pâle, défigurée, abattue ſous le poids de ſes maux, Phèdre arrive portée ſur un lit, & pouvant à peine ſoulever ſa tête & ſes bras, telle en un mot que Racine nous la préſente :

> Je ne me ſoutiens plus, la force m'abandonne, &c. : ..

tout l'ennuie, tout la gêne, juſqu'à ſa parure.

> Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèſent.

Sa confidente lui parle, l'exhorte à reprendre ſes eſprits; vains efforts, rien ne peut la diſtraire.

Dieux, reprend-elle, que ne puis-je, au courant d'une onde pure, puiſer de l'eau pour étancher ma brûlante ſoif ! que ne ſuis-je couchée à

l'ombre des forêts dans une prairie émaillée!..., qu'on me conduiſe ſur les montagnes. Partons, allons dans les bois, pourſuivons les chiens..... Déeſſe de Limné, qui préſidez à l'exercice des fougueux courſiers, que ne ſuis-je dans la carrière, occupée moi-même à dompter un cheval plein de feu!

Dieux! que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je au travers d'une noble pouſſière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

Inſenſée! qu'ai-je fait? où laiſſé-je égarer ma raiſon! je l'ai perdue; une Divinité barbare me l'a ravie..... Approche, remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi, te dis-je, les larmes, malgré moi, tombent de mes yeux.

Inſenſée! où ſuis-je? & qu'ai-je dit?
Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit!
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage;
Œnone, la rougeur me couvre le viſage:
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Ce déſordre eſt un des plus beaux endroits de la Pièce Grecque; Racine était bien fait pour le ſentir; cependant il l'a moins marqué qu'Euripide, & Euripide, dans ce moment, nous paraît ſupérieur à l'Ecrivain Français.

Le Chœur partage les chagrins de Phèdre, & il brûle d'en connaître la cause; mais Phèdre s'obstine à se taire. Mourez donc, lui dit sa confidente, mais sachez que si vous abandonnez vos enfans, ils seront chassés de la maison paternelle. J'en atteste cette fière Amazone qui a eu soin de leur ménager un Maître. Vous souvient-il de ce fils de l'Etrangère, de ce superbe ennemi de votre sexe, de cet Hippolyte?

A ce nom, Phèdre soupire, sa confidente insiste & finit par lui arrarcher son secret, mais que la Reine ne laisse échaper qu'après avoir fait sur elle-même les efforts les plus violens, qu'après un retour sur les malheurs que l'amour a réunis dans sa famille, sur les crimes que Vénus a fait commettre à toute sa race; elle en est la dernière, & c'est sur elle que cette impitoyable Déesse exerce la vengeance la plus marquée.

Telle est la tournure de cette scène admirable d'un bout à l'autre. Elle ne renferme pas une idée, pas une nuance que Racine n'ait apperçue & qu'il n'ait parée du charme de sa poésie; c'est en dire assez.

Cependant Phèdre conserve encore toute sa gloire, & elle veut l'emporter au tombeau; mais bientôt sa confidente triomphe de ses résolutions, & si d'un côté, elle s'oppose à ce que cette confi-

dente ſonde le cœur d'Hippolyte, de l'autre, elle lui permet de compoſer un philtre qui puiſſe décider de ſon ſort.

La ſuperſtition chez les Anciens en avait introduit de deux eſpèces, les uns pour inſpirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faiſait ſur le philtre potable ou extérieur, c'eſt-à-dire ſur les drogues préparées, quelque ſigne échapé à la perſonne aimée, ou bien on prononçait une de ſes paroles, ou enfin l'on y mettait un morceau de ſa robe : on y joignait de même, ou un ſigne ou un morceau des vêtemens de la perſonne qui aimait, en diſant, par exemple, *qu'ainſi Hippolyte aime Phèdre*, ou bien qu'ainſi *Phèdre n'aime pas Hippolyte :* cela s'appellait *ne faire qu'un de deux cœurs*, c'eſt-à-dire leur inſpirer un amour mutuel, ou une mutuelle averſion. (*Le Père Brumoy*).

Ce moyen paraîtra ridicule à quelques-uns de nos Lecteurs, mais n'oublions pas que nous ſommes chez les Grecs, & avançons.

» Sacrés murs de Thèbes, chante le Chœur en finiſſant cet Acte, & vous malheureuſe Dircé, ſoyez-nous témoins de la colère implacable de Cithérée. C'eſt elle qui environna de flames, l'Amante de Jupiter, la mère de Bachus, & qui l'écraſa de la foudre aux yeux de ſon Amant. Semblable à une innocente abeille, Vénus ſemble voltiger autour

des mortels, mais son souffle empesté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs «.

Licas Roi de Thèbes, répudia sa femme Antiope & donna la main à Dircé, mais les fils du premier lit saisirent cette infortunée & l'attachèrent par les cheveux, à la queue d'un taureau qui la mit en pièces. Pour Sémélé fille de Cadmus, elle fut aimée de Jupiter dont elle eut Bachus. Junon résolue de la perdre, vint la trouver, déguisée en vieille, & lui conseilla d'engager le Maître des Dieux à descendre chez elle dans tout l'appareil de sa gloire : Sémélé la crut, & vaincu par ses importunités, Jupiter lui apparut environné de ses foudres : elle en fut consumée à l'instant même, & Ovide attribue son malheur à la vanité, Euripide à l'amour.

La confidente dans le Palais, ose faire à Hippolyte l'aveu de l'amour de la Reine, Hippolyte s'emporte, la Reine l'entend, & s'écrie qu'elle est perdue. Que faire, lui dit le Chœur, quel remède à des maux qui n'en souffrent point? Il n'en est qu'un, réplique Phèdre, c'est une prompte mort : voilà mon unique ressource.

O terre ! ô soleil ! continue le jeune Prince en entrant, quelle abominable parole ai-je entendue! ..... Retire-toi, malheureuse, (*la confidente*) ne porte pas sur moi tes mains profanes.

Elle le ſupplie de s'appaiſer, de taire un funeſte ſecret, & cette dernière grace eſt la ſeule qu'elle obtient.

Oui, tu dois aux ſermens qui m'ont lié ſans y penſer, l'effort que je fais pour ne rien dire à Théſée..... mais je vais m'exiler de ce Palais juſqu'à l'arrivée de mon père. Alors de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrez, Phèdre & vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'eſt déja que trop connue. Puiſſiez-vous périr l'une & l'autre, comme vous le méritez! ma haîne inépuiſable ne ceſſera déſormais de ſe répandre ſur tout le ſexe : & qu'on ne me diſe pas que ce ſont-là mes invectives éternelles : les femmes ceſſent-elles de les mériter? Qu'on leur apprenne, s'il eſt poſſible, à ne plus s'écarter de leur devoir, ou qu'on ſouffre que je me déchaîne toujours contr'elles «.

Toute cette tirade qui eſt fort longue, paraîtrait auſſi déplacée dans nos Tragédies, que le philtre dont nous avons parlé, & l'on ne peut la juſtifier qu'en ſuppoſant qu'elle était analogue au génie des Athéniens. D'ailleurs Euripide eſt accuſé d'avoir haï les femmes, & vraiſemblablement c'eſt ſon caractère qu'il aura peint en peignant celui d'Hippolyte.

Je ne t'écoute plus, va-t-en, monſtre exécrable,
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable.

Puiſſe le juſte ciel dignement te payer,
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adreſſes
Des Princes malheureux nourriſſent les faibleſſes,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin,
Et leur oſent du crime applanir le chemin;
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colère céleſte.

C'eſt ainſi que Phèdre confondue, anéantie, renvoie ſa Confidente dans Euripide & dans ſon Imitateur. En mourant aujourd'hui, lui fait ajouter le premier, j'aſſouvis la rage de l'impitoyable Vénus. J'expirerai ſous les traits de l'amour. Mais cette mort même me vengera, & mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il ſe promet. L'ingrat devenu coupable à ſon tour, apprendra à réprimer la fierté de ſa farouche vertu.

Que ne ſuis-je, reprend le Chœur des Femmes dont elle s'éloigne, que ne ſuis-je ſur un rocher élevé, & changée en oiſeau! à la faveur de mes ailes, je paſſerais ſur la mer Adriatique, & ſur les rives du Pô où les infortunées Sœurs de Phaëton répandent des larmes d'ambre. J'irais aux riches jardins des Heſpérides, Nymphes dont la douce voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laiſſe plus le paſſage libre aux Nautonniers effrayés: car il porte le Ciel ſoutenu par Atlas. Là coulent toujours du palais de Jupiter les bienheureuſes ſources de l'ambroſie. Là, un

terrein toujours fécond en céleſtes richeſſes, produit ce qui fait la félicité des Dieux.

Ces compagnes de Phèdre font alluſion à Io qui transformée en Géniſſe par Jupiter pour la ſouſtraire à la fureur de Junon, ſe précipita dans la mer Ionienne que les anciens regardaient comme une partie de la mer Adriatique : elles parlent enſuite du Pô dans les eaux duquel Phaëton fut enſéveli par la foudre, & dont les bords furent immortaliſés par ſes Sœurs changées en Peupliers qui diſtillaient des larmes d'ambre. Enfin ces mêmes compagnes déſeſpérées des malheurs qui arrivent ſous leurs yeux, voudraient pouvoir ſe tranſporter dans les jardins des Heſpérides, lieux charmans ou les Nièces d'Atlas cultivaient l'arbre qui produiſait des pommes d'or gardées par un dragon qu'Alcide mit à mort. L'Amérique alors n'était pas découverte, & Euripide prétend que Neptune refuſe delà le paſſage aux Nautonniers, parce que, ſuivant les idées reçues, le Ciel s'y confondait avec l'Océan.

Phèdre n'eſt plus, & l'on *étend* ſon cadavre derrière le Théâtre. C'eſt le mot dont on ſe ſervait, & ce devoir que l'on regardait comme un point de religion, était le premier dont on s'acquitait envers les morts qu'on expoſait dans leur état naturel, avant de les enveloper de voiles.

Théſée arrive, on ſe dérobe à ſa vue, on craint

de répondre à ſes queſtions ; mais il interroge, il preſſe, & la mort de Phèdre lui eſt annoncée. Il veut que l'on ouvre les portes, il veut la voir pour la dernière fois : on lui obéit, & l'on apperçoit le corps de la Reine. Il eſt voilé, Théſée le découvre, & ſe précipite ſur ſon ſein.

» Mais que vois-je ! une lettre entre ſes mains ! que voulait-elle m'apprendre ! ah ! ſans doute, c'eſt un gage de ſa tendreſſe conjugale & maternelle. Elle a voulu me demander une dernière grâce : chère épouſe, vous ſerez ſatisfaite. Il n'eſt plus d'hyménée pour moi : non, vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuſe de ſon anneau me réveille un tendre ſouvenir ! ouvrons la lettre, & voyons ce que ſon amour exige de moi.... juſtes Dieux ! reprend Théſée en s'adreſſant au Chœur qui frémit, lettre fatale ! paroles accablantes !... non, quel que ſoit le ſujet de mon déſeſpoir, je ne puis le taire. O Trézène, ô Citoyens ! Hippolyte, ſans craindre les regards foudroyans du Maître des Dieux, a oſé..... attenter au lit de ſon père.... Neptune, tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux, n'en accomplis qu'un, & perds aujourd'hui mon coupable fils. C'eſt au ſoin de hâter ma vengeance que je connaîtrai la ſincérité de tes promeſſes. «

Et toi, Neptune, & toi, ſi jadis mon courage
D'infâmes aſſaſſins nétoya ton rivage,

Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'accomplir le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point invoqué ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui, venge un malheureux père,
J'abandonne ce traître à toute ta colère :
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés,
Thésée, à tes fureurs, connaîtra tes bontés.

Ce morceau est supérieur à l'original, en ce que d'un côté, il peint l'héroïsme de Thésée, & que de l'autre il fait mieux sentir la confiance que ce Prince avait à Neptune, Dieu redoutable auquel le spectateur sent d'avance qu'Hippolyte ne peut plus échaper.

Il paraît, & la meilleure notion que nous puissions donner de cette scène, c'est de renvoyer à celle de Racine : ce sont, de part & d'autre, les mêmes détails & les mêmes beautés, si l'on en excepte quelques traits philosophiques toujours trop familiers à Euripide, mais dont Racine s'est bien gardé de faire usage.

Accablé de douleur, exilé, banni, chargé des imprécations de son père, Hippolyte fait ses adieux au palais de Thésée, invite ses amis à le conduire hors de cette malheureuse région, leur proteste que jamais ils ne trouveront une ame plus chaste

que la ſienne, & ſe dérobe au Chœur qui gémit ſur un départ ſi cruel.

„ O Hippolyte, dit-il, les Autels de Diane vont être ſans couronnes, ſans fleurs, & enſévelis ſous l'herbe! votre funeſte exil enlève aux Nymphes d'alentour le plaiſir de ſe diſputer votre cœur. L'eſpoir de le conquérir ne les rendra plus rivales.

Pour nous, plus ſenſibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, & nous en porterons le triſte fardeau. Malheureuſe Amazone, c'eſt bien envain que vous êtes devenue mère d'un Prince ſi accompli: puis-je ne pas éclater contre les Dieux! hélas! divines grâces, vous qui avez l'art de concilier les cœurs, pourquoi ſouffrez-vous qu'un Prince innocent ſoit chaſſé de ſon palais, & banni de ſa terre natale! "

Un Officier précipite ſes pas vers le palais, il a été le témoin de la mort d'Hippolyte, & il vient en inſtruire Théſée qui après avoir adreſſé ſon remerciment à Neptune, demande à l'Officier les détails de ce tragique évènement.

La douleur du jeune Prince, la deſcription du monſtre que le Dieu des mers a envoyé contre lui, l'effroi, le déſordre de ſes chevaux qui deviennent indociles au frein de leur Maître, qui briſent & renverſent ſon char, qui le traînent à travers les rochers & l'y laiſſent enfin ſans mouvement, voilà quels ſont les détails qui compoſent ce ré-

cit, détails dont Racine a profité, mais qu'il a embellis.

Pour moi, Seigneur, ajoute l'Officier, je vous ſuis dévoué comme à mon ſouverain, mais j'oſerai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte me ſont tellement connues, que quand toutes les femmes du monde ſe donneraient la mort, ainſi que Phèdre, quand elles rempliraient la forêt d'Ida de lettres pareilles à la ſienne, je ne pourrais me perſuader qu'un tel fils pût être criminel.

Qu'on le tranſporte en ces lieux, reprend ſon père, je veux le revoir encore, lui reprocher ſon crime, & le convaincre par ſon ſupplice même.

L'irréconciliable ennemie de Vénus paraît, c'eſt Diane qui vient porter à Théſée les coups les plus ſenſibles. Approche, lui dit-elle, que je te faſſe connaître d'un côté, l'innocence d'un fils, & la vertu qu'il emporte au tombeau, de l'autre, les fureurs & les combats de Phèdre. Victime d'un amour adultère, elle a fait de vains efforts pour en éteindre la flâme; ſa Confidente a conduit le reſte, & lors même que tu prononçais la mort d'Hippolyte, ce vertueux Prince a porté le ſcrupule juſqu'à reſpecter la foi du ſerment par lequel il s'étoit engagé à ne jamais révéler ces déteſtables feux. Pour Phèdre, la crainte de voir ſon ſecret trahi, lui a dicté cet horrible ſtratagême, & cette coupable lettre que tu as crue.... malheureux, ce n'était

pas

pas pour cet ufage que Neptune te prévenait de fes faveurs, tu les as implorées, & l'imprécation qui devait retomber fur un ennemi, a eu pour objet & pour victime un fils innocent. Vénus l'a facrifié à fa vengeance, & fans la loi établie parmi nous, que jamais un Dieu ne s'oppofe aux desfeins d'un autre Dieu, fache que je n'aurais pas vu mourir impunément le plus cher de mes adorateurs.... ton ignorance & le menfonge de ton époufe diminuent ton crime, mais les fuites en retomberont fur toi... tourne les yeux, regarde, c'eft Hippolyte que l'on t'amène.

Soutenu par fes amis, déchiré par fes bleffures, ce jeune Prince touche à fa dernière heure, & Théfée n'ofe l'envifager.... non, s'écrie Diane, la colère de Vénus ne demeurera pas impunie. Cette main faura percer de traits le cœur de fon favori, (*c'eft Adonis*) pour vous, mon cher Hippolyte, Trézène vous comblera d'honneurs. & long-tems on y verra les jeunes filles, avant que de facrifier à l'hymen, porter fur votre tombeau leur chévelure coupée, & le tribut de leurs larmes..... approchez Théfée, embraffez un fils expirant, c'eft malgré vous que vous l'avez condamné... aimez votre père, Hippolyte, c'eft moi qui vous l'ordonnes. Votre deftinée va finir.... je me retire : il ne m'eft pas permis de fouiller mes regards de la vue d'un mort, ou d'être le

témoin de ſes derniers ſoupirs.... le terme fatal approche. Adieu.

C'était encore une ſuperſtition des Anciens de croire que l'on ſe ſouillait en approchant des morts ou des mourans, & l'on voilait même ceux-ci pour ne pas les voir expirer.

C'eſt la dernière grâce qu'Hippolyte demande à Théſée, & Théſée inconſolable, le ſupplie de l'abſoudre, de le délivrer du forfait dont il eſt coupable, prière qui tenait à la religion des Payens. Ils ſe regardaient comme les victimes de Néméſis, ſi l'innocent qu'ils avaient opprimé, ne les déchargeait en leur pardonnant, & du crime & de la peine qui lui était due.

Hippolyte obéit, & meurt dans les bras de ſon père dont la triſteſſe & les regrets s'uniſſent aux chants lugubres du Chœur dont il eſt environné.

Euripide avait trente-cinq ans lorſqu'il compoſa cette Tragédie qui fut jouée avec un ſuccès général ſous l'Archonte Epameinon, la troiſième année de la guerre du Péloponèſe. Elle emporta le prix ſur toutes les autres, & d'après cet honneur, elle a conſervé le titre d'*Hippolyte couronné*. Quelques critiques ont trouvé mauvais que l'Auteur ait employé deux Divinités, l'une pour expoſer le ſujet de ſa pièce, & l'autre pour la dénouer; mais ce n'était point un défaut chez les Grecs, & c'était pour eux qu'Euripide travaillait. Il ſe-

rait plus difficile de répondre à ceux qui trouvent ridicule que Phèdre qui rougit de sa passion, en fasse l'aveu devant toutes ses femmes. Il est vrai qu'elles s'engagent par serment, à garder le secret le plus inviolable, & que les Grecs, comme on l'a vu par l'exemple d'Hippolyte, périssaient plutôt que de manquer même à ceux qu'ils avaient prononcés témérairement; mais tout cela ne justifie pas Euripide, & l'amour de Phèdre ne devait être déposé que dans le sein de sa Confidente. Il aurait fallu éloigner le Chœur, dit le père Brumoy, & c'eût été une beauté de moins dans la Tragédie; mais Sophocle a-t-il eu cette considération dans son Ajax, & sa pièce y a-t-elle perdu?

Cette remarque à laquelle nous pourrions en joindre quelques autres, ne diminue point le mérite de cet ouvrage, & le choix seul du sujet, la maniere dont Euripide l'a traité, suffisent pour faire oublier les fautes qui lui sont échapées dans l'exécution.

„ Il était, dit M. Racine dans les Mémoires de l'Académie, Tome VIII, il était aussi difficile d'accoutumer les yeux à la vue de Phèdre, qu'à celle d'Œdipe & d'Oreste. Quel spectacle plus affreux que celui d'une femme en proie à toutes les fureurs d'un amour criminel, tandis que son époux est encore vivant? d'une femme qui ne respire que l'adultère, l'inceste & l'imposture? Cette même

Phèdre cependant eſt un des perſonnages tragiques qui nous charment le plus, parce que, comme dit Boileau,

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

D'après cette magie que Racine a empruntée d'Euripide dans pluſieurs endroits de ſes Pièces, quelle peinture plus tragique & plus belle que le ſpectacle d'une femme languiſſante, portée ſur les bras de ſes domeſtiques, mourante enfin & réſolue de mourir, qui forme tour-à-tour des vœux contraires, qui tantôt ſe livrant à ſa paſſion & tantôt reprenant ſa raiſon égarée, veut qu'on lui couvre le viſage, comme indigne de voir la lumière! Forcée de faire l'aveu de ſon mal, elle n'y vient que par des détours, & fait prononcer à un autre le nom de celui qu'elle aime, pour s'épargner la honte de le prononcer elle-même. Que ceux qui n'eſtiment pas les Anciens, reconnaiſſent du moins qu'un génie capable de pareilles inventions, n'était pas un génie médiocre «.

Quelle différence, comme on le verra dans la ſuite, quelle différence de ſa Phèdre avec celle de Sénèque, qui n'eſt autre choſe qu'un tiſſu de ſentences & de deſcriptions poétiques auſſi déplacées dans l'Ouvrage qu'inutiles au ſujet! Le ſeul mérite du Poète latin, c'eſt d'avoir fourni à Racine une des belles ſcènes de ſa Tragédie. Quels

désagrémens ne fit pas essuyer à celui-ci ce rimeur Pradon que la cabale & la méchanceté ne rougirent pas de soutenir ! Nous n'en parlerons dans le tems, que pour faire voir avec quelle justice sa ridicule production est ensévelie dans l'oubli.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

LE premier Acte de cette Tragédie ne renferme qu'une scène qui se passe entre Agamemnon & un Vieillard, Officier de son Palais. Quel nouveau projet vous réveille, lui dit ce Vieillard étonné ?

Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour vous éclaire & me guide ;
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide :
Avez-vous, &c... (*Racine*).

Que j'envie, répond Agamemnon, que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, sans gloire & sans souci !

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !
Beatus ille qui procul negotiis, &c.... (*Horace*).

Prince, répond le Vieillard, vos plaintes ne sont ni justes, ni dignes d'un grand Roi. Pensez-vous

qu'Atrée vous ait donné le jour pour posséder seul des biens purs & sans mêlange. Mortel, la joie & la douleur sont votre partage.

> Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
> Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours change,
> Ne vous a pas promis un bonheur sans mêlange,
> Bientôt ..... mais quels malheurs dans ce billet tracés,
> Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez !

Agamemnon lui raconte que Tyndare père d'Hélène, ayant prévu les funestes querelles que susciterait la beauté de sa fille entre les rivaux qui se la disputeraient, les Princes Grecs s'étaient engagés par serment à soutenir celui qui deviendrait son époux, que cette Princesse avait choisi Ménélas, que bientôt elle avait pris la fuite avec Pâris, & que Ménélas outré de cet affront, avait réclamé la parole de ses anciens rivaux qui pour le venger se sont rassemblés en Aulide avec tout l'appareil de la guerre la plus formidable.

Les vaisseaux y sont retenus, les Dieux interrogés ont répondu par la bouche de Calchas, que les vents ne cesseraient d'être contraires que lorsque l'on aurait versé le sang d'Iphigénie : Agamemnon frémit, se refuse à cet horrible sacrifice, cède aux instances de Ménélas, signe l'arrêt barbare, & mande à Clytemnestre de venir avec sa fille demandée par Achille qui ne veut voler à Troye qu'avec le nom de son époux.

.. Des bras d'une mère il fallait l'arracher,
Quel funeſte artifice il me fallut chercher!
D'Achille qui l'aimait j'empruntai le langage,
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce Guerrier preſſé de partir avec nous,
Voulait revoir ma fille, & partir ſon époux.

Mais la pitié l'emporte, ajoute Agamemnon; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vu fermer & r'ouvrir cette nuit. Va-donc, pars & cours à Argos..... Arête, je connais ton dévouement, & je veux te faire part de ce que j'écris.

Achille, ſans le ſavoir, prête ſon nom à cette perfidie, Achille ne ſait rien ni du prétexte de l'hymen, ni du ſacrifice qui doit en être la ſuite; il ignore même qu'Iphigénie lui était en effet deſtinée, mais il en ſera inſtruit, & le Vieillard, après avoir lu, fait ſentir à ſon Roi combien la colère de ce Héros eſt à redouter.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille,
Ce Héros qu'armera l'amour & la raiſon,
Vous laiſſe par ce meurtre abuſer de ſon nom?

La tendreſſe d'Agamemnon pour Iphigénie triomphe de ces conſidérations, & il renouvelle ſes ordres au Vieillard qu'il charge de marcher jour & nuit, d'obſerver, ſur-tout à l'entrée des routes qui ſe diviſent, ſi le char de ſa fille n'aura point paſſé

vers les vaisseaux des Grecs, de considérer jusqu'aux vestiges des roues. Le Vieillard obéit, & le Chœur termine l'Acte par une description de la flotte des Grecs, par l'énumération des Chefs qui la commandent, enfin par un tableau de tous les armemens alors en usage dans les différentes parties de la Grèce. C'est à l'imitation d'Homère, qu'Euripide a composé ce morceau qui, selon quelques Auteurs, produit un plus bel effet que dans l'Iliade, mais qui sur notre Théâtre serait aussi déplacé que celui d'Eschyle sur les boucliers & les devises des Sept-Chefs dans sa Tragédie de ce nom.

Cependant Ménélas a rencontré le Vieillard, s'est emparé de la lettre, l'a lue, refuse de la lui rendre, & le chasse comme un esclave indigne de lui parler, Agamemnon survient : il a desiré être élu Chef de l'armée Grecque pour la guerre de Troye : honoré du titre de Roi des Rois, il est arrivé en Aulide à la tête de mille vaisseaux, ils y sont enchaînés par les Dieux, ces Dieux ont demandé le sang d'Iphigénie, il l'a promis, dans la crainte de perdre les honneurs dont il est comblé, & au mépris de ses sermens, il ne rougit pas d'écrire une lettre clandestine qui parvenue dans les mains de Clytemnestre, aurait renversé tous les projets de la Grèce.

Tels sont les reproches dont Ménélas accable

Agamemnon. .... Mais, lui répond celui-ci, quelle fureur vous fait respirer le sang & le carnage ? qui vous a offensé ? que prétendez-vous ? Jouir d'un heureux hymen. Est-il en mon pouvoir de vous le procurer ? Si vous avez mal conservé votre conquête, dois-je être la victime d'une faute dont je suis innocent. ... Si j'ai quitté un mauvais parti pour en suivre un plus juste, suis-je condamnable ? ou plutôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un Dieu favorable a délivré d'une Furie, & qui voulez la reprendre, quelque prix qu'il doive en coûter..... Je ne serai point le bourreau de mes enfans, non, poursuivez la vengeance inique d'une perfide épouse, c'est votre passion, mais je ne serai point assez injuste pour livrer mon sang aux Grecs.

Ménélas devient furieux, & au moment même paraît un Envoyé qui vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre, d'Iphigénie & du jeune Oreste. Toute l'armée est accourue en foule autour de la Princesse. On se demande à l'envi quel est l'hymen, quelle est la fête qu'on lui prépare ?

Déja de leur abord la nouvelle est semée,
Et déja de soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

Infortuné père, reprend Agamemnon, après avoir ordonné à l'Envoyé de se retirer, plus vigi-

lante que toi, la cruelle fortune a rompu toutes tes mesures, & tu n'oses pleurer !.... Ce triste avantage nous est refusé. Esclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour tyrans.... Comment aborder mon épouse ? comment approcher ma fille ? Père barbare, me dira-t-elle, est-ce-là l'hymen que vous me prépariez ?

Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor, si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Le Chœur s'attendrit, & Ménélas lui-même sent qu'il est atroce à un père d'immoler ses enfans. Il renonce à sa vengeance, & presse Agamemnon de renvoyer Iphigénie : mais Agamemnon pourra-t-il la dérober aux Grecs, Calchas ne leur découvrira-t-il pas le funeste Oracle ?

MÉNÉLAS.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé ?

AGAMEMNON.

Tout Pontife est avide de gloire, & respecté quelque méchant qu'il soit.

MÉNÉLAS.

Tout Pontife eſt utile ou nuiſible ; on peut s'en ſervir, ou s'en défaire à ſon gré.

Ce projet dût-il réuſſir, Ulyſſe ſait tout, & ſa pernicieuſe éloquence rangera toute l'armée de ſon parti.

Racine a imité le ſens de ces paroles qu'il a miſes dans la bouche de ce même Ulyſſe auquel il fait dire :

Penſez-vous que Calchas continue à ſe taire,
Que ces plaintes qu'en vain vous voudrez appaiſer,
Laiſſent mentir les Dieux ſans vous en accuſer ?
Et qui ſait ce qu'aux Grecs fruſtrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.

Les Dieux ! s'écrie Agamemnon, à quoi me réduiſent-ils ! cher Ménélas, vous le voyez, vos conſeils ne ſont plus de ſaiſon. Je ne vous demande qu'une grâce, c'eſt de faire enſorte que Clytemneſtre ignore mon fatal ſecret, juſqu'à ce que j'aie immolé ſa fille à Pluton.... & vous, ô étrangères, gardez un ſilence inviolable.

De mes efforts je connais l'impuiſſance,
Je cède, & laiſſe aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera ſur vos pas,
Allez ; mais cependant faites taire Calchas,
Et m'aidant à cacher ce funeſte myſtère,
Laiſſez-moi de l'Autel écarter une mère.

Abandonné à ses réflexions, le Chœur fait une assez longue morale sur l'amour qui, selon lui, a deux sortes de traits. Par les uns il fait le bonheur de la vie, par les autres, il y jette le trouble & la confusion.... » O Berger Pâris, vous parûtes dans les pâturages d'Ida, le lieu de votre naissance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe, vous chantez des airs étrangers sur la flûte Phrygienne, à l'imitation d'Olympus. Les Déesses vous font arbitre de leur beauté. Votre voyage en Grèce en est le prix : vous entrez dans le palais d'Hélène, vous donnez & vous prenez de l'amour, amour fatal qui répand le désordre dans la Grèce, & qui l'entraîne toute entière sur des vaisseaux à la porte de Pergame «.

Selon le Scholiaste d'Aristophane, cet Olympus excellent joueur de flûte & Disciple de Marsyas, fut l'inventeur d'une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flûte & du lut.

Le Chœur, c'est-à-dire les Femmes de Chalcis, apperçoivent de loin le char de Clytemnestre, interrompent leurs chants, & conviennent de n'affliger, ni par des craintes, ni par des soupçons des Princesses étrangères comme elles en Aulide. Le char avance, & la Reine en descend avec Iphigénie. Prenez le petit Oreste, dit-elle...... quoi, cher enfant, tu dors ? l'ébranlement du char t'a donc assoupi ? réveille-toi pour être témoin

de l'hyménée de ta Sœur. Ce détail aujourd'hui ſerait regardé comme puérile, mais chez les Anciens la nature avait tous ſes droits, & les mères ne dédaignaient pas de s'occuper de leurs enfans.

Agamemnon paraît : Iphigénie & Clytemneſtre volent à ſa rencontre.... O mon époux & mon Roi, époux ſi juſtement révéré, vous nous voyez rendues à vos ordres..... C'était ainſi que les femmes parlaient autrefois à leurs maris ; les tems ſont bien changés.

La tendre Iphigénie demande à ſon père la permiſſion de l'embraſſer, & ſon père le lui permet.

Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

Chaque mot que dit Agamemnon déſigne le trouble & l'embaras dans lequel il ſe trouve, il ne ſait s'il doit parler ou ſe taire, ſa fille en eſt alarmée :

Vous vous cachez, Seigneur, & ſemblez ſoupirer.

Ah ! que je me croirais heureuſe, ajoute-t-elle, ſi la bienſéance me permettait de m'embarquer avec vous.

AGAMEMNON.

Quels ſont vos ſouhaits ?... oui, ma fille, vous paſſerez les eaux, n'en doutez point. (ce ſont les

eaux du Styx, & cette équivoque très-énergique dans le Grec, ne peut ſe rendre en Français).

IPHIGÉNIE.

M'embarquerai-je ſeule, ou avec la Reine?

AGAMEMNON.

Seule, ſans votre père, ni votre mère.

IPHIGÉNIE.

J'entends votre penſée, vous me deſtinez un hymen ailleurs.

AGAMEMNON.

N'en demandez pas plus.

IPHIGÉNIE.

Revenez donc au plutôt victorieux de la guerre de Phrygie.

AGAMEMNON.

Un ſacrifice différera mon départ.

IPHIGÉNIE.

Le ſecret de ce ſpectacle ſacré eſt réſervé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'eſt.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, ma fille, vous y ſerez, & peu loin de l'Autel.

Périſſent, dit Iphigénie dans la même Scène, périſſent la guerre & les reſſentimens de Ménélas! Après m'avoir perdu, il en perdra bien d'autres, lui répond Agamemnon, & Racine a fait uſage de toutes ces idées.

IPHIGÉNIE.

Périſſe le Troyen, auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ſes vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent ſur-tout prendre ſoin de vos jours.

AGAMEMNON.

Les Dieux, depuis long-tems, me ſont cruels & ſourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux ſacrifice.

AGAMEMNON.

Puiſſé-je auparavant fléchir leur injuſtice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me ſera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'Autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez !....

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, ma fille.
Adieu.

Euripide dans cet endroit eſt loin d'égaler Racine qui fait ſortir Agamemnon après avoir

prononcé ces mots terribles *vous y serez ma fille*: sa douleur & son désespoir sont alors à leur comble, & tout ce qui suit dans l'Auteur Grec ne peut être que froid & déplacé.

Le commencement de la Scène suivante qui se passe entre Clytemnestre & Agamemnon, renferme toute la généalogie d'Achille, morceau que nous trouverions très-déplacé sur notre Scène, mais qui n'était pas extraordinaire chez les Anciens dont les femmes se piquaient si peu d'être savantes, qu'elles ignoraient jusqu'au nom des hommes qui n'étaient pas leurs époux.

La Reine instruite par son mari de tout ce qui regarde le Héros à qui sa fille va être unie, lui demande quel est le jour destiné à cet hymen, quel est le lieu dans lequel il doit se célébrer. C'est aujourd'hui même, lui répond Agamemnon, & en présence de l'Armée. Il ne convienr pas aux femmes d'y paraître..... C'était l'usage chez les Grecs, & les femmes ne pouvaient même s'entretenir avec des hommes sans des raisons très particulières. Aussi Agamemnon exige-t-il que Clytemnestre parte, & retourne à Argos.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée,
Tout y ressent la guerre, & non pas l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats & matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,

Tout

Tout ce ſpectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'eſt point aſſez tranquille,
Et les Grecs y verraient l'épouſe de leur Roi,
Dans un état indigne & de vous & de moi,
M'en croirez-vous ? Laiſſez de vos femmes ſuivie
A cet hymen, ſans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi ? que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide,
Je refuſe à l'autel de lui ſervir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui préſentera ma fille à ſon époux ?
Quel autre ordonnera cette pompe ſacrée ?

Agamemnon s'était contenté de prier, mais tout lui dit, tout le preſſe d'éloigner la Reine, & ſes prières deviennent des ordres.

J'avais plus eſpéré de votre complaiſance,
Mais puiſque la raiſon ne peut vous émouvoir,
Puiſqu'enfin ma prière a ſi peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame, je le veux, & je vous le commande,
Obéiſſez.

Clytemneſtre eſt indignée, & ſe retire, mais en jurant par Junon de ne point obéir : c'était la Déeſſe d'Argos. Accablé du poids de ſon malheur, déſeſpéré d'être obligé de tromper ce qu'il a de plus cher au monde, convaincu que tout homme ſenſé doit choiſir une épouſe docile, ou

n'en point avoir, maxime bien digne d'Euripide ; Agamemnon ſort pour aller conſulter Calchas, & laiſſe le Chœur qui inſtruit des deſſeins de ſon Roi, croit déja voir Troye priſe & ravagée par les Grecs.

» Que la fière Hélène, dit-il, regrettera pour lors ſon époux trahi ! Dieux ! éloignez de moi, & de ma poſtérité de pareils malheurs. Ils ſervirent long-tems d'un funeſte entretien aux riches Lydiennes, & aux femmes des Phrygiens qui ſe dirent mutuellement en travaillant à leurs ouvrages de laine : « Hélas! qui ne s'arrachera les cheveux de douleur, en apprenant le déplorable renverſement de notre mourante patrie ! Elle périt, & pourquoi ? pour vous, cruelle Hélène, qu'on dit être fille de Jupiter, qui ſous la forme d'un Cygne, eut commerce avec Léda, ſi pourtant les écrits des Poëtes ne ſont pas fabuleux.

La Fable dit en effet que cette Léda femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter au point que ce Dieu ne pouvant la ſurprendre, ſe métamorphoſa en Cygne, & la trompa en jouant avec elle ſur les bords du fleuve Eurotas où elle ſe baignait. Elle conçut deux œufs, de l'un deſquels ſortirent Hélène & Clytemneſtre, & de l'autre, Caſtor & Pollux.

Les coupables amours de cette Princeſſe enfantaient tant de maux, qu'elle était devenue en horreur

à tous les Troyens, & c'eſt par cette raiſon que le Chœur ſemble douter de ſon origine.

Achille brûle de combattre, les Theſſaliens dont il eſt le Chef, murmurent contre les vents, ou plutôt contre les Atrides, & cet Achille qui commence le quatrième Acte, veut avoir un entretien avec Agamemnon : il le fait demander, Clytemneſtre ſe préſente, & les bienſéances étaient ſi ſcrupuleuſement obſervées, qu'Achille ne peut concevoir qu'une femme oſe ſe préſenter au milieu d'un Camp. La Reine ſe nomme, il n'en devient que plus circonſpect, & il porte la délicateſſe au point de n'oſer s'entretenir avec elle, de refuſer le gage ordinaire des mères qui mariaient leurs filles, gage qui conſiſtait à préſenter la main à l'époux choiſi. D'ailleurs ce jeune Héros ignore l'hymen ſuppoſé par Agamemnon, il l'apprend, ſon orgueil s'en irrite, Clytemneſtre eſt confuſe, & elle va ſe retirer, Achille va demander au Roi l'explication de ce myſtère, lorſque le même Vieillard qui a dû partir pour arêter la Reine en chemin, vient lui annoncer qu'avant la fin du jour le ſang d'Iphigénie coulera ſur l'Autel de Diane.

Fils de Pélée, fils de Thétis, s'écrie Clytemneſtre, vous m'entendez, & vous gardez le ſilence ! Ils égorgeront ma fille ſous le prétexte trompeur de votre hymen.... Ah ! je ne rougirai point d'em-

braſſer vos genoux... Je ſuis mère, & je parle en faveur d'une fille... C'eſt votre épouſe; hélas! elle a dû l'être : c'eſt pour vous que je l'ai amenée. Triſte effet de mes ſoins, j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille s'il lui refuſait ſon ſecours! Ah! Seigneur, vous êtes ſeul en ces lieux notre aſyle, notre ami, & le Dieu que j'implore.

Oubliez une gloire importune,
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe ſi mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mère à vos pieds peut tomber ſans rougir.
C'eſt votre épouſe hélas! qui vous eſt enlevée;
Dans cet heureux eſpoir je l'avais élevée.
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord,
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des Dieux implorant la juſtice,
Embraſſer les autels parés pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul : vous êtes en ces lieux,
Son père, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.

Je vous entends, Madame, lui répond Achille : non, non, votre fille ne mourra point, le cruel Agamemnon ne portera point ſes mains ſanglantes ſur une Princeſſe qui a dû être à moi. Quoi! le nom d'Achille trancherait les jours d'Iphigénie! Non, ſon père ſeul eſt ſon bourreau, mais en vain il prétend accomplir ce cruel ſacrifice, en vain Calchas a prononcé. Qui ſont ces Prophêtes audacieux? Des gens vils qui par haſard, par

conjecture, disent le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des évènemens... L'affront seul dont me couvre Agamemnon suffit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler? n'eût-il pas dû m'autoriser à aimer Iphigénie ? Redoutait-il la tendresse d'un époux ? Ah! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le dire, Madame, Achille aurait pu se résoudre à sacrifier son amour au bien public : mais je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides ; cependant ils apprendront à me connaître, & cette épée que je vais teindre de sang avant de la plonger dans le sein des Troyens, me répondra de quiconque aurait l'audace de vouloir m'enlever votre fille.

Cette réponse annonce plus de fierté que de tendresse, tel était le caractère d'Achille : d'ailleurs il ne connoissait point Iphigénie, & sa manière de parler dans Euripide, a dû être différente de celle que lui donne Racine qui l'a supposé amoureux de la jeune Princesse.

Madame, je me tais, & demeure immobile,
Est-ce à moi que l'on parle, & connaît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier :
Une Reine à mes pieds se vient humilier,
Et me deshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes.

Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! ſans doute, on s'en peut repoſer ſur ma foi.
L'outrage me regarde, & quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juſte douleur va plus loin m'engager,
C'eſt peu de vous défendre, & je cours vous venger,
Et punir à-la-fois, le cruel ſtratagême
Qui s'oſe de mon nom armer contre vous-même.

Ce morceau eſt plus précis, plus nerveux que celui de l'Auteur grec, tel eſt preſque toujours l'avantage de l'écrivain Français, & indépendamment des beautés qui n'appartiennent qu'à lui, il eſt rare que Racine ne ſoit pas au-deſſus de ſon modèle.

Clytemneſtre attendrie, raſſurée par les promeſſes d'Achille, croit devoir lui amener Iphigénie, & la faire tomber à ſes pieds ; mais Achille eſt trop grand, trop généreux pour y conſentir, & la ſeule grâce qu'il demande à Clytemneſtre, c'eſt de faire un dernier effort ſur le cœur d'Agamemnon.

Rappellez ſa raiſon, perſuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & ſur-tout pour le ſien.

Clytemneſtre obéit, mais à ſon retour, Achille ſera prêt à la défendre, & lui épargnera le chagrin, la confuſion de porter ſes larmes au milieu d'une armée !

Grands Dieux ! s'écrie le Chœur, quelle différence entre l'hymen de Thétis & celui d'Iphigé-

nie! en faveur de la Déesse, avec quelle grâce ne parut pas Hyménée, si souvent chanté sur la flûte Lybienne, sur le lut ami des Danses, & sur les chalumeaux! que les sons de ces instrumens furent gracieux, quand les Piérides aux cheveux blonds se trouvèrent sur le Mont Pélion aux nôces de Pélée! ornées de brodequins d'or, elles frappaient la terre en cadence d'un pied léger. Elles chantaient divinement, & dans leurs chants elles confondaient les noms de Pélée & de Thétis .... Le jeune Phrygien Ganymède, favori de Jupiter, versait le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nérée dansaient autour des époux. La troupe équestre des Centaures accourut avec des flèches de bois en main, & des couronnes de jonc sur la tête.... Les filles de Thessalie élevèrent jusqu'aux Cieux le nom de la Déesse Thétis, & la célébrèrent comme un astre naissant. Apollon qui lit dans l'avenir, & Chiron qui connaît l'origine des Muses, annoncèrent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devait un jour avec ses myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troye, & renverser les Etats de Priam.... Qu'il y paroîtrait revêtu des armes fabriquées par Vulcain, présent qu'il doit recevoir de sa mère. Pous vous, triste Iphigénie, les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le coûteau sacré dans votre sein. Votre sort sera semblable à celui

d'une tendre géniſſe ſortie du fond d'une grotte, errante ſur les montagnes, & nourrie au ſon des inſtrumens champêtres. Quel pouvoir auront pour vous défendre les charmes de la pudeur & de la vertu! &c...

Euripide dans cet intermède s'eſt peu éloigné de la fable, & jamais en effet noces ne furent plus brillantes que celles de Thétis. Toutes les Divinités de l'Olympe, des Enfers & des Eaux y aſſiſtèrent, la Diſcorde ſeule n'y fut pas invitée, mais elle s'y préſenta d'elle-même, & ſe vengea de l'outrage qu'on lui avait fait, en jettant ſur la table, une pomme d'or avec cette inſcription : *à la plus belle.* Pallas, Vénus & Junon ſe la diſputèrent, Pâris les jugea, & ſon choix fut la ſource des guerres les plus cruelles.

Les attraits de cette même Thétis avaient ſéduit Jupiter, mais il n'oſa l'épouſer parce que Prométhée avait prédit qu'elle aurait un fils qui ſerait un jour plus grand & plus illuſtre que ſon père. En conſéquence, elle fut unie à Pélée fils d'Eaque, & devint mère d'Achille, auquel elle fit faire des armes par Vulcain, préſent céleſte qui pendant le ſiége, le garantit ſouvent de la mort.

Ganymède dont il eſt parlé plus haut, était fils de Tros : Jupiter ſe transforma en Aigle, l'enleva & lui donna l'emploi d'Hébé chargée de verſer le nectar divin. Cette Hébé était tombée en pré-

ſence des Dieux, & en avait eu tant de honte, qu'elle s'était retirée.

Les Centaures, peuple d'une contrée de la Theſſalie deſcendaient d'Ixion & de la Nüe. Ils avaient des bras, des mains & une figure humaine, mais du côté de la partie inférieure, ils reſſemblaient à des chevaux. Leurs armes ordinaires étaient l'arc & la maſſue dont ils ſe ſervaient très-adroitement. Hercule les attaqua, les vainquit, & les chaſſa de Theſſalie. Chiron qui, comme eux, était moitié homme & moitié cheval, ne vivait que dans les montagnes, & y il acquit une ſi grande connaiſſance des ſimples, qu'il devint le plus grand Médecin de ſon tems. Il enſeigna cet Art à Eſculape, l'Aſtronomie à Hercule, & finit par être Gouverneur d'Achille. Malgré toute ſa ſcience, il ne put ſe guérir d'une bleſſure que lui fit une des flèches d'Alcide, & quoiqu'immortel, il demanda la mort avec tant d'inſtance, que les Dieux touchés de ſès douleurs, le placèrent dans le Ciel parmi les douze Signes du Zodiaque: c'eſt le Sagittaire.

Clytemneſtre éperdue ſort du palais, ſon barbare époux ne revient point, & ſa fille eſt inſtruite du ſort qu'on lui deſtine. Agamemnon paraît, il n'attend plus que la victime.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'autel eſt paré.

Sortez, ma fille, s'écrie la Reine en apperce-

vant Iphigénie, vous ſavez les deſſeins d'un père. Apportez Oreſte ſous vos voiles... La voici, Seigneur, prête à vous obéir, écoutez-là, je parlerai enſuite ſur ſes intérêts & les miens.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez, &c.....

Iphigénie! reprend Agamemnon.... Mais d'où viennent ces larmes, ces triſtes regards? vous baiſſez les yeux &c...

Que vois-je! quels diſcours! ma fille, vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés!
Quel trouble! mais tout pleure, & la fille & la mère;
Ah! malheureux Arcas! tu m'as trahi.

Clytemneſtre lui arrache, malgré lui, l'aveu du ſacrifice demandé par Calchas, lui vante ſa fidélité, vertu dont elle n'eut pas lieu de s'énorgueillir dans la ſuite, lui repréſente combien il eſt affreux de ſe priver de ſes enfans, & en revient à Ménélas dont l'amour outragé ne devait point être ſatisfait aux dépens du ſang de ſon frère. L'intérêt étant commun, ajoute-t-elle, le péril ne devait-il pas l'être. Fallait-il que vous fuſſiez le ſeul à donner une victime à la Grèce, & ce choix ne devait-il pas tomber ſur Hermione?

Si du crime d'Hélène on punit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione ſa fille.
Laiſſez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il eſt trop épris.

Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime ?
Pourquoi vous imputer la peine de ſon crime ?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc
Payer ſa folle amour du plus pur de mon ſang !

Non, barbare, non je ne ſais dans ma fureur, qui m'empêchera, moi & mes filles, de faire retomber ſur toi le ſort que tu nous prépares : mais que dis-je! ah ! Seigneur, n'irritez pas une mère, & ne la forcez pas de vous haïr... Vous immolerez votre fille ! hé ! quelles prières ferez-vous aux Dieux en la ſacrifiant ! que leur demanderez-vous, ſi vous égorgez vos enfans ! lequel d'entr'eux oſera regarder un père qui les aſſaſſine de ſang froid ! Vous ne répondez pas ! allons plus loin. Vous ſied-il de n'aimer que le titre de Général & de Roi ! ces Grecs qui brûlent d'aller à Troye, ne deviez-vous pas leur parler en père ?

Mais non : l'amour d'un frère, & ſon honneur bleſſé
Sont les moindres des ſoins dont vous êtes preſſé.
Cette ſoif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous ſervir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'eſt à ces Dieux que vous ſacrifiez !

Je n'ai, lui dit Iphigénie, je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verſe des pleurs, c'eſt tout ce que je puis. Suppliante à vos pieds, je n'ai pour ma défenſe que le titre de votre fille... C'eſt moi qui la première vous appellai

du doux nom de père, & que vous honorâtes du tendre nom de fille.

Fille d'Agamemnon, c'eſt moi qui la première,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père,
C'eſt moi qui ſi long-tems le plaiſir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos careſſes,
Vous n'avez point du ſang dédaigné les faibleſſes.

Hélas! vous me diſiez alors, ô ma fille, aurai-je un jour le bonheur de te voir floriſſante & révérée dans la maiſon d'un époux heureux & digne de moi? Attachée à votre ſein, & baiſant cet auguſte viſage que je touche à préſent de mes mains, (c'était une manière de ſupplier chez les Anciens.) ah!. mon père, diſais-je à mon tour, aurai-je le plaiſir de vous recevoir un jour dans mon palais, & de rendre à votre vieilleſſe la reconnaiſſance dûe à une pénible éducation...... Vous détournez les yeux. Laiſſez-moi jouir de votre vue & de vos embraſſemens. Si mes prières ne vous fléchiſſent pas, que j'emporte du moins en mourant, ce dernier gage de votre amour. O mon frère! aide-moi de tes larmes, ſauve-moi du trépas... Vous le voyez, mon père, le ſilence de cet enfant parle en ma faveur.

On doit remarquer combien il régne de ſentiment dans cette tirade dont nous ne donnons que l'analyſe, & quelle reſſemblance il ſe trouve entre

Racine & Euripide, non-ſeulement dans la manière de ſentir, mais même dans le ſtyle. Nous ne dirons rien des réflexions qui terminent la prière d'Iphigénie à ſon père : ce ſont des traits philoſophiques ſur la mort, & qui nous paraiſſent déplacés dans la bouche de cette Princeſſe.

Agamemnon n'avait pas attendu ſes larmes, & le déſeſpoir de ſa mère pour entrevoir toute l'horreur du ſacrifice qu'il a promis aux Atrides :

Pour défendre vos jours de leurs loix meutrières
Mon amour n'avait pas attendu vos prières, &c.....

Sa parole eſt ſacrée, Calchas a prononcé, la Grèce veut du ſang, Iphigénie va mourir ; tel eſt ſon dernier arrêt, il le prononce, s'éloigne, & laiſſe Clytemneſtre anéantie.

O ma mère, ô Clytemneſtre, reprend la victime, le ſoleil m'éclaire pour la dernière fois. Forêts de Phrygie, montagne d'Ida où Priam expoſa Pâris arraché du ſein de ſa mère, vous qui lui donnâtes votre nom, que n'acheviez-vous ſa triſte deſtinée? Son jugement odieux fait la gloire des Grecs, & il me cauſe la mort... O ma mère ! ce qui m'accable de douleur, c'eſt que celui qui m'a donné le jour, m'abandonne & me trahit... Mais le Maître des vents, le Dieu Jupiter diſpoſe à ſon gré de leur ſouffle à l'égard des mortels. Il diſpenſe la joie & la douleur comme il lui plaît.

Que la deſtinée des faibles humains eſt déplorable! fallait-il encore ajouter la mort à leurs calamités! Cette morale n'eſt point étrangère au ſujet, mais Euripide n'a pas ſenti qu'elle était froide dans la ſituation où ſe trouve Iphigénie. Si l'innocent prêt à mourir, attribue ſa mort à l'injuſtice des Dieux, il les en accuſe avec plus de déſordre & de chaleur.

Cependant l'armée demande à grands cris que l'on immole la victime, Achille a élevé la voix, & tous, juſqu'à ſes propres ſoldats ſe ſont ſoulevez contre lui : c'eſt Achille même qui vient annoncer cette affreuſe nouvelle. Ulyſſe eſt au moment de paraître, & Ulyſſe, ſans pitié, arrachera Iphigénie des bras de Clytemneſtre. Mais voici, ajoute-t-il, en montrant ſon épée, voici qui me répondra d'elle.

Non, reprend Iphigénie, le Ciel m'inſpire, & je ſuis réſolue de mourir. La Grèce a les yeux attachés ſur moi : de moi ſeule dépend le départ des vaiſſeaux & le renverſement de Troye : ma mort vengera l'enlèvement d'Hélène, & empêchera les Barbares d'oſer porter à l'avenir leurs profanes mains ſur les femmes Grecques. Je les ſauverai toutes en mourant. Après tout, ma mère, dois-je ſi fort regretter le jour. Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la patrie. Dois-je permettre qu'Achille combatte ſeul contre tous, & prodigue ſa

vie pour ſauver la mienne. Je me dévoue, Grecs, me voilà prête, ſacrifiez-moi, & renverſez Troye. Vos trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux, & de poſtérité.

Achille admire le courage d'Iphigénie, & ce courage lui fait regretter de ne pas l'obtenir pour épouſe; mais il n'a pas le droit de s'oppoſer à ſa réſolution, & la ſeule choſe qui lui reſte à faire, c'eſt d'aller l'attendre au Temple de Diane, de s'y placer près de l'Autel avec quelques ſoldats qu'il a raſſemblés, & d'être ſon libérateur ſi elle révoque ſon vœu. Tant que ce vœu ſubſiſte, Iphigénie eſt une victime ſacrée que ſon père même ne peut rendre à la vie. Tel était le reſpect des Anciens pour les ſacrifices & les dévoumens volontaires. Nos mœurs ont laiſſé plus de liberté à Racine, & Racine en a profité pour donner plus d'énergie à ſon Achille.

Hé bien, n'en parlons plus, obéiſſez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous ſemble ſi belle :
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de reſpect pour lui, que de haîne pour moi.
Une juſte fureur s'empare de mon âme,
Vous allez à l'autel, & moi, j'y cours, Madame.
Si de ſang & de mort le ciel eſt affamé,
Jamais de plus de ſang ſes autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout ſera légitime,
Le Prêtre deviendra ma première victime :

Le bûcher par mes mains détruit & renversé,
Dans le ſang des bourreaux nagera diſperſé,
Et ſi dans les horreurs de ce déſordre extrême,
Votre père frappé tombe & périt lui-même,
Alors de vos reſpects voyant les triſtes fruits,
Reconnaiſſez les coups que vous aurez conduits.

Dans le grec, Iphigénie conjure ſa mère de ſécher ſes larmes, de ne point porter le deuil de ſa mort, d'élever avec ſoin le jeune Oreſte, & d'embraſſer ſes ſœurs de ſa part, prière après laquelle il faut ſuppoſer que la Reine évanouie eſt tranſportée dans le palais. Sa fille emploie ce dernier moment avec ſes femmes qu'elle invite à répéter des hymnes en l'honneur de Diane, & accompagnée d'un ſeul Officier, elle dirige ſes pas vers la prairie dans laquelle on doit l'immoler. A peine le Chœur a-t-il chanté, que la Reine reparaît, & qu'un Envoyé vient lui faire le détail de ce qui s'eſt paſſé.

Nous étions, dit-il, arrivés au bois & à la prairie de Diane, où votre fille était conduite par toute l'armée. Les Grecs s'aſſemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal, il gémit, il verſe des larmes, & ſe couvre le viſage de ſa robe. Sa fille s'approche... Me voilà prête, ô mon père. Je me dévoue pour ma patrie & pour toute la Grèce. On m'a conduite à l'Autel, qu'on m'immole... Grecs, prenez votre victime,

me, partez & revenez triomphans... Que perſonne ne porte les mains ſur moi, je préſenterai mon ſein.... Peuple, continue Thaltybie qui préſidait au Sacrifie, gardez un religieux ſilence, & formez d'heureux préſages... Calchas tire le glaive, le met dans un vaſe d'or, & couronne la victime. Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau ſacrée, & s'avance vers l'Autel. O Déeſſe, dit-il, fille de Jupiter, le pur ſang d'Iphigénie va couler, daignez, en ſa faveur, accorder à nos vœux une heureuſe navigation, & la priſe de Pergame.... Cependant les Atrides & tous les Grecs demeurent triſtement les yeux fixés à terre. Le Prêtre prend le glaive, invoque les Dieux, marque de l'œil l'endroit où il doit frapper. Je frémiſſais, lorſque voilà tout-à-coup un prodige ſurprenant. Calchas frappe; tous entendent le coup, mais la victime diſparaît. A la vue de ce miracle opéré ſans doute par quelque Divinité, le Pontife pouſſe un cri, l'armée lui répond: on voit le prodige, & l'on en croit à peine ſes yeux. Une biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté était étendue à terre & palpitante. Braves Chefs de l'armée, s'écrie Calchas, voyez-vous cette nouvelle victime? contente de notre ſoumiſſion, Diane a ſubſtitué cette biche à la place d'Iphigénie. Le ſang d'une Princeſſe ſi accomplie lui a

paru trop précieux pour le répandre ſur ſes Autels... à ces mots, on paraît ſe ranimer, on court vers les vaiſſeaux, on ſe précipite, on ſe diſpoſe au départ.

Clytemneſtre craint qu'on ne la trompe, mais Agamemnon vient confirmer le récit de l'Envoyé, & au bruit des acclamations du Chœur, les deux époux ſe ſéparent, l'un pour voler à Troye, & l'autre pour retourner à Argos.

D'après la néceſſité dans laquelle nous ſerons de parler des Iphigénie de Lodovico Dolce, de Rotrou, de Racine, & même de Leclerc, nous croyons ne pas devoir nous étendre davantage ſur celle-ci. Nous ſommes loin de prétendre qu'elle ſoit ſans défauts, mais nous ne craignons pas d'avancer que l'expoſition eſt un chef-d'œuvre, & qu'elle renferme pluſieurs Scènes de la plus grande beauté, telle que celle d'Iphigénie avec ſon père, celle où cette jeune Princeſſe ſe dévoue à la mort.... A l'égard des caractères, on y remarquera quelques taches, mais dont il faut moins accuſer Euripide que les uſages civils & religieux de ſon pays. Racine n'a pas été ſoumis aux mêmes préjugés, & ſon Achille ſur-tout eſt beaucoup plus intéreſſant pour nous que l'Achille Grec. Mais Racine convient que s'il a mérité des applaudiſſemens par les beautés qui lui ſont perſonnelles, il en a dû autant & même davantage à celles qu'il a emprun-

tées d'Euripide. C'eſt ainſi qu'en uſent les Grands Hommes, & leur aveu fait en même-tems l'éloge du modèle, & de l'imitateur.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

DANS la Pièce que l'on vient de lire, on a vu Iphigénie dérobée au glaive de Calchas, & placée parmi les Dieux; dans celle-ci, Euripide la ſuppoſe tranſportée en Tauride, contrée de la Thrace, qui avance entre la Propontide & le Pont-Euxin, qu'on appelle aujourd'hui la mer Noire ou la mer Majeure.

Thoas qui en était Roi, faiſait immoler à la Déeſſe tous les Etrangers qui abordaient dans ſes Etats, Iphigénie était chargée de ces affreux ſacrifices, & les Grecs étaient loin de le ſoupçonner, ainſi qu'Oreſte qui, comme eux, la croyait morte en Aulide. Tourmenté par les Furies depuis le moment où il a poignardé ſa mère, arrivé en Tauride à la voix d'Apollon qui lui ordonne d'enlever la ſtatue de Diane pour la porter dans l'Attique, il eſt pris, chargé de fers, & livré à la Prêtreſſe qu'il reconnaît pour ſa ſœur. Tel eſt le fonds de cette Pièce, dont le ſimple expoſé annonce l'intérêt le plus vif, & que, malgré la richeſſe du ſujet, Racine n'a jamais voulu traiter, parce qu'il

n'imaginait pas que l'on pût y faire un dénouement heureux. M. de la Touche a été plus hardi, & le ſuccès a juſtifié ſon entrepriſe.

Dans la première ſcène d'Euripide, Iphigénie ſeule & abandonnée à ſes chagrins, ſe rappelle tous les malheurs qui lui ſont arrivés. Le conſentement de ſon père à ce qu'elle ſoit immolée pour obtenir des vents favorables, la ſuppoſition de ſon hymen avec Achille pour l'attirer en Aulide, les détours d'Ulyſſe, les larmes de Clytemneſtre, l'autel, le glaive, le bûcher, la ſubſtitution de la biche, ſon enlèvement dans la Tauride, l'emploi dont elle y eſt chargée, rien n'y eſt oublié, & ce n'eſt qu'après cette foule de détails dont Euripide aurait dû retrancher la plus grande partie, qu'Iphigénie commence à inſpirer de l'intérêt par le récit du ſonge qu'elle a fait la nuit précédente.

Il m'a ſemblé, dit-elle, qu'éloignée de cette région, j'étais retournée à Argos, & que goûtant un ſommeil tranquille dans mon appartement, la terre s'eſt ébranlée tout-à-coup : je fuis, & je vois incontinent les voûtes briſées, les murs entr'ouverts, & le Palais renverſé. Il ne reſtait qu'une colonne de la maiſon paternelle, elle avait une chevelure & une voix humaine : j'approche, & prévenue de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne chérie, comme une victime deſtinée à la mort..... Hélas ! je n'en puis douter. Oreſte,

mon frère Oreſte ne vit plus, c'était la colonne & l'appui de ma famille.

M. de la Touche a ſuivi le même plan dans le début de ſa Pièce, & l'idée de la colonne eſt à-peu-près la ſeule qu'il n'ait pas adoptée. Quel mêlange dit ſon Iphigénie :

Quel mêlange inoui d'horreur & d'allégreſſe !
Je revoyais les lieux ſi chers à ma tendreſſe,
Au ſein de la nature & de l'humanité
Je reſpirais le calme avec la liberté.
Au fond de leur Palais rempli de leur puiſſance,
Je cherchais les auteurs de ma triſte naiſſance,
Quand un bruit effrayant des goufres du trépas
S'élève, & fait trembler le marbre ſous mes pas.
D'une ſombre vapeur l'air à l'inſtant ſe couvre,
La voûte du Palais à longs ſillons s'entrouvre,
Je fuis, & la lueur d'un pâle & noir flambeau
Ne me laiſſe plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'élève,
De ce vaſte débris, qu'avec peine il ſoulève,
Sort un jeune inconnu, ſanglant, pâle, meurtri ;
Il m'appelle, en pouſſant un lamentable cri ;
J'accours, & pleine encor du fatal miniſtère
Dont je porte le joug, eſclave involontaire ;
Ornant ſon front de fleurs, & du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel :
Ce jeune infortuné, grands Dieux ! c'était mon frère. . . ;
Sorti du ſein des morts, mon parricide père
Semblait, brûlant encor de la ſoif de ſon ſang,
Forçer ma main tremblante à lui percer le flanc.

Rendons, reprend-elle dans Euripide après ſon récit, rendons au moins les honneurs ſuprêmes à ce frère que je ne verrai plus. Mais les femmes Grecques qui lui ſervent de compagnes, ne ſont point encore dans le Temple, & elle va les chercher. A peine s'eſt-elle éloignée, qu'Oreſte paraît avec Pylade.

Oreſte reconnaît les murs qui enferment le ſanctuaire où Diane eſt adorée, l'autel où le ſang des Grecs ne ceſſe de couler, cet autel ſacrilege au ceintre duquel leurs triſtes reſtes ſont attachés. Telle était, ſelon Hérodote, la barbare coutume des Tauro-Scythes, de ſacrifier tous les malheureux qui faiſaient naufrage, de jetter leurs corps dans la mer, & de ſuſpendre leurs têtes à une croix, ou à la voûte de leurs maiſons. Ils les regardaient alors comme des Anges tutélaires. Ils en uſaient de même à l'égard des priſonniers.

Oreſte s'eſt rendu aux ordres d'Apollon; mais comment eſcalader le Temple de Diane, comment briſer ſes portes d'airain, comment échaper à la mort, ſi ſon projet eſt découvert? Retirons-nous, ajoute-t-il, fuyons cet affreux rivage, cette terre maudite où l'on ignore les droits de l'hoſpitalité.... Pylade ranime ſon courage, & tous les deux vont attendre dans le creux de quelque rocher, que les ombres de la nuit viennent favoriſer leur entrepriſe.

Iphigénie revient accompagnée de ſes femmes, & ſes femmes qui ſont Grecques comme elle, uniſſent leurs chants lugubres aux libations qu'elle offre aux mânes d'Oreſte. Infortunée maiſon des Atrides, s'écrie-t-elle, ô race de mon père ! l'ornement & l'appui de ton ſceptre a donc diſparu pour toujours ! Qui des heureux Argiens occupe ton trône ? Ciel ! quelle affreuſe ſuite de malheurs dans notre funeſte maiſon..... Le ſoleil recule épouvanté, il détourne ſes courſiers à ſes regards..... L'aventure de la toiſon d'or avait précédé. Ce ne ſont qu'horreurs ſur horreurs, que meurtres ſur meurtres. Les coupables ombres de nos ayeux ont fait ſortir des Enfers la Furie qui pourſuit leurs deſcendans. Oui, un génie te perſécute, malheureuſe Iphigénie ! Hélas ! il s'eſt attaché à moi dans la nuit fatale où ma mère me conçut. On m'appelle en Aulide, j'y arrive, on m'y ſacrifie, Diane m'enlève, & c'eſt pour me condamner à raſſaſier la cruelle Até du ſang des malheureux.

Iphigénie rappelle ici l'hiſtoire d'Atrée fils de Pélops & d'Hippodamie, qui furieux de ce que ſon frère Thyeſte avait des particularités avec Europe ſa femme, lui fit manger ſes propres enfans dans un feſtin : on prétend que le ſoleil recula d'horreur, & ne voulut point éclairer cet horrible forfait. L'aventure de la toiſon d'or exigera des détails que nous renvoyons plus bas, & nous nous

contenterons d'ajouter que cette *Até* dont il eſt queſtion, était une Déeſſe malfaiſante qui troublait l'eſprit des hommes pour les précipiter dans des malheurs qui étaient la ſuite de leur égarement. Les Poètes diſent que les *Lites* ou les *Prières*, qui comme elles étaient filles de Jupiter, ſuſpendaient ou prévenaient ſa malignité.

Aux bords de la mer qui ſépare les Cyanées; dans le fond d'une grotte qui ſert de retraite à ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre, les bergers ont découvert deux Grecs que les uns ont pris pour des Dieux, & les autres pour des Etrangers qui inſtruits des coutumes de la Tauride, voulaient échaper au ſupplice qui les attendait.

L'un d'eux, continue le berger qui vient faire ce récit à Iphigénie, l'un d'eux monte & s'arête ſur la cime du rocher. Sa tête agitée, ſes mains tremblantes, ſes regards troublés, marquent une eſpèce de frénéſie. Pylade, s'écrie-t-il, vois-tu celle-ci?... Regarde cette autre..... c'eſt une Furie infernale. Vois comme armée de ſerpens, elle s'élance ſur moi. Elle en veut à mes jours..... Quelle eſt cette autre Euménide? tout, juſqu'à ſes vêtemens, reſpire la flame & le ſang. Elle fend les airs de ſes vaſtes aîles..... Ciel! j'apperçois ma mère entre ſes bras..... Elle va m'accabler..... Elle me pourſuit: où fuir?....

Auſſi-tôt le furieux tire ſon glaive, s'élance comme un lion à travers les troupeaux, les maſſacre impitoyablement, croyant frapper les Furies, & tombe ſans mouvement. Relevé par ſon ami, il veut mourir en Héros, fond ſur les bergers qui avaient appellé du ſecours, & les bergers qui les ont pris enfin, plutôt par la ruſe que par la force, les ont conduits au Roi qui vient de les envoyer à la mort. Le ſeul que l'on puiſſe déſigner, c'eſt Pylade, inconnu à la Princeſſe : l'autre ne s'eſt point nommé.

L'état où je l'ai vu m'afflige & m'importune,
Tout m'eſt ſuſpect en lui, juſqu'à ſon infortune.
Ses regards furieux vers le ciel élancés,
Sur ſon front pâliſſant ſes cheveux hériſſés,
Ses mouvemens affreux, ſes cris mêlés d'alarmes,
Perdus dans un torrent de ſanglots & de larmes,
Son viſage altéré, ſans forme & ſans couleur,
L'oubli de ſa raiſon qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après ſa rage éteinte,
De l'horreur qui le ſuit, frappent mon âme atteinte.
De ſes regards tremblans ſi j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ſes brûlans tranſports,
Parmi les cris qu'il pouſſe en ſa douleur amère,
Il ſemble articuler les noms d'ami, de mère :
Un d'eux même a cru voir des ſpectres l'entourer,
Armés de longs ſerpens prêts à le déchirer.

C'eſt ainſi que M. de la Touche a profité de ſon modèle qu'il a imité dans ſes beautés, & non dans ce maſſacre de troupeaux qu'Oreſte prend pour des

Furies, comme Ajax dans Eſchyle les prend pour des Princes Grecs.

Que l'on m'amène ces deux Etrangers, dit Iphigénie au berger..... Ils me trouveront barbare; oui, chères compagnes, le ſonge qui m'a peint Oreſte mort, m'a rendue inſenſible, mon cœur eſt ulcéré. Le bonheur d'autrui bleſſe les malheureux. Puiſſant Jupiter, que les vents & les vaiſſeaux conduits par votre main, n'amènent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux! Hélène & Ménélas pour les ſacrifier à ma vengeance! Que je ſaurais bien leur trouver une Aulide en ces climats!.... Cher Oreſte, ſi ta mort eſt certaine, dis-moi qui l'a cauſée. Eſt-ce l'envie d'un père? t'a-t-il ſacrifié comme moi à Diane? quelle affreuſe contradiction! Tout profane eſt écarté de ſon autel, & je croirais qu'elle prend plaiſir à voir couler le ſang des victimes humaines..... Les ſauvages habitans de ces climats ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en juſtifie les Dieux, & je ne puis penſer qu'aucun d'eux ſoit capable d'un crime.

Enfin je ne ſais trop ſi c'eſt les offenſer :
Mais pour l'honneur des Dieux, je n'oſerais penſer
Qu'au gré des noirs tranſports d'une bizarre haîne,
Faiſant de leurs autels une ſanglante arène,
Ils ſe plaiſent, ſans honte, à voir le ſang humain
Couler à longs ruiſſeaux ſous ma tremblante main :
A ces farouches traits peut-on les reconnaître? &c.....

O Cyanées ! dit le Chœur, rochers qui joignez les mers que traverſa jadis la frénétique Io, quand elle paſſa d'Europe en Aſie, quels ſont ces Etrangers qui comme elle ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin ? Comment ont-ils paſſé les deux Iles qui ſemblent ſe réunir, & les écueils de Phinée qui veille toujours à la perte des Nautonniers ? comment ſont-ils parvenus juſqu'à l'Ile célèbre par les exercices d'Achille ?

On nommait cette Ile *Achillée*, ou *Leuca*, ou *Courſe d'Achille*, vis-à-vis la Cherſonnèſe Taurique. On l'appellait auſſi l'*Ile des Héros*, parce qu'on s'imaginait que les mânes des Guerriers morts au ſiége de Troye, s'y étaient retirés. A l'égard de Phinée, c'était un Roi de Thrace que Perſée changea en rocher pour le punir d'avoir voulu épouſer Andromède, cette fille de Céphée Souverain d'Ethiopie, qui eut la témérité de diſputer le prix de la beauté à Junon : Junon furieuſe ordonna aux Néréïdes de l'enchaîner ſur le bord de la mer, & elle y demeura livrée à la voracité d'un monſtre marin. Perſée monté ſur le cheval Pégaſe pétrifia ce monſtre avec la tête de Méduſe, & rendit Andromède à ſon père, qui par reconnaiſſance la lui donna en mariage.

Cependant Oreſte & Pylade chargés de fers, ſont amenés devant le Temple, & remis à Iphi-

génie qui leur demande leur nom, celui de leur pays, le ſujet qui a pu diriger leurs pas vers la Tauride. Eloignés de votre patrie, leur dit-elle, que votre abſence ſera longue ! vous l'avez quittée pour ne plus la revoir. O qui que vous ſoyez, lui répond Oreſte, ceſſez de nous plaindre : on veut mon ſang, & je le livre, mais laiſſez-moi le ſecret de mon nom, il vous eſt inutile.

Iphigénie le preſſe, il cède à ſes inſtances, & l'aveu du pays qui l'a vu naître, le coupable amour d'Hélène, le ſacrifice d'Iphigénie, la mort d'Achille, le renverſement de Troye, le meurtre d'Agamemnon par Clytemneſtre, le trépas de cette épouſe adultère égorgée par ſon propre fils, la proſcription de ce fils puni par les Dieux, rebuté par les hommes, mais vivant malgré tous ſes malheurs; chaque phraſe enfin augmente le charme & l'intérêt de cette Scène dont M. de Latouche eſt redevable à Euripide, & que Racine aurait traduite en entier s'il avait traité le même ſujet.

Oreſte vit, & ce ſeul mot adoucit les chagrins d'Iphigénie qui ſort un inſtant de la vérité pour faire une réflexion philoſophique ſur l'incertitude des Songes, & ſur la confiance ridicule que l'on avait dans ces prétendus génies que l'on appellait *Cabaliſtes*; mais bientôt elle revient à ſon objet, & ſenſible aux déſirs de ſes compagnes qui brû-

lent de savoir la destinée de leurs parens, elle conçoit un dessein dont le succès pourra changer leur sort & le sien.

C'est à vous, dit-elle à Oreste, c'est à vous de répondre, vous que j'ai interrogé jusqu'à présent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos, & porter au peu d'amis qui me restent dans ce pays, une lettre qu'un captif touché de compassion a écrite en mon nom..... Quant à cet étranger, (en montrant Pylade) puisque nos loix l'ordonnent, qu'il meure pour tous les deux.

Non, Madame, s'écrie Oreste, non il ne mourra pas..... c'est une lâcheté de se procurer son salut aux dépens d'un ami que l'on associe à ses calamités, tel est mon ami, & il m'est plus précieux que moi-même.

Ah! Madame, arêtes, non, il ne mourra pas,
C'est à moi seul ici de subir le trépas.
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez, que faites-vous?

OTESTE.

Je vous épargne un crime....

. . . .

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre & propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout ſacrifié.
Malheureux ſeulement par ma triſte amitié.

Plût aux Dieux, reprend Iphigénie dans Euripide, que le ſeul reſte de ma famille vous reſſemblât! Car ſachez que j'ai un frère, malheureuſe ſeulement de ne pas le voir. Mais puiſque vous le voulez, j'y conſens, envoyons votre ami, & mourez.

ORESTE.

Qui me ſacrifiera, qui fera ce cruel office?

IPHIGÉNIE.

Moi. Prêtreſſe de Diane, tel eſt mon emploi.

ORESTE.

Quel tombeau me deſtine-t-on?

IPHIGÉNIE.

Le feu ſacré, & une grotte pour vos cendres.

ORESTE.

Ah! ſi du moins ma ſœur me rendait les derniers devoirs!

IPHIGÉNIE.

Vains ſouhaits! ô étranger, qui que vous ſoyez, votre ſœur eſt bien loin de ces rivages barbares. Mais puiſque vous êtes Grec, je vous tiendrai lieu de ſœur, j'ornerai votre tombeau, je jetterai les gâteaux funèbres ſur votre bûcher, j'y verſerai les libations de miel, &c....

Iphigénie a laissé ses lettres dans le Temple, elle y vole, & le Chœur la suit après quelques paroles adressées à ces deux étrangers qu'il plaint & qu'il admire. C'est alors que commence ce combat d'amitié qui a consacré les noms d'Oreste & de Pylade, combat que tous les jours on propose pour modèle, & qu'Ovide a célébré avec son élégance ordinaire.

Ire jubet Pylades carum moriturus Orestem,
Hic negat, inque vicem pugnat uterque mori.
Extitit hoc unum quod non convenerit illis:
Cætera pars concors, & sine lite fuit.

C'est-à-dire: Pylade résolu de mourir, veut faire partir son cher Oreste. Oreste le refuse, & chacun se dispute le trépas. Ce fut leur unique sujet de discorde. En tout le reste ils étaient unis de sentimens.

Pylade représente à Oreste qu'il a traversé les mers avec lui, & que sans lui, il ne reparaîtra point dans Argos. Non, Oreste, non, je ne puis vous survivre : expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux siennes : mon amitié, ma gloire, tout l'exige. Mais Oreste est bien loin de céder à ces raisons, & c'est à Pylade de s'éloigner, d'abandonner à sa destinée un malheureux que le ciel & la terre ont proscrit, de vivre pour Electre dont il est l'époux, de lui raconter

comment ſon frère a péri ſous le coûteau d'une Prêtreſſe de Diane, enfin de lui élever un tombeau que ſa ſœur arroſera de ſes larmes, qu'elle parſémera de ſes cheveux.... Hé bien, lui répond Pylade après un moment de ſilence, il faut vous obéir, mais, croyez-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent d'étonnantes révolutions. La Prêtreſſe ſort du Temple, & Oreſte qui ſent approcher ſa dernière heure, recommande le ſilence à Pylade.

Cette ſcène a produit le plus grand effet dans la Pièce de M. de Latouche, c'eſt à Euripide que nous en devons le premier hommage, & nous ſommes loin de croire que ces remarques ſucceſſives diminuent en rien le mérite de l'Ecrivain Français. Racine a puiſé chez les Grecs, en eſt-il moins admiré ?

Iphigénie ordonne à ſes femmes d'aller préparer les choſes néceſſaires aux Sacrificateurs & préſente ſes lettres aux deux Grecs, mais elle exige que celui des deux qui s'en chargera, s'engage par ſerment de les rendre à ceux à qui elles ſont deſtinées. Il faut que ce ſerment ſoit mutuel, reprend Oreſte, & vous devez jurer de ſauver les jours de Pylade, comme il vous jurera d'accomplir vos ſouhaits. L'un & l'autre, obéiſſent à Oreſte, mais le vaiſſeau de Pylade peut être englouti; s'il échape au naufrage, il peut perdre les lettres,

&

& Iphigénie croit devoir l'inſtruire de ce qu'elles contiennent.

IPHIGÉNIE.

Dites à Oreſte, fils d'Agamemnon... (*elle lit.*) *Celle qui vous écrit eſt cette Princeſſe immolée en Aulide, cette Iphigénie qui vit encore, quoiqu'elle ne vive plus pour vous.*

ORESTE.

Iphigénie ! ah ciel ! victime du trépas comment a-t-elle pu revivre? où eſt-elle donc, Madame?

IPHIGÉNIE.

Vous la voyez, c'eſt moi. Ne m'interrompez point. (*Elle continue de lire.*) *Ramenez-moi en Argos, ô mon frère, délivrez-moi, avant que je meure, de cette terre barbare, & du fatal honneur de ſacrifier à Diane les Grecs qui abordent en ces climats.....*

ORESTE. (*bas.*)

Ah! Pylade, où ſommes-nous?

IPHIGÉNIE. (*continuant de lire.*)

Encore une fois, ramenez Iphigénie, où elle deviendra la furie de votre maiſon : Oui, Oreſte..... (*à Pylade.*) Je répète ce nom afin que vous ne l'oubliez pas.

PYLADE.

O Dieux !

IPHIGÉNIE.

Dites à Oreſte que Diane mit en ma place une biche que mon père immola croyant me plonger le poignard dans le ſein, & que la Déeſſe m'enleva dans ces climats. Telle eſt ma lettre : vous ſavez mon ſecret.

PYLADE.

Qu'il m'eſt doux de pouvoir dégager ſans peine le ſerment dont vous m'avez lié : Oui, Madame, vous ſerez bientôt ſervie, comptés ſur la plus prompte obéiſſance. (*à Oreſte*) Recevez, Oreſte, la lettre de votre ſœur.

Oreſte eſt tranſporté de joie, Iphigénie doute de ſon bonheur, mais bientôt elle eſt raſſurée par les différens indices qu'on lui donne, & elle tombe dans les bras de ſon frère, en préſence du Chœur qui d'abord étonné de voir qu'un profane oſe toucher les voiles d'une Prêtreſſe, finit par applaudir aux mutuels embraſſemens du frère & de la ſœur, qui s'inſtruiſent alternativement de tout ce qui leur eſt arrivé depuis leur ſéparation en Aulide.

Iphigénie frémit de l'attentat qu'elle a été au moment de commettre en ſacrifiant ſon frère, mais ce frère, par l'ordre même d'Apollon, doit enlever la ſtatue de Diane, comment y parvenir? Oreſte ne connaît qu'un moyen, c'eſt de faire

périr le tyran, ou de se sauver à la faveur de la nuit propice à la fraude, comme la lumière l'est à la vérité; mais l'exécution de ce projet fait trembler Iphigénie, & les fureurs même de son frère serviront de prétexte à sa fuite. Il aura souillé le Temple & la Statue : victime destinée à Diane, il aura besoin d'être purifié ainsi que Pylade, & c'est sur le rivage de la mer, près de l'endroit même où leur vaisseau est attaché qu'elle fera cette purification, & sur eux, & sur le dépôt qu'il faut ravir, dépôt qu'en sa qualité de Prêtresse, elle a seule le privilége d'y transporter.

Telle est la ruse dont elle doit se servir pour tromper le Tyran, & Oreste prie sa sœur d'engager ses femmes à garder le secret le plus inviolable.

Chères compagnes, leur dit-elle, votre salut est attaché au mien. En assurant mon retour, vous assurez le vôtre. Retournée dans la Grèce je ne vous oublierai pas. Recevez mes embrassemens. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains, par ces genoux que je tiens embrassés, par vos pères, par vos mères, par des enfans chéris, si vous en avez, enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde, ne nous trahissez pas. Chères compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu... Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'est fait de mon frère & de moi.

Le Chœur lui jure par Jupiter une éternelle fidélité, Oreſte s'éloigne avec Pylade, & Iphigénie adreſſe à Diane une prière après laquelle elle ſe retire.

Tendre oiſeau, s'écrient ſes compagnes, qui errant ſur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, Alcyon, dont le doux langage eſt entendu des ſages mortels, tu pleures un époux chéri ! hélas ! mes douleurs ſont ſemblables aux tiennes.... Ah! qui me donnera des ailes pour voler vers Diane Déeſſe de Cynthie ! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verds, ces oliviers conſacrés par les couches de Latone ! ô lac dont les eaux ſont couvertes de cygnes ! ô cygnes amis des Muſes, quand pourrai-je vous revoir ! &c....

Céyx fils de l'Etoile du Jour, avait épouſé Alcyone fille d'Eole, des bras de laquelle il fut arraché par Aurore. Guidé par ſon amour & par le déſir de rejoindre une femme qu'il adorait, il traverſa la mer à la nâge, & s'y noya : Alcyone ne ceſſa de le pleurer, & en récompenſe de leur fidélité, les Dieux les métamorphosèrent en Alcyons. Ils voulurent en même-tems que leurs nids fuſſent reſpectés par la mer ſur laquelle ces oiſeaux avaient coutume de pondre, & que ſes eaux fuſſent tranquilles juſqu'au moment ou leurs œufs ſeraient éclos... Cynthie ou Cynthe était une mon-

tagne de l'Ile de Délos, ſituée dans la mer Egée, & célèbre par la naiſſance d'Apollon & de Diane dont Latone fut la mère. Comme Jupiter l'aimait avec paſſion, Junon la fit pourſuivre par le Serpent Python, & durant toute ſa groſſeſſe elle erra de pays en pays, juſqu'au moment ou Neptune touché de compaſſion, fit ſortir du milieu des eaux l'Ile que nous venons de citer, & dans laquelle Latone donna le jour à ſes deux enfans. Le lac dont le Chœur fait mention s'appellait le lac *Trocheide*, ſelon Hérodote; il était rempli de cygnes, & Euripide les nomme amis des Muſes, d'après la fable qui prétendait que ces oiſeaux avaient le chant le plus mélodieux.

Iphigénie dans ce dernier Acte exécute à la lettre toute ce quelle a projetté à la fin du précédent, & par l'ordre même de Thoas qui reſtera près du Temple tandis quelle ira purifier les victimes, elle commande à tous les habitans de ſe renfermer dans leurs maiſons pour n'être pas témoins de l'holocauſte qu'elle va offrir à Diane: les deux Grecs paraiſſent chargés de chaînes & environnés des Sacrificateurs: l'aſpect de ces malheureux qui ſont bannis de leur patrie pour avoir égorgé leur mère, ſouillerait les regards du Tyran, il ſe voile le viſage, & s'éloigne du cortége qui diſparaît à ſon tour, tandis que le Chœur célèbre

les louanges de Diane & de Phœbus, transportés par leur mère sur le Mont Parnasse.

Là, dit-il, un dragon, à la peau tachetée, aux yeux sanglans, aux dents d'acier, monstre enfanté par la terre, & caché sous un laurier épais, gardait l'Oracle souterrain. Puissant Apollon! quoiqu'encore enfant, encore dans les bras d'une mère, vous le perçâtes de vos flèches. Par cette éclatante victoire, devenu maître des oracles divins, assis sur le trépié d'or & sur un trône véridique, vous dévoilés l'avenir aux mortels. Votre sanctuaire voisin de la fontaine Castalie est placé au milieu de la terre. Oui, ce Dieu chassa Thémis du lieu où elle prononçait ses oracles, Jupiter, en signe d'approbation, secoua sa tête redoutable, & telle est l'origine de votre gloire, ô temple de Delphes! &c...

Les Anciens regardaient cette ville comme le centre de la terre : Jupiter, dit Claudien, voulant en marquer le milieu, & connaître son empire dont il ignorait encore l'étendue, fit partir avec une égale rapidité, deux aigles, l'une du levant, & l'autre du couchant, elles se rencontrèrent à Delphes, & delà vint que l'on mit deux aigles d'or dans le temple d'Apollon.

Jupiter, ut perhibent, spatium cum discere vellet
Naturæ, regni nescius ipse sui,

Armigeros utrinque duos æqualibus alis
Misit, ab eois occiduisque plagis.
Parnassus geminos fertur junxisse volatus;
Contulit alternas Pythius axis aves.

On lit dans Apollodore que ce même Apollon ayant appris de Pan l'art de deviner, se rendit à Delphes, ou Thémis fille de la Terre, rendait ses oracles, & que le Serpent Python l'empêchant d'approcher, ce Dieu le tua, & se saisit du trépié sacré : nous avons parlé de ce Serpent à l'article des Jeux Pythiens : revenons à Iphigénie.

Un Envoyé accourt vers Thoas; celui-ci entend du bruit, & il paraît. La Prêtresse a trompé tous les yeux par une expiation simulée. Des deux Grecs qu'elle devait immoler, l'un est Oreste fils de Clytemnèstre, l'autre est son ami, & malgré les Tauro-Scythes qui se sont réunis contre eux, les coupables vont disparaître avec la statue : cependant les vents sont déchaînés, leur vaisseau est retenu sur les bords, & si l'on profite des faveurs de Neptune, on peut encore les arêter.

Courez, volez, s'écrie Thoas, poursuivez-les par mer & par terre, & secourus de la Déesse, amenez ces impies pour leur faire subir le supplice qu'ils ont mérité..... Pour vous perfides, continue-t-il aux femmes Grecques qu'il croit les complices d'Iphigénie, vous qui avez conduit cette intrigue, je saurai bien vous punir.

Minerve paraît, & défend à Thoas de pourſuivre les Grecs, d'attaquer Oreſte qui n'eſt venu en Tauride que par l'ordre des Dieux. Il élevera aux confins de l'Attique un Temple dans lequel il placera la ſtatue de Diane, on y célébrera la Fête de ſa délivrance, on y appliquera légérement une épée nue ſur la tête d'une victime humaine, & quelques gouttes de ſang répandues en l'honneur de la Déeſſe, tiendront lieu de ſacrifice. Pour Iphigénie, elle ſera ſa Prêtreſſe à Braurone (ville de l'Attique où la ſtatue fut tranſportée.) Elle y recevra les honneurs funèbres, & l'on portera ſur ſon tombeau les tiſſus précieux que laiſſeront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement.

Thoas obéit à Minerve, & remplit le nouvel ordre quelle lui donne d'accorder la liberté aux femmes Grecques. Celles-ci terminent la Tragédie par un Chœur où elles expriment toute la joie que leur inſpire l'eſpérance de revoir les lieux de leur naiſſance.

Il eſt aiſé de voir que dans cette dernière Scène, Euripide n'a eu d'autre but que de flatter ſa patrie, en lui préſentant d'un côté la célébration de ſes anciennes cérémonies, ſes uſages religieux, ſes monumens en l'honneur de Diane, & de l'autre Minerve Déeſſe d'Athènes : un pareil dénoument ſerait loin de nous intéreſſer, auſſi M. de Latou-

che ne l'a point employé, mais nous croyons que la reconnaiſſance d'Oreſte & d'Iphigénie eſt plus belle, plus naturelle dans l'original que dans l'imitateur. Que l'on compare l'adreſſe avec laquelle Euripide a ſuſpendu cette reconnaiſſance, l'effet qu'a dû produire le ſeul nom d'Oreſte prononcé par Iphigénie lorſqu'elle confie ſes lettres à Pylade, l'émotion de celui-ci, l'étonnement d'Oreſte, la ſurpriſe de la ſœur quand Pylade remet ces mêmes lettres à ſon ami; que l'on compare, dis-je, toutes ces nuances aux moyens dont l'Auteur Français a fait uſage, & nous n'imaginons pas qu'il l'emporte ſur le grec. Il règne dans toute cette Pièce un air de vérité qui néceſſairement perſuade au ſpectateur que ſi cet évènement eſt arrivé, il ne peut s'être paſſé autrement. C'était un mérite particulier à Euripide, ainſi qu'à ſes deux émules; Racine en avait hérité, & lorſqu'il a dit qu'il ne penſait pas que l'on pût dénouer heureuſement Iphigénie en Tauride, c'eſt que l'abus du poignard ne s'était point encore gliſſé ſur la Scène Françaiſe : il y eſt devenu d'une très-grande reſſource, & ſi quelquefois on y a gagné du côté du Spectacle, on y a toujours perdu du côté de la ſimplicité.



ORESTE.

LE ſujet de cette Tragédie ſe dévelope dans la première Scène que l'on va lire, & c'eſt une des expoſitions les plus heureuſes d'Euripide, en ce qu'il n'y a pas prévenu les évènemens, défaut qu'il a eu dans preſque toutes ſes Pièces. Il eſt étonnant qu'il n'ait pas ſenti combien il y perdait du côté de l'intérêt. La première qualité que doit avoir un Auteur Dramatique c'eſt de donner une idée juſte du ſujet qu'il va traiter, mais il doit y mettre beaucoup d'art, & ſi le déſir d'être clair l'entraîne au-delà des bornes, il ceſſe d'attacher le ſpectateur qui veut être ému par degrés, & n'entrevoir le dénouement que de loin.

L'action de cette Pièce ſe paſſe à Argos dans le veſtibule du Palais d'Agamemnon où Electre paraît aux pieds d'un canapé ſur lequel Oreſte ſon frère eſt couché & endormi. Elle retrace les malheurs qui ont fondu ſur la race des Pélopides, & l'on peut ſe les rappeller d'après les Pièces dont nous avons fait l'extrait. Mais l'objet principal qui occupe & afflige Electre, c'eſt le meurtre de Clytemneſtre dont elle a été complice, ainſi que Pylade, & pour lequel Oreſte eſt tourmenté par les furies qui à peine le laiſſent reſpirer. Attaché ſur un lit de douleurs, il meurt

de honte & de remords : s'il revient à lui-même, c'eſt pour verſer un torrent de larmes, depuis ſix jours que le crime eſt commis, & pour ſurcroît de maux, c'eſt aujourd'hui même que lui & ſa ſœur doivent être condamnés par les Argiens à être lapidés ou maſſacrés comme parricides. Electre n'a plus d'eſpoir que dans Ménélas qui vient d'arriver du ſiége de Troye, & qui a fait entrer de nuit Hélène ſa femme, dans la crainte que les Argiens ne la puniſſent des maux qu'elle avait cauſés à tous les Grecs.

Cette Hélène arrive, elle était ſœur de Clytemneſtre, elle demande à Electre comment, malgré l'oracle d'Apollon, elle & ſon frère ont oſé poignarder une mère que la nature leur ordonnait de reſpecter. Que puis-je vous répondre, lui dit Electre, vous voyez l'état déplorable de notre famille. Heureuſe Hélène, heureux Ménélas, vous venez chez des infortunés. L'artificieuſe Hélène les plaint tous les deux, & pour tromper celle-ci elle veut l'engager à porter des libations au tombeau de Clytemneſtre, Electre s'en défend, & ces deux femmes ſe piquent mutuellement par des demandes & par des réponſes qui nous paraîtraient au-deſſous de la nobleſſe de la Tragédie.

L'épouſe de Ménélas qui ne peut faire conſentir Electre à offrir le ſacrifice à Clytemneſtre, prend le parti d'en charger ſa fille Hermione, & l'on voit

arriver le Chœur composé d'une troupe de jeunes Argiennes qui viennent consoler Electre. Elle craint que leur arrivée ne réveille Oreste, & leur recommande de s'observer, prière qu'elles se font les unes aux autres, & qui rend cette Scène très-naïve.

C'était le talent dominant d'Euripide qui, selon le père Brumoy, donnait beaucoup plus à la nature qu'à l'art, & suivait plus en composant, les mouvemens de son cœur que ceux de son esprit. Aussi avait-il dans son stile une langueur élégante fort difficile à rendre, & qui était la suite d'une espèce de mélancolie qui ne l'abandonnait jamais. On prétend que ce qui l'affecta le plus dans sa vie, ce fut la perte d'une de ses deux femmes, de deux fils & d'une fille qui moururent pour avoir mangé des champignons ou mauvais ou mal apprêtés. Il fit à ce sujet une épigramme dont voici le sens. » O soleil qui parcours l'immensité des Cieux, vis tu jamais une si funeste calamité ! Quoi, une mère, ses deux fils & une fille enlevés du même coup à mes yeux! « Le stile de cette épigramme est simple, naïf, affectueux, & l'Auteur s'y est peint lui-même.

Electre & les Argiennes s'entretiennent à voix basse, Oreste s'agite sur son lit & se rendort, mais enfin ce sommeil dure si long-tems que l'on craint qu'il ne soit expiré, il ouvre les yeux : précieux

ſommeil, dit-il, ô toi qui ſuſpens mes douleurs, que ta douceur eſt venue à propos ſaiſir mes ſens ! Doux oubli des maux que tu es déſirable aux malheureux? ..... où ſuis-je, & comment ai-je été tranſporté en ce lieu ! ma frénéſie m'en a fait perdre le ſouvenir.... Cher Oreſte, lui répond ſa ſœur, que votre repos m'a cauſé de joie! ſouffrez que je range ces vêtemens & que j'élève votre tête.

Oreſte y conſent, & après lui avoir rendu à-peu-près les mêmes ſoins que Phèdre reçoit de ſa confidente dans l'*Hyppolite* du même Auteur, Electre inſtruit ſon frère du retour de Ménélas qui, ſelon Oreſte, revient chargé d'un grand fardeau puiſqu'Hélène eſt avec lui ; réflexion peu digne de la Tragédie, ainſi que pluſieurs autres contre les femmes qu'Euripide mortifiait toutes les fois qu'il en trouvait l'occaſion.

O ma mère, s'écrie tout-à-coup Oreſte qui retombe dans ſes égaremens, n'armez plus contre moi ces filles de l'enfer avec leurs redoutables ſerpens. Ah ! ce ſont elles! je les vois frémir autour de moi !

Mère cruelle, arête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent, je les vois, mon ſupplice s'apprête :
Quels horribles ſerpens leur ſiflent ſur la tête.

(*Boileau trad. de Longin*).

Racine a profité de cette idée lorſqu'il fait dire à ce même Oreſte dans Andromaque :

Eh bien, filles d'Enfer, vos mains ſont-elles prêtes ?
Pour qui ſont ces ſerpens qui ſifflent ſur vos têtes ?

Electre veut contenir ſon frère, mais elle ne peut y parvenir.... O Apollon, continue-t-il, ces monſtres, ces Gorgones, ces Prêtreſſes infernales en veulent à ma vie... Qu'on m'apporte mon arc & mes flèches, que j'écarte ces fières Euménides... Oui, je vais les bleſſer ſi elles ne ſe retirent : entendez-vous le bruit des traits qui fendent l'air ? les voyez-vous ? Allez, noires Déeſſes, fuyez, volez & n'accuſez qu'Apollon... Ah ! la force m'abandonne. Je ne reſpire plus. Où vais-je ? comment me ſuis-je écarté de ce lit ? ſorti de l'orage, je vois enfin le calme...

Electre, vous pleurez ! vous vous voilez le viſage ! que je ſouffre de vous voir aſſociée à mes maux ! chère ſœur, quel fardeau pour vous qu'Oreſte furieux ? Ah ! prenez moins de part à mes peines, & me laiſſez conſumer de douleur. Je ſuis l'auteur du crime, vous n'en fûtes que le témoin. Que dis-je ? c'eſt Apollon que je dois accuſer. Seul il m'a déterminé à ce forfait & il m'abandonne. Ah ! ſi j'avais conſulté l'ombre de mon père, il m'aurait détourné ſans doute, d'un attentat infructueux pour lui, & ſi funeſte pour

moi. Découvrez votre visage, Electre, essuyez vos larmes. Quels que soient nos malheurs, adoucissez les miens comme j'adoucis les vôtres. Ces services mutuels siéent bien à l'amitié ; mais non, retirez-vous, ne languissez plus sans nourriture : goûtez du moins quelques momens de sommeil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'est précieuse. Hé que ferais-je sans vous ? vous êtes mon seul appui, tandis que tout le monde me laisse & me fuit.

Non, mon frère, lui répond Electre, je veux vivre & mourir avec vous. Que deviens-je à mon tour si je vous perds ? Seule, sans parens, sans amis, & privée de vous, pourrais-je vivre encore ? Je consentirai toutefois à vous obéir, & je me retire pour un moment si vous me l'ordonnez : mais de grace, demeurez sur ce lit. Rreprenez vos sens, écartez ces idées funèbres, & soulagez les maux de l'esprit, comme on soulage ceux du corps. Les premiers sont les vraies maladies des humains.

Electre s'éloigne après cette scène remplie de part & d'autre, de naturel & d'onction : le Chœur en a partagé tous les sentimens, & termine l'Acte par une prière aux Furies d'épargner un Prince malheureux, & par des félicitations sur le retour de Ménélas qui paraît avec sa suite.

Ce Prince est loin de s'en réjouir, & ne rentre

qu'avec peine dans un Palais où ſon frère Agamemnon a été maſſacré par Clytemneſtre : il demande Oreſte, le voit à ſes genoux, & le prend pour une ombre, tant il eſt défiguré par ſa douleur & ſes calamités. Sans amis, ſans protecteur, ſans reſſource même du côté d'Apollon qui l'a forcé à devenir parricide, prêt à être condamné par les Argiens, vous êtes mon ſeul aſyle, dit-il à ſon oncle. Comblé de proſpérités, faites-en quelque part à d'infortunés amis. Portez une partie de leurs peines, & devenez père pour ceux qui vous tiennent lieu d'enfans.

Mais le père de Clytemneſtre va paraître, c'eſt Tyndare qui a veillé ſur l'enfance d'Oreſte, qui lui a prodigué les ſoins les plus tendres, & jamais Oreſte n'oſera ſoutenir ſa préſence. Il approche en habits de deuil, il vient du tombeau de ſa fille, & dans une harangue qui ſe ſent un peu de ſon âge, il accuſe le coupable que ſon crime a ſéparé du reſte des hommes, & à qui Ménélas devrait rougir de paler.

Tyndare déteſte le forfait de Clytemneſtre, mais était-ce à Oreſte de l'en punir ? il devait recourir aux loix ; & au lieu de le faire, il venge un attentat par un attentat plus atroce.... Qu'une femme tue ſon mari, & qu'un fils tue ſa mère, le petit-fils tuera donc ſon père par le même droit de vengeance. Quand finiront de pareils forfaits ? C'eſt pour cela que nos ancêtres

tres condamnaient à l'exil celui qui commettait un meurtre involontaire. Hé de quel œil, continue-t-il en s'adreſſant à Oreſte, de quel œil as-tu vu une mère ſuppliante découvrir ce ſein qui t'avait allaité ! j'en pleure & j'en frémis, moi qui n'ai point vu cet exécrable parricide.

Oreſte a les yeux baiſſés, craint de retracer de triſtes ſouvenirs à un père déja trop malheureux, n'oſe appeller Clytemneſtre du doux nom de mère, ne lui donne que le titre de fille de Tyndare, & commence modeſtement ſa juſtification dans laquelle il met par degrés toute la force, toute l'énergie d'un coupable armé par ſon devoir autant que par les Dieux. Vous voulez qu'on me lapide, continue-t-il, ce ſera donc pour avoir rendu un ſervice important à toute la Grèce. Que ſerait-ce, ſi les femmes en venaient à ce point de perfidie que d'égorger leurs maris, dans l'eſpoir de l'impunité fondée ſur leurs enfans dont elles exciteraient la pitié en découvrant leur ſein..... à qui d'ailleurs ai-je donné la mort ? à une épouſe infidèle qui oubliant ſon devoir, au lieu de ſe percer elle-même, a fait ſon mari victime de ſon adultère.... Si ma mère a pour elle des Furies qui la vengent, de quelles Furies n'aurais-je pas été aſſailli de la part d'un père dont j'aurais trahi les intérêts ? enfin j'en ai reçu l'ordre d'Apollon, c'eſt lui que vous devez citer & condamner....

Un Dieu ne ſuffit-il pas pour me mettre à couvert ? Et qui déſormais évitera la mort ſi un pareil garant ne m'en délivre pas ?

Plus Oreſte parle, plus Tyndare eſt aigri, & malgré les réflexions du Chœur, malgré les prières de Ménélas qui paraît ébranlé, ou plutôt qui feint de l'être, le Vieillard ſe retire bien réſolu d'animer les Argiens contre Oreſte & contre ſa ſœur.

Oreſte fait une nouvelle tentative ſur Ménélas, & Ménélas qui veut le perdre pour envahir ſes Etats & ſa Couronne, lui fait ſentir qu'il va s'employer en ſa faveur, mais que la colère de Tyndare & les cris du peuple l'obligeront de défendre ſa cauſe avec beaucoup de prudence & de ménagement. Oreſte qui pénètre ſon but, le regarde avec indignation, le laiſſe partir, & ne lui répond que par la plus amère dériſion ſur ſa faibleſſe qui ne lui permet de combattre que pour des femmes.

Malgré la fierté de ſa réponſe, Oreſte eſt déſeſpéré de perdre le ſeul appui ſur lequel il pouvait compter ; mais bientôt il en eſt conſolé par l'arrivée de Pylade, qui étonné de ce qu'il vient d'apprendre, furieux de l'arrêt de mort que l'on va prononcer contre ſon ami, prétend le ſauver aux dépens de ſa vie : lui-même vient d'être banni par ſon père Strophius pour avoir été complice du meurtre de Clytemneſtre, mais l'amitié le

console de tout, & Oreste contraint de céder à ses offres généreuses, prend le parti d'aller lui-même défendre sa cause, accompagné de Pylade dont la présence & l'attachement le soutiendront contre ses ennemis. Oreste voudrait en avertir Electre, son ami l'en détourne dans la crainte que cette Princesse trop alarmée ne s'oppose à l'unique parti qui reste à prendre dans cette affreuse situation, & tous les deux se rendent au tombeau d'Agamemnon. Le Chœur les plaint & revient sur les malheurs de la maison de Pélops, sur l'horreur du parricide d'Oreste; adresse d'Euripide qui par-là entretient la crainte où sont les spectateurs de voir ce Prince condamné à la mort.

Electre inquiète revient chercher Oreste; on lui apprend qu'il est allé avec Pylade paraître devant le peuple, & à peine en est-elle instruite qu'un homme accourt lui annoncer le sort cruel qui l'attend : elle va périr avec son frère qui, pour toute grâce, n'a pu obtenir que celle d'éviter l'infamie du supplice. Il a donné, continue cet Envoyé, il a donné parole que sa main & la vôtre exécuteraient aujourd'hui l'arrêt prononcé. Pylade & ses amis le ramènent en pleurant, & vous verrez bientôt ce triste spectacle.

Electre baisse les yeux, verse des larmes, & peint ses infortunes avec les traits de la plus vive douleur.

„ Il eſt bon de remarquer, dit le père Brumoy, que dans la manière dont l'Envoyé peint l'aſſemblée Argienne à Electre, Euripide fait alluſion à l'Aréopage d'Athènes, & aux Orateurs de ſon tems qu'il critique en paſſant. Il paraît ſur-tout en vouloir à un certain Cléophon de Thrace dont parle auſſi Ariſtophane dans ſes *Grenouilles*. Au moins c'eſt le ſentiment du Scholiaſte, que ce Cléophon eſt ce même Orateur ſéditieux dont la cruelle éloquence a décidé le peuple à prononcer contre Oreſte. Comme les Grecs étaient grands haranqueurs, il n'eſt pas étonnant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ſes harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques Orateurs Athéniens, cela pèche pourtant contre la majeſté de la Tragédie ".

Oreſte paraît, & veut arêter les larmes d'Electre qui croit le voir pour la dernière fois.

ORESTE.

Ne me déchirez point par l'excès de vos douleurs : c'eſt bien aſſez de la mort que nous donnent les Argiens.

ELECTRE.

Quoi nous mourons, & vous me défendez les pleurs ! ... Frappez-moi de votre glaive.

ORESTE.

J'ai trop du ſang d'une mère, ſans me ſouiller encore de celui d'une ſœur.

ELECTRE.

Eh bien, votre épée me rendra ce trifte office: fouffrez feulement que je vous embraffe..... Mourons, puifqu'il le faut, mais mourons du même coup, & que je fois placée dans le même tombeau que mon frère.

ORESTE.

Suivez mon exemple, ma fœur; & vous, Pylade, foyez témoin de ce fpectacle. Enféveliffez nos corps, & portez-les au tombeau de mon père. Adieu, je vole au trépas.

PYLADE.

Arêtez un moment: avez-vous cru que je puffe vous furvivre?

ORESTE.

Vous n'êtes point parricide comme moi.

PYLADE.

Non, mais avec vous. Complice du crime, je dois en partager la peine.

ORESTE.

Rendez-vous à un père, & vivez. Vous avez un fceptre, je fuis privé du mien. Vous avez la maifon d'un père à foutenir, & d'immenfes richeffes qui vous attendent. L'hymen d'Electre vous manque; je vous l'avais deftinée en faveur

de l'amitié, formez un hymen plus heureux. Il n'eſt plus d'alliance à eſpérer entre nous. Adieu, tendre ami, jouis ſeul des proſpérités qui ne ſont plus ni pour Electre ni pour moi.

PYLADE.

Puiſſent la terre & l'air me manquer ſi pour ſauver mes jours, je vous abandonne lâchement! je contribuai au crime, j'en ſuis l'auteur; il faut que je meure avec vous & avec Electre que je regarde comme mon épouſe. Que dirais-je à mon retour en Phocide? Ami de l'un & de l'autre, j'aurais ceſſé de l'être en les voyant malheureux! Non, ma gloire m'eſt trop chère, mais puiſque nous ſommes déterminés à mourir, vengeons-nous de Ménélas qui n'a pas même daigné paraître à l'Aſſemblée.

Après ce combat peu différent de celui que l'on a vu dans Iphigénie en Tauride, Pylade conſeille à Oreſte de tuer Hélène, & Oreſte y conſent. Cette Hélène eſt l'objet de l'exécration publique. Elle dévore même des yeux le Sceptre d'Oreſte, & Ménélas en jouirait! Quelle honte! mais l'intérêt de la Grèce l'emporte encore ſur cet intérêt particulier: il faut délivrer la patrie d'un monſtre, la venger, & ſatisfaire les manes de ceux qui ſont morts au ſiége de Troye. Tous les Grecs nous béniront, continue Pylade, & changeront les noms odieux de parricides en des titres hono-

rables de vengeurs de l'Etat..... Je me réſerve l'honneur de porter le premier coup. Si notre victime échape, brûlons ce Palais, & périſſons enſévelis ſous ſes cendres. Si l'un ou l'autre de nos projets réuſſit, nous avons l'avantage ou de mourir généreuſement, ou peut-être de nous ſauver avec gloire.

A l'égard de la honte attachée au meurtre d'une femme, Pylade s'en lave comme Enée dans Virgile qui dit à Didon en lui racontant ſes aventures, que » bien qu'il lui parût peu glorieux de tremper ſes mains dans le ſang d'une femme, on lui aurait ſu gré toutefois d'avoir tué Helène «.

Namque & ſi nullum memorabile nomem
Fœminea in pœna eſt, nec habet victoria laudem,
Extinxiſſe nefas tamen, & ſumpſiſſe merentes
Laudabor pœnas.

Le Chœur entre dans la conſpiration, Oreſte ajoute que rien n'eſt comparable à un véritable ami, & ſa ſœur demande que l'on joigne la fille à la mère, ou plutôt que l'on garde en ôtage Hermione qui doit bientôt revenir du tombeau de Clytemneſtre, afin que ſi Ménélas à la vue d'Hélène égorgée entreprend de ſe venger, on puiſſe lui oppoſer ſa fille Hermione prête à ſubir la même peine, & compoſer avec lui l'épée à la main.

Cher Pylade, s'écrie Oreſte charmé de ce deſ-

fein, quelle époufe vous perdez?... O mon père! qui habitez la région de l'éternelle nuit, c'eft votre fils qui vous appelle, venez à notre fecours! C'eft pour vous que je me vois réduit aux derniers malheurs, c'eft pour vous avoir vengé que votre frère me trahit : je veux l'en punir en immolant fa perfide époufe; favorifez ce jufte projet.

Ceffez, répond Pylade qui interrompt la fuite de cette prière prononcée alternativement par ces trois infortunés, ceffez, il eft tems d'agir. Si les vœux des mortels percent la terre pour aller jufqu'aux morts, Agamemnon nous entend. Et vous, ô Jupiter! auteur de ma race, vengeur de l'équité, répandez vos faveurs fur elle, fur lui & fur moi! Trois amis combattent pour la même caufe : vous leur devez un égal fuccès, le falut ou la mort.

Orefte & Pylade entrent dans le Palais, Electre remplie de l'inquiétude que doit lui infpirer une conjuration qui ne tend à rien moins qu'au renverfement d'un Etat, Electre dis-je, refte avec fes compagnes qu'elle place aux différentes iffuës pour épier les témoins qui pourraient détruire ou retarder l'effet de fon entreprife. On écoute, on examine, on lui dit que perfonne ne paraît, & alors s'approchant de la porte, elle exhorte les deux Princes à tuer Hélène : » ils n'entendent point, continue-t-elle, que je fuis malheureufe! fes charmes auraient-ils émouffé leurs poignards?

A l'inftant même, la femme de Ménélas jette des cris, le Chœur forme des vœux pour Orefte, & fa fœur lui répète de frapper, c'eft une imitation de Sophocle. (*Voyez Electre*). Hermione arrive, Electre la trompe, la fait entrer dans le Palais où elle eft faifie fuivant le projet concerté, & la fuit après avoir engagé les Argiennes à faire du bruit pour empêcher d'entendre ce qui fe paffe dans l'intérieur.

On en voit fortir un Phrygien qui refpirant à peine, & frémiffant encore du danger auquel il échape, vient raconter le terrible évènement dont il a été le témoin.

Hélène était occupée à rouler un fufeau dans fes doigts, & à filer des voiles de pourpre pour l'ombre de Clytemneftre : Orefte l'a priée de paffer à l'Autel antique de Pélops pour l'écouter, & tandis qu'elle s'y rendait fans rien foupçonner de fa deftinée, Pylade, fous divers prétextes, écartait la nombreufe fuite d'efclaves de Phrygie dont elle était entourée. Arrivés à l'Autel, les deux Princes Grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avaient cachés fous leurs robes, en difant à Hélène : » Vous mourrez, & c'eft votre infidèle époux qui vous perd, en trahiffant le fils de fon frère. Elle crie, elle veut fuir, Orefte l'arête par la chevelure, & fur le point de la frapper, il lui faifait pancher la tête fur l'épaule. Mais foudain les efclaves ren-

fermés par Pylade, brisent leurs prisons, accourent en foule & s'arment de tout ce que le hasard leur présente. Pylade s'avance fièrement, semblable à Hector, ou au Guerrier Ajax, tel que je l'ai vu dans le Palais de Priam, & bientôt la victoire se range de son parti. Alors Hermione est entrée & s'est précipitée dans les bras de sa mère, les deux Princes l'en ont arrachée, & comme ils retournaient à Hélène pour l'immoler, cette Reine fille de Léda & de Jupiter, a disparu tout-à-coup.

Oreste paraît l'épée à la main, & comme il craint que le Phrygien n'ameute le peuple, il ne lui accorde la vie qu'avec peine après un dialogue qui se sent un peu du comique, car il est rempli de traits de satyre contre les Philosophes du tems, & contre les Phrygiens qu'Euripide ne tourne en ridicule que pour faire l'éloge des Grecs.

Le Chœur continue d'examiner de tous les côtés, de crainte que l'entreprise n'éclate au dehors, mais bientôt on voit de la fumée s'élever dans l'intérieur du Palais, c'est le feu préparé pour l'incendie; Ménélas en est instruit, se présente & veut pénétrer; Oreste se montre élevé sur un balcon, & le poignard levé sur Hermione, il menace son oncle de l'égorger à ses yeux, s'il n'engage sur-le-champ les Argiens à révoquer l'arrêt de mort qu'ils ont prononcé. L'embaras croît de plus en plus; Ménélas interdit entre la crainte & la rage, n'ose ni

accorder, ni refuser ; Oreste presse, & sur le délai de Ménélas qui appelle du secours, il ordonne à Electre & à Pylade de commencer l'embrâsement. Mais Apollon descend du ciel, & le silence le plus profond règne de tous les côtés.

Ce Dieu a ravi Hélène à la vengeance d'Oreste, & la fait voir à Ménélas dans la gloire. Ensuite se retournant vers le fils d'Agamemnon qu'il a désarmé, il lui ordonne d'épouser cette même Hermione qu'il était sur le point d'immoler, mais en même-tems & pour se purifier de sa souillure, il lui impose l'exil d'un an, suivant la coutume des Grecs, exil après lequel il partira pour Athènes où il subira le Jugement d'Aréopage qui lui rendra la couronne d'Argos. A l'égard d'Electre, elle est donnée en mariage à Pylade, & la Tragédie finit non-seulement par des actions de grâces aux Dieux, mais par une réconciliation sincère entre lès Princes.

Cette Pièce fut couronnée chez les Grecs, & dut cet honneur, non pas sans doute aux traits populaires & même comiques dont elle est remplie sur la fin, mais à l'adresse avec laquelle Euripide l'a conduite, & à une foule de détails aussi naturels qu'intéressans. L'Auteur était loin de soupçonner que bien des siècles après lui, le coup de Théâtre qu'il avait imaginé dans son cinquième Acte, ne produirait nul effet dans Aménophis

& ſerait généralement applaudi dans Hypermneſtre. Tel eſt l'effet des ſituations bien ou mal amenées ; les unes précipitent la chûte d'un Ouvrage, les autres en décident le ſuccès.

Pour en revenir à Euripide, ce que l'on vient de lire de ſes Pièces doit faire deviner au Lecteur quel était le caractère de ſon génie qui par la naïveté de ſes images, avait preſque toujours l'art de peindre à ſes auditeurs ce qu'il prétendait leur faire voir, ſur-tout dans ce qui regarde l'amour & la fureur. » Et même en d'autres rencontres, dit Longin, il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même n'eſt pas porté au grand, il corrige ſon naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands ſujets, de ſorte qu'on peut lui appliquer ces vers,

A l'aſpect du péril, il combat, il s'anime,
Et le poil hériſſé, les yeux étincelans,
De ſa queue il ſe bat les côtés & les flancs.

comme on peut le remarquer en cet endroit où le Soleil parle ainſi à Phaéton, en lui mettant entre les mains les rênes de ſes chevaux. (Cette Tragédie a été perdue).

Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie
Ne t'emporte au-deſſus de l'aride Lybie :
Là jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embrâſé.

. . . .
Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept étoiles,
Dreſſe par-là ta courſe & ſuis le droit chemin.
Phaéton à ces mots prend les rênes en main,
Des ſes chevaux aîlés il bat les flancs agiles,
Les courſiers du ſoleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont. Le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le père cependant plein d'un trouble funeſte
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte,
Lui montre encor ſa route, & du plus haut des cieux,
Le ſuit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il, reviens, détourne, arête, &c...

Ne diriez-vous pas, c'eſt toujours Longin qui parle, que l'ame du Poète monte ſur le char de Phaéton, qu'elle partage tous ſes périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux «?

D'après cela, le Lecteur doit deſirer que nous détaillions Euripide avec plus de ſoin que ſes deux rivaux, puiſque c'eſt le ſeul moyen de le faire connaître : mais nous avons promis de varier nos extraits autant qu'il nous ſerait poſſible, & pour délaſſer des Tragédies dont il nous reſte un nombre aſſez conſidérable, nous allons parler du *Cyclope*, Pièce du même Auteur. Cependant la connaiſſance de cet Ouvrage tient à celle du genre *ſatyrique*, & c'eſt par-là qu'il eſt néceſſaire de commencer, après quoi nous dirons quelque choſe des *Maſques*. Nous nous ſommes engagés à n'omettre aucun des objets

qui seront relatifs à notre Histoire ; ceux-ci sont du nombre, & ce qu'on va lire du premier est le résumé des différens Ecrivains qui en ont parlé, tels que Casaubon, Heinsius, MM. Sponheim, Dacier, Liliogiraldi, dont les recherches ont été rassemblées dans l'Encyclopédie & dans le Père Brumoy.

GENRE SATYRIQUE.

LES Pièces satyriques dûrent leur nom aux *Satyres*, Divinités champêtres qui en étaient les principaux personnages, & que la Fable représente comme de petits hommes fort velus avec des cornes & des oreilles de chèvres, la queue, les cuisses & les jambes du même animal. On les fait naître de Mercure & de la Nymphe Yphtimé, ou de Bachus & de la Nayade Nicée que ce Dieu avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Le Poète Nonnus dit que dans leur origine les *Satyres* avaient la forme humaine, & qu'ils étaient chargés de garder Bachus, mais que Bachus leur échapait en se métamorphosant tantôt en bouc, tantôt en fille; & que pour le contenir, Junon donna aux *Satyres* des cornes & des pieds de chèvres.

Pline le Naturaliſte prétend que ces *Satyres* étaient une eſpèce de ſinges, & il aſſure que dans une montagne des Indes on en trouve à quatre pieds, que l'on prendrait pour des hommes. Ces ſortes de ſinges ont ſouvent épouvanté les Bergers, ainſi que les Bergères qu'ils ont pourſuivies, & c'eſt, ſans doute, ce qui à donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuſe. D'ailleurs il eſt arrivé que des Payſans ou des Prêtres couverts de peaux de chèvres, ont contrefait les *Satyres*, pour ſéduire de jeunes filles, & de-là l'opinion ſe répandit que les bois étaient remplis de ces Divinités mal-faiſantes qu'il fallait appaiſer par des ſacrifices.

Les *Pans* & les *Faunes*, ſi l'on en croit la Mythologie, ſont les mêmes que les *Satyres* : on n'en voit guères ſur les marbres qui ſoient aſſez caractériſés pour que l'on puiſſe les diſtinguer les uns des autres. Mais on trouve aſſez fréquemment le principal d'entr'eux, c'eſt *Pan* le Dieu des Bergers, des Chaſſeurs & de tous les Campagnards.

Il y a tant de ſentimens ſur ſon origine, qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de la fixer. Hérodote dans ſon *Euterpe* prétend qu'il était fils de Mercure & de Pénélope que ce même Mercure approcha métamorphoſé en bouc, & que c'eſt pour cela que *Pan* en a les cornes & les pieds. Homère qui dans ſes

Hymnes le fait naître auſſi de Mercure, ne dit pas le nom ſa mère ; mais ſelon Epiménide, ce fut Calliſto qui eut de Jupiter deux enfans jumeaux, *Pan* & *Arcas*. D'autres accordent le même père au premier, & le font ſortir d'Hybris ou de la Nymphe Œnéide, d'autres enfin aſſurent qu'il eſt né de l'*Air* & d'une Néréide. On ajoute qu'il fut élevé par les Déeſſes des bois, & principalement par une d'entr'elles nommée *Sinoé*.

On le repréſente ordinairement avec une figure hideuſe, les cheveux négligés, la barbe malpropre, ayant des cornes de bouc, le corps du même animal, de la ceinture en bas, & en cela il ne différe en rien d'un *Satyre*, d'où il eſt naturel de préſumer que ſouvent on les confond l'un avec l'autre. Les attributs de *Pan* ſont une houlette ou un bâton recourbé par un bout, comme Dieu des Bergers, & une flûte à pluſieurs tuyaux que par cette raiſon l'on appelle la flûte de *Pan*.

Il était ainſi que les *Satyres*, de la compagnie de Bachus, & il le ſuivit dans ſon expédition des Indes. C'eſt lui qui changea le nom d'Ibérie en celui d'Eſpagne, ſelon ceux qui trouvent du rapport entre *Pan* & *Hiſpania*.

Les Mythologues diſent que d'abord il fut amoureux de la Nymphe Echo, & qu'il en eut une fille qu'il appella *Irynge*. Il brûla enſuite pour

Syringe

Syringe qui fut changée en roſeau, delà cette flûte que *Pan* compoſa de pluſieurs roſeaux, & que l'on nomma *Syringe.*

L'origine de *Sylvain* n'eſt pas moins obſcure que celle de *Pan*, & les uns le diſent fils de Saturne, les autres de Faune. Quelques Auteurs même le confondent avec le premier, & Plutarque dans ſes *parallèles* aſſure que *Sylvain* eſt le même que celui à qui les Grecs avaient donné le nom d'*Egipan*, mot qui, ſelon ſon étymologie, veut dire *Pan-chèvre.* C'eſt auſſi le ſentiment de Pline.

On repréſente *Sylvain* tantôt comme *Pan* avec les cornes & la moitié du corps chèvre, tantôt avec toute la forme humaine. Les Anciens ajoutent qu'il portait toujours une branche de cyprès, & cela en ſigne de la tendreſſe qu'il avait eue pour un jeune homme appellé Cypariſſus qui fut métamorphoſé en un arbre du même nom. Sur pluſieurs monumens, cette branche n'eſt autre choſe qu'une branche de pin.

A l'égard des *Silènes* & des *Satyres*, on les diſtingue ordinairement par l'âge, & ſelon pluſieurs Auteurs, ce ſont des *Satyres* quand ils ſont jeunes, des *Silènes* quand ils ſont vieux. Mais en général, il eſt aiſé de les confondre avec les *Faunes*, les *Pans* & les *Sylvains*, attendu que nous ne connoiſſons ces monſtres que par la deſ-

cription qu'en font les Poètes & les Mythologiens, & que cette defcription eft la même fur ces différentes efpèces, fi l'on en excepte les *Sylvains* repréfentés quelquefois avec la forme humaine, ruftique à la vérité, mais n'ayant rien ni du bouc, ni de la chèvre; & quelquefois auffi dans une forme abfolument femblable à celle des *Satyres.* Quoiqu'il n'y ait pas non plus de marque sûre pour dinftinguer les *Faunes* des *Satyres*, on prend plus ordinairement pour *Faunes* ceux qui ont toute la forme humaine, hors les oreilles & la queue de chèvre; & pour *Satyres* ceux qui outre les oreilles & la queue, ont les cornes, les cuiffes & les pieds du même animal, quelquefois les cornes feulement, ou enfin les cuiffes & les pieds fans les cornes.

Paufanias croit que les *Satyres* habitaient fur tout les *Satyrides* ou Iles *Gorgoffes* fituées dans l'Océan, & voici un paffage affez fingulier de cet Auteur, d'après une converfation qu'il prétend avoir eue avec des Athéniens que la tempête avait jettés dans les Iles que nous venons de nommer.

Comme je leur faifais, dit-il, beaucoup de queftions fur les *Satyres*, pour tâcher d'apprendre quelque chofe de plus que ce qui s'en dit communément, un Carien nommé Euphemus, me conta que s'étant embarqué pour aller en Italie, il avait été jetté par la tempête, vers les extré-

mités de l'Océan. Là, me disait-il, il y a des Iles incultes qui ne sont habitées que par des Sauvages. Nos Matelots n'y voulaient pas aborder, parce qu'elles leur étaient connues, mais poussés par les vents, ils furent obligés de prendre terre à celle qui était la plus proche. Ils appellaient ces Iles *Satyrides*.

Les habitans sont roux, & ont par derrière une queue presqu'aussi grande que celle des chevaux. Dès que ces Sauvages nous sentirent dans leur Ile, ils accoururent au vaisseau, & y étant entrés sans proférer une seule parole, ils se jettèrent sur les premières femmes qu'ils recontrèrent. Nos Matelots pour sauver l'honneur de ces femmes, leur abandonnèrent une barbare qui était dans l'équipage, & aussi-tôt ces *Satyres* assouvirent leur brutalité, non-seulement en la manière dont les hommes usent des femmes, mais par toutes sortes de lascivetés.

Le Lecteur devine aisément que nous ne lui garantissons nullement la vérité de cette narration, & nous revenons au Poëme *satyrique* qui n'est ni Tragédie ni Comédie, mais qui tient le milieu entre l'une & l'autre. Il participe de la première par la conduite, le dessin, la noblesse de quelques personnages, le sérieux, le pathétique & le ton de quelques scènes. Il tient de la Comédie par la gaité libre & souvent très-polissonne de quelques

jeux de Théâtre, par la versification vive & sautillante, par le dénouement toujours agréable. Son but principal était de remettre les esprits dans une situation plus douce, après les impressions causées par la Tragédie, & sa matière ordinaire était Bachus, soit parce que l'on jouait ces Pièces dans la joie des Fêtes Bachiques, soit pour ne paraître pas avoir entièrement oublié ce Dieu, comme le fit la Tragédie en s'ennoblissant. Le *satyrique* étant donc absolument consacré à Bachus, & faisant une partie de sa Fête, on crut qu'il était à propos d'y introduire des *Satyres* ses compagnons de débauche, & de leur faire jouer un rôle également comique par leur équipage, leurs actions & leurs discours.

Ainsi sans remonter aux sources ténébreuses de l'origine de ce spectacle, son nom seul fait assez connaître qu'il est né du même germe que la Tragédie & la Comédie informes, dans la liberté des Fêtes célébrées par les paysans qui se rassemblaient pour se délasser de leurs travaux, & pour se réjouir de leur récolte ou de leurs vendanges, mais quelquefois aussi pour censurer par leur langage agreste & sévère, les vices des Citoyens qui leur déplaisaient, sans cependant les désigner tout-à-fait : ce fut à l'aide de ce moyen que plusieurs Poètes du tems mirent au grand jour les défauts & les ridicules de quelques per-

ſonnes qu'ils n'auraient oſé nommer ouvertement. Auſſi Horace en parlant des *Satyres* des Grecs, les appelle *Agreſtes Satyros* eu égard à leur origine, & *Riſores Satyros* par rapport au but qu'ils ſe propoſaient.

Le premier était d'amuſer, comme nous l'avons fait remarquer, & c'eſt par cette raiſon que les *ſatyriques* furent d'abord entremêlées dans les Tragédies, moins pour en marquer les intervalles, que comme des intermèdes agréables.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agreſtes Satyros nudavit, & aſper
Incolumi gravitate jocum tentavit, eo quod
Illecebris erat, & grata novitate morandus
Spectator, functuſque ſacris & potus & exlex.

Mais dans la ſuite, ces mêmes intermèdes furent ſéparés de la Tragédie & devinrent des Pièces plus conſéquentes dans leſquelles on introduiſit non-ſeulement des *Satyres* & des *Silènes*, mais des Dieux & des demi-Dieux, des Héros & des Héroïnes, ce qui confirme le ſentiment d'Euſthathius Commentateur Grec d'Homère, qui dit que le propre du Poëme *Satyrique* eſt de tenir le milieu entre le *tragique* & le *comique*. Ainſi les vendanges ou le bouc immolé, les quolibets de village, & la licence payſanne aſſez comforme à celle des *Satyres* furent les trois ſources des trois Spectacles qui amusèrent ſi long-tems les Athéniens,

ſavoir le *Tragique*, le *Satyrique* & le *Comique.* Lorſque nous parlerons du dernier, nous indiquerons les nuances qui le diſtinguaient des deux autres.

Il eſt probable que Theſpis fut le premier qui fit paraître des *Satyres* ſur ſon chariot, & Horace ſemble le déſigner : Suidas veut que ce ſoit Cratinus ou Cratéras, mais l'opinion qui nous paraît la plus probable eſt celle qui en attribue l'idée à Eſchyle. On cite de lui cinq Pièces *ſatyriques*, entr'autres, *Protée*, ſept ou huit de Sophocle, quatre d'un nommé Achœus qui avait quelque célébrité, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xénoclès, de Philoclès, de Merſinus, d'Aſtydamas le fils, de Iophon, & même du Philoſophe Platon qui les brûla ſans les faire repréſenter, ainſi que quelques Tragédies qu'il avait compoſées. De tous ces Poëmes, il ne reſte en entier que le *Cyclope* dont le ſtyle, les idées, & les fréquentes ſentences auraient fait reconnaître l'Auteur, quand même on n'eût pas eu le témoignage d'Athénée, & l'accord unanime des manuſcrits. D'ailleurs tout Poète *tragique* devait en même-tems être Poète *ſatyrique*, puiſque la petite Pièce accompagnait preſque toujours la grande, & les plus célèbres Ecrivains des Grecs ont été obligés de ſe prêter à ces ſortes de bouffonneries dont le genre était peu eſtimable, à moins que l'on ne

ſuppoſe avec quelques Auteurs, que les ouvrages *ſatyriques* étaient remplis d'allégories.

L'ivrogne *Silène* dit des choſes très-relevées dans Virgile, Cicéron met des Oracles dans la bouche de celui qui eſt pris par Midas. Platon même dans ſon *Banquet*, compare Socrate à ces figures de *Silènes* que faiſaient les Sculpteurs ou les Peintres, & qui en s'ouvrant ou ſe ſéparant, laiſſaient voir en-dedans ou derrière elles, des figures d'Amours & de Grâces, comme pour ſignifier qu'il ne fallait jamais s'arêter à l'écorce, mais qu'on devait creuſer plus avant, que ſous un maſque difforme on trouvait ſouvent une ſageſſe exquiſe, & qu'un ſens profond pouvait être voilé par des bouffonneries. Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que les *Satyres* & les *Silènes* étaient les bouffons de la populace, & qu'on ne les mettait ſur la ſcène que pour y ſervir de jouet. C'étaient cependant des Divinités, mais des Divinités fabuleuſes nées de l'imagination des Poètes, & ſubordonnées à leurs fantaiſies.

Daniel Heinſius donne à la *Satyre* Romaine la même origine, la même forme, le même but qu'à la *Satyre* des Grecs; Caſaubon, Quintilien, Horace ſont d'un avis contraire, & d'après les différences qui ſe trouvent entr'elles, & que nous allons déſigner, le Lecteur jugera s'il doit les confondre les unes avec les autres.

Les *Satyres* chez les Romains, n'étaient comme les Pièces *ſatyriques* des Grecs, ni dramatiques, ni accompagnées de *Satyres*, & à Rome on appella de ce nom des Poëmes réglés & plaiſans qui eurent cours avant que les ouvrages de Théâtre y fuſſent connus. Enſuite on mit au nombre de *Satyres* les Poëmes mêlés de différentes ſortes de vers & qui traitaient pluſieurs ſujets à la fois, comme les ouvrages d'Emmius & de Varron. Enfin on regarda comme des *Satyres* les Ecrits de Lucilius qui au rapport d'un de ſes imitateurs, avaient tout le caractère de l'ancienne Comédie, & dans leſquels il s'arrogea la même licence d'y reprendre non-ſeulement les vices en général, mais les vicieux de ſon tems, ſans épargner les noms des Magiſtrats & des Grands de Rome.

Ce fut-là, ſelon Horace & pluſieurs autres Ecrivains, la première origine & le premier Auteur de ce Poëme inconnu aux Grecs, à qui le nom de *Satyre* demeura comme propre chez les Romains, & que l'on conſerve dans les langues vulgaires. Après Lucilius, parurent Horace, Perſe, Juvenal qui furent ſes imitateurs, & qui donnèrent un caractère particulier à leurs *Satyres*, ſuivant leur génie, ou celui de leur ſiècle. Enfin c'eſt en prenant ces derniers pour modèles que les Auteurs modernes Français, Italiens, Anglais & autres, ont compoſé les Poëmes qu'ils ont publiés ſous le nom de *Satyres*.

Cependant celles des Grecs, leurs danſes & leurs railleries ont été connues des Romains, & l'on ſait que dans leurs Fêtes, dans leurs Proceſſions, il y avait, ent'autres, des Chœurs de *Silènes* & de *Satyres* vêtus dans leur coſtume ordinaire, & dont l'emploi était d'égayer les ſpectateurs par leurs attitudes & leurs ſingeries. On admettait des farces à-peu-près ſemblables dans la pompe funèbre des gens de qualité, quelquefois auſſi dans les triomphes, & les Soldats qui accompagnaient le Vainqueur, ſe permettaient contre lui des railleries piquantes, des chanſons licencieuſes qui prouvent aſſez que le genre *Satyrique* leur était très-familier.

Il fut introduit à Rome par les Toſcans, & la *Satyre* n'y était alors autre choſe qu'une ſorte de Chanſon en dialogue dont tout le mérite conſiſtait dans la force & dans la vivacité des réparties. On les nomma *Satyres* de *ſatur* ou *ſatura*, mot latin qui exprimait l'abondance & la ſuperfluité des préſens que l'on offrait aux Dieux, préſens qui conſiſtaient en prémices de toute eſpèce de productions, & dont on rempliſſait des baſſins dont parle Virgile quand il dit, *lances & liba feremus.* Il parut que dans le ſens figuré, ce mot *ſatur* pouvait convenir à des Ouvrages où tout était mêlé, entaſſé ſans ordre, ſans régularité, ſoit pour le fond, ſoit pour la forme. D'autres en donnent pour raiſon

que dans ces ſortes d'Ouvrages, on relevait avec liberté les vices & les crimes des Particuliers, *ut ſaturi homines*, c'eſt-à-dire comme auraient pu faire des gens yvres. Il y a même quelques Auteurs qui penſent avec Donat, que le mot *ſatyre* vient de la loi *Satyra* qui s'étendait à pluſieurs objets de règlemens, & qu'on donna ſon nom à cette eſpèce de Poëmes, parce qu'ils traitaient divers ſujets à la fois.

Lorſque Livius Andronicus Grec d'origine, donna des Spectacles en règle à Rome, la *Satyre* y changea de forme & de nom. Elle prit quelque choſe du Dramatique, & comme elle paraiſſait ſur le Théâtre ſoit avant, ſoit après la grande Pièce, quelquefois même au milieu, on l'appellait *Iſode*, Pièce d'entrée, ou *Exode*, Pièce de ſortie, ou *Entr'acte*, Pièce du milieu.

Après Andronicus parurent Ennius & Pacuvius, chez leſquels la *Satyre* reprit ſa première forme, ſur-tout dans Ennius qui la compoſa de toutes ſortes de vers. Après lui, Térentius Varron la mêlangea de vers & de proſe, comme l'on peut le voir dans celle qu'il intitula *Ménippée*, à cauſe de ſa reſſemblance avec la *Satyre* de Ménippe Cynique Grec. Enfin arriva Lucilius qui fixa l'état de la *Satyre*, & nous la préſenta telle que nous la connaiſſons aujourd'hui. Alors la ſignification du mot *Satyre* ne tomba point ſur la diverſité des formes,

mais ſur le mêlange des choſes qui conſiſtaient dans un amas confus d'invectives contre les hommes, contre leurs deſirs, leurs craintes, leurs emportemens, leurs fauſſes joies, leurs intrigues.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, diſcurſus, noſtri eſt farrago libelli. (Juv.).

On peut donc définir la *Satyre* d'après ſon caractère fixé par les Romains, une eſpèce de Poëme dans lequel on attaque directement les vices ou les ridicules des hommes, & c'eſt une des différences de la *Satyre* avec la Comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement, & par des portraits généraux dont les traits ſont empruntés de différens modèles : c'eſt au ſpectateur à prendre la leçon lui-même, & à s'inſtruire s'il le juge à-propos. La *Satyre*, au contraire, va droit à l'homme, & elle dit, c'eſt vous.

La Satyre en leçons, en nouveautés fertile,
Sait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détrompe les eſprits des erreurs de leur tems.
Elle ſeule bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire pâlir le vice ;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot. (*Boileau*).

On lit auſſi dans l'Encyclopédie dont nous avons tiré ce dernier article, que les Romains ayant connu le Théâtre Grec, introduiſirent chez eux

le Spectacle *Satyrique* pour réjouir non-seulement le peuple & les *acheteurs* de noix, mais quelquefois même les Philosophes à qui le contraste quoiqu'outré, peut fournir matière à réflexion.

Horace dans son *Art poétique* a prescrit le goût qui doit régner dans ce genre de Poëmes, & ce qu'il en dit revient à ceci.

Si l'on veut composer des *Drames Satyriques*, il ne faut pas prendre dans la partie que font les *Satyres*, la couleur ni le ton de la Tragédie, il ne faut pas prendre non plus le ton de la Comédie. Davus est trop rusé; une Courtisanne qui excroque un talent à un vieil avare tout fin qu'il est, est trop subtile. Ce caractère de finesse ne peut convenir à un *Silène* qui sort des forêts, qui n'a jamais été que le serviteur & le gardien d'un Dieu en nourrice. Il doit être naïf, simple, du familier le plus commun. Tout le monde croira pouvoir faire parler de même les *Satyres*, parce que leur élocution semblera entièrement négligée; cependant il y aura un mérite secret, & que peu de gens pourront attraper, ce sera la suite & la liaison même des choses. Il est aisé de dire quelques mots avec naïveté, mais de soutenir long-tems ce ton sans être plat, sans laisser du vuide, sans faire des écarts, sans liaisons forcées, c'est peut-être le chef-d'œuvre du goût & du génie.

Je crois, ajoute le même Ecrivain, qu'on re-

trouve chez nous, à peu de chose près, les *Satyres Dramatiques* des Anciens dans certaines Pièces Italiennes; du moins on retrouve dans un Arlequin les caractères d'un *Satyre*. Qu'on fasse attention à son masque, à sa ceinture, à son habit collant, qui le fait paraître presque comme s'il était nud; à ses genoux couverts, & qu'on peut supposer rentrans; il ne lui manque qu'un soulier fourchu. Joignez à tout cela sa façon mièvre & déliée, son style, ses pointes, son ton de voix, tout cela forme assurément une manière de *Satyre*. Celui des Anciens approchait du bouc, l'Arlequin d'aujourd'hui approche du chat, c'est toujours l'homme déguisé en bête. Comment les *Satyres* jouaient-ils selon Horace? Avec un Dieu, un Hèros qui parlait du haut ton. Arlequin de même paraît vis-à-vis Samson, il figure en grotesque vis-à-vis d'un Héros, il fait le Héros lui-même. (*Voyez le Cours des Belles-Lettres*).

D'après tout ce que nous venons de dire, nous croyons que le Lecteur ne trouvera d'autre ressemblance entre la *Satyrique* des Grecs, & la *Satyre* des Romains, que la critique qui régnait dans les unes ainsi que dans les autres, & que si on peut les comparer ensemble, la comparaison ne doit tomber que sur les choses, & non sur la forme dont nous avons marqué la différence chez les Romains qui vraiment ne suppléèrent au spectacle

Satyrique des Grecs, comme nous le verrons, que par leurs Pièces *Atellanes*, efpèces de farces qu'ils introduifirent, felon un vieux Scholiafte de Juvenal, pour mitiger un peu le trifte du Tragique. Nous en affignerons le véritable genre; & à l'égard des Grecs, la lecture du *Cyclope* d'Euripide indiquera les nuances qui féparaient le *Tragique* & le *Satyrique*. On y verra qu'il y avait dans celui-ci une forte de férieux différent de la majefté qui règne dans celui-là, des fentences affez relevées, des difcours étudiés, de beaux traits de morale, & rien d'extrêmement paffionné. Mais fi ce genre différait de la Tragédie, il s'éloignait encore davantage de la Comédie ancienne, car il n'y eft queftion ni du Gouvernement, ni des Particuliers d'Athênes, comme dans Ariftophane. Le plaifant de l'un n'était pas le plaifant de l'autre, & chacun de ces divertiffemens avait fa claffe particulière, fes bornes, au-delà defquelles il ne lui était pas permis de paffer.

Le Pere Brumoy prétend que la *Paftorale* eft née de la *Satyrique* des Grecs; & lorfque nous en ferons à l'Italie moderne, nous établirons l'analogie qui peut fe trouver entre ces deux genres.





J.D. Dugourc delin. Duhamel Sculp.

MASQUES GRECS.

DES MASQUES.

ON lit dans Clément Alexandrin qu'il était fait mention des Masques dans les Poésies de Linus, ainsi que dans celles d'Orphée, & ce trait seul prouve que leur invention remonte à l'antiquité la plus reculée; mais il n'en est pas de même des Masques de Théâtre qui ne commencèrent à être en usage que plus de 7 à 800 ans après ces deux Poètes, c'est-à-dire du tems d'Eschyle, vers la 70e. Olympiade.

Les Masques dont parle Clément Alexandrin étaient à-peu-près semblables aux nôtres, & servaient uniquement à couvrir le visage, au lieu que ceux du Théâtre étaient une espèce de casque qui envelopait toute la tête, & qui outre les traits de la figure, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes employaient dans leurs coëffures; c'est ainsi que les ont décrits Festus, Pollux, Aulugelle, & c'est aussi l'idée que nous en donne Phèdre dans sa Fable du *Masque* & du *Renard*.

Personam tragicam fortè vulpes viderat., &c.....

Telle est enfin la forme dans laquelle ils sont offerts sur les pièces gravées & les bas-reliefs an-

tiques d'après lesquels nous avons fait dessiner l'estampe ci-jointe. Mais cette forme ne se perfectionna que par degrés, & l'on sait qu'à l'exemple de Thespis, les premiers Acteurs ne se déguisèrent d'abord qu'en se barbouillant le visage de lie.

Quæ canerent, agerentve, peruncti fæcibus ora.

Dans la suite, ils se firent des Masques avec des feuilles *d'arcion*, que les Latins appellèrent *personata*. *Quidam*, dit Pline, *arcium personatam vocant, cujus folio nullum est Latius.* Nous avons donné à cette plante le nom de *grande bardane.*

Lorsque le Poëme dramatique eut toutes ses parties, les Acteurs se trouvèrent obligés de représenter des personnages de différent âge, de différent genre, de différent sexe, & alors ils cherchèrent les moyens de changer à leur gré, de forme & de figure. Mais d'après cette idée, quel fut l'inventeur des Masques ? on l'ignore. Suidas & Athénée citent le Poète Chœrile contemporain de Thespis; Horace nomme Eschyle :

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Eschylus, &c.....

Mais Aristote convient que de son tems même on ne savait à qui l'on était redevable de leur invention, & le sentiment de cet Auteur est plus sûr que celui des autres.

Quoi

Quoiqu'il en soit, Suidas prétend que ce fut le Poète Phrynicus qui exposa le premier Masque de femme que l'on vit au Théâtre, & Néophron de Sycione, celui de cette espèce de domestique que les Anciens chargeaient de la conduite de leurs enfans, & d'où nous est venu le mot de *Pédagogue*.

Athénée nous apprend aussi qu'avant Eschyle on n'avait point vu de gens ivres sur la scène, & qu'il osa en hasarder dans sa pièce des *Cabires*. Nous avons dit dans le premier Volume qu'il mit en usage les Masques hideux & effrayans des *Furies* dans sa pièce des Euménides, & Pausanias ajoute qu'Euripide renchérit sur cette idée, en les faisant paraître avec des serpens sur la tête.

La matière de ces Masques, soit tragiques, soit comiques dont les plus anciens, selon Athénée, sont ceux de Valet & de Cuisinier inventés par un Acteur de Mégare nommé *Maison*, la matière dis je, de ces Masques ne fut pas toujours la même, car il est certain que les premiers n'étaient que d'écorces d'arbres.

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Pollux assure que dans la suite on en fit de cuir doublé de toile ou d'étoffe, mais comme ces Masques se déformaient aisément, on finit, selon Hesychius, par les fabriquer avec du bois creusé

de la main des Sculpteurs, d'après les idées que les Poètes leur en donnaient.

Pollux en diſtingue de trois ſortes, les *Tragiques*, les *Comiques* & les *Satyriques*, mais tous ayant, ſelon leur genre, des traits outrés & chargés, un air hideux ou ridicule, enfin une grande bouche béante toujours prête, pour ainſi dire, à dévorer les ſpectateurs.

Les *Comiques* n'avaient point cette difformité dans l'ancienne Comédie où l'on avait la liberté de jouer les Citoyens vivans, & dont les Acteurs portaient des Maſques reſſemblans à la perſonne qu'ils voulaient repréſenter; mais dans la nouvelle Comédie cet abus fut réformé, & les Acteurs imaginèrent alors des Maſques ſi abſurdes, qu'on ne put les accuſer de la moindre reſſemblance.

Ils n'en avaient pas de moins difformes dans la Tragédie, & la grandeur énorme de leurs Maſques, jointe à la hauteur exceſſive de leurs chauſſures, à l'enflure de leur ventre poſtiche, formait un aſſemblage de parties empruntées qui nous paraîtrait aujourd'hui très-extraodinaire, & que les Grecs avaient adopté d'après l'opinion dans laquelle ils étaient que tous les Héros de l'antiquité, excepté le ſeul Tydée, avaient été plus grands que nature.

En conſéquence, preſque tous ces Maſques

avaient l'air furieux, le regard menaçant, le poil hérissé, & une espèce de tumeur sur le front qui les rendait encore plus effrayans.

Ces faits sont confirmés par tous les Auteurs qui ont parlé des Masques, & nous nous contenterons de citer deux passages qui seront les garans de ce que nous avons avancé. L'un est tiré d'une lettre à Zena & Sérénus, lettre faussement attribuée à Saint Justin Martyr, mais qui a toujours été imprimée avec les Ouvrages de cet Ecrivain mort l'an 154 de J. C. sous Antonin Pie. » De même, dit-on dans cette lettre, que celui qui crie de toute sa force en représentant Oreste, paraît grand & terrible aux spectateurs insensés, à cause de ses échasses, de son ventre postiche, de sa robe traînante & de son Masque affreux. «

L'autre passage tiré de Lucien, est encore plus positif, car il désigne non-seulement la forme des Masques tragiques, mais jusqu'à l'air, la taille, & la manière de se mettre des Acteurs de ce genre. » D'abord, dit-il, considérons la Tragédie, par ses habits; est-il rien de plus choquant & de plus affreux? une homme d'une taille démesurée, monté sur des échasses, & portant sur sa tête un masque énorme dont le seul aspect inspire l'effroi, & qui ouvre une grande bouche, comme s'il voulait dévorer les spectateurs; sans parler de son faux estomach, de son ventre postiche, & de

la vaine enflure de toutes les parties de ſon corps, pour répondre à la hauteur exceſſive de ſa taille & en ſauver la difformité. «

D'après cela, on doit juger de ce que pouvaient être les Maſques *ſatyriques* qui repréſentaient des géants, des hommes monſtrueux, des Cyclopes, des Centaures, des Faunes, des Satyres, & qui variaient ſelon l'imagination des Poètes ou des Acteurs dont la folie adoptait toutes les abſurdités de la Fable.

Si les Maſques étaient néceſſaires dans ce genre, ils ne l'étaient pas moins dans les Tragédies, pour donner aux Héros & aux demi-Dieux cet air de grandeur & de majeſté qu'on ſuppoſait qu'ils avaient eu pendant leur vie : que ce préjugé fût raiſonnable ou non, il exiſtait, & les Acteurs étaient obligés de s'y conformer. Ils allaient même plus loin & ils croyaient qu'une certaine phyſionomie était tellement eſſentielle au perſonnage d'un certain caractère, qu'avant de le repréſenter, ils donnaient le deſſin du maſque dont ils devaient ſe ſervir, & ils plaçaient ce deſſin à la tête des Pièces de Théâtre, ſous le titre de *Dramatis perſonæ*. En effet, & comme nous l'avons dit plus haut, ces Maſques repréſentaient non-ſeulement le viſage, mais même la tête entière, ou ſerrée, ou large, ou chauve, ou couverte de cheveux, ou ronde, ou pointue. Auſſi le ſinge d'Eſope diſait-il plaiſam-

ment que ces Masques paraissaient faits pour avoir de la cervelle. Mais indépendamment du préjugé qui les rendait nécessaires, & de quelques autres raisons que nous détaillerons plus bas, les Masques avaient le mérite de produire l'illusion, avantage plus que suffisant pour engager les Acteurs à s'en servir. Hippolyte, Hercule, Nestor ne paraissaient sur le Théâtre qu'avec une tête analogue à leur caractère connu; jamais un Comédien ne jouait le rôle d'un honnête homme avec la physionomie d'un fripon, & selon Quintilien, les Compositeurs de déclamation savaient tirer le pathétique des Masques mêmes. Dans les Tragédies, dit-il, Niobé se présente avec un visage triste, & Médée nous annonce son caractère par l'air atroce de sa physionomie. La force & la fierté sont dépeintes sur le masque d'Hercule. Celui d'Ajax est le visage d'un homme hors de lui-même. Dans les Comédies, les Masques des Valets, des Marchands d'Esclaves & des Parasites; ceux des personnages d'Hommes grossiers, de Soldat, de Vieille, de Courtisanne & de Femme esclave, ont tous leur caractère particulier. On discerne par le Masque, le vieillard austère d'avec le vieillard indulgent, les jeunes gens sages d'avec ceux qui sont débauchés, une jeune fille d'avec une femme de dignité. Si le Père des intérêts duquel il s'agit principalement dans la Comédie, doit être quelquefois con-

tent & quelquefois fâché, il a un des fourcils de fon Mafque froncé, l'autre rabattu, & il a grande attention de montrer aux fpectateurs celui des côtés de fon Mafque qui convient à fa fituation préfente.

Il exifte plufieurs pierres gravées qui repréfentent de ces Mafques à double vifage; d'autres qui font fimples, mais dont les traits varient à l'infini. Pollux, en parlant des Mafques de caractères, dit que celui du Vieillard qui joue le premier rôle dans la Comédie, doit être chagrin d'un côté, & ferein de l'autre. Le même Auteur ajoute que celui de Thamyris, fameux Acteur Tragique, devait avoir un œil bleu, & l'autre noir.

Ce Thamyris, felon la Fable, était petit-fils d'Apollon; il était fi vain, qu'il ofa défier les Mufes dans le chant, & convint avec elles que s'il les furpaffait, elles le reconnaîtraient pour leur vainqueur, mais que s'il était vaincu, il s'abandonnerait à leur difcrétion. Il perdit, les Mufes lui crevèrent les yeux, & lui firent oublier tout ce qu'il favait.

Les Anciens avaient fur-tout le foin de mettre beaucoup de vraifemblance dans ces Pièces où le nœud naît de l'erreur, & dans lefquelles une partie des Acteurs doit prendre un perfonnage pour un autre, tels que les Ménechmes & Amphitrion, que Molière & Renard ont imités de Plaute. Le

Spectateur qui se trompait lui-même en voulant discerner deux Acteurs dont le masque était parfaitement ressemblant, le spectateur, dis-je, concevait facilement que les Acteurs s'y méprîssent, & se livrait sans peine à la supposition sur laquelle les incidens de la Pièce étaient fondés. Nous ne jouissons pas de la même illusion, & ce n'est que par habitude que nous nous prêtons à ces sortes de suppositions.

A l'exemple des Grecs, les Romains employèrent les Masques, & s'en servirent même pour faire des galanteries à leurs Maitresses. On lit dans Suétone que lorsque Néron montait sur le Théâtre pour y représenter un Dieu ou un Héros, il portait un Masque fait d'après son visage, mais que lorsqu'il y représentait quelque Déesse ou quelque Héroïne, il avait un Masque ressemblant à la femme dont il était amoureux. Juvenal dit dans sa Critique de cet Empereur, qu'il fallait mettre aux pieds de ses statues des Masques, des Thyrses & la Robe d'Antiope, comme un trophée qui conservât la mémoire de ses grandes actions.

Nous avons dit qu'outre le préjugé du peuple qui avait fait adopter les Masques, les Grecs avaient encore des raisons essentielles pour ne pouvoir s'en passer : la première, c'était la nécessité dans laquelle étaient les hommes de changer d'âge & de sexe selon les Pièces, car les Anciens n'avaient point de femmes qui jouassent sur le

Théâtre : la ſeconde, c'eſt que le lieu de leur Scène étânt très-vaſte, & ſans voûte ni converture ſolide, les Comédiens tiraient un grand ſervice du maſque dont la concavité ſervait à augmenter le ſon de la voix, ainſi que cette bouche béante dans laquelle peut-être, ſelon quelques Auteurs, on plaçait une incruſtation de lames d'airain ou d'autres corps ſonores, à l'aide deſquels ils ſe faiſaient entendre des ſpectateurs dont les plus proches du Théâtre en étaient ſéparés de toute l'étendue de l'orcheſtre, c'eſt-à-dire de 100 pieds au moins: il y avait des places qui en étaient éloignées de plus de 200.

A l'égard de l'abſurdité des Maſques en général, & que les Modernes ont critiquée, il faut diſtinguer les tems. Dans l'ancienne Comédie tous les Maſques étaient naturels, & abſolument reſſemblans aux perſonnes que l'on voulait repréſenter, ainſi nulle abſurdité pour-lors dans leur forme : s'ils dégénérèrent dans la ſuite ce fut la faute de ceux qui en abusèrent, & qui donnèrent lieu à la loi qui interdit toute reſſemblance. Encore, en changeant de forme, les uns n'en devinrent-ils que plus comiques, & les autres plus tragiques.

Il ne ſera peut-être pas plus difficile de juſtifier leur difformité qui était de deux eſpèces, l'une naturelle & produite par de véritables défauts, comme des yeux louches, une bouche de travers,

des joues pendantes, &c.... l'autre qui était un effet de l'art, & qui consistait dans une telle configuration du visage, qu'en se tournant à droite ou à gauche, l'Acteur pût exprimer des passions différentes. Nous en avons parlé plus haut, & l'on ne se servait de ces Masques extraordinaires que dans les occasions où il fallait changer de visage tout d'un coup, artifice qui loin de nuire à la représentation, servait au contraire à la rendre plus parfaite, & corrigait un peu l'immobilité des Masques, le plus grand défaut que l'on ait pu leur reprocher, mais qui n'en était point un relativement aux Anciens qui voyaient le spectacle de fort loin, & qui n'auraient pas été à portée d'appercevoir l'effet des passions sur le visage des Comédiens, du moins assez distinctement pour en jouir. Ces expressions ne se démêlent point à une distance de laquelle on peut néanmoins discerner l'âge & les autres traits les plus marqués du caractère d'un Masque. Il faudrait qu'une passion fût exprimée avec des caractères horribles, pour être sensible à des spectateurs éloignés du Théâtre de cinq ou six toises.

D'ailleurs, les Acteurs des Anciens ne jouaient pas comme les nôtres au milieu d'une foule de lumières qui éclairent de tous les côtés, mais au jour qui devait laisser beaucoup d'ombres sur la scène où la clarté ne venait guère que d'en-haut. Or la

justeſſe de la déclamation exige ſouvent que l'altération des traits dans laquelle une expreſſion conſiſte, ne ſoit preſque point marquée : c'eſt ce qui arrive dans les ſituations où il faut que l'Acteur laiſſe échaper malgré lui quelques ſignes de ſa paſſion.

Ainſi il eût été fort inutile chez les Grecs de jouer à viſage découvert, & il en était du Maſque de leurs Acteurs comme de nos décorations dont il faut que les traits ſoient groſſis & outrés pour produire leur effet. On verra dans la ſuite que l'uſage des Maſques s'eſt introduit en France & que dans les commencemens du Théâtre Français on s'en ſervait communément dans la repréſentation des Comédies, quelquefois même des Tragédies.

Outre les trois genres de Maſques dont nous avons fait mention d'après Pollux, les Anciens en avaient encore un quatrième qu'ils appellaient *Orcheſtrique* ou *Maſques muets*, dont les Danſeurs faiſaient uſage ; ils avaient la figure naturelle, les traits réguliers, & point la bouche béante qui faiſait la principale difformité des autres. Ce fait eſt prouvé par Lucien dans ſon Dialogue de la danſe, voici ſes propres termes. » A l'égard de l'équipage des Danſeurs, il eſt inutile de faire voir combien il eſt propre & convenable, c'eſt une choſe dont les aveugles même conviendraient. Pour leurs Maſques, rien n'eſt plus agréable : ils

n'ont point la bouche ouverte comme les autres, mais leur forme eſt naturelle, & répond parfaitement au ſujet «.

Ces Maſques furent les ſeuls que les Grecs employèrent conſtamment au même uſage, au lieu que ceux qui d'abord étaient conſacrés à repréſenter les *Larves* & les *Ombres*, les *Gorgones* & les *Furies* ſe trouvèrent confondus les uns avec les autres, de manière que les *Tragiques* & les *Comiques* ne différèrent plus que par la grandeur, & par le plus ou le moins de difformité.

Voilà tout ce que nous avons pu découvrir de plus poſitif ſur les Maſques d'après les Auteurs qui ont tâché d'en donner une idée, tels que Savaron dans ſes Notes ſur Sidonius Apollinaris, l'Abbé Pacichelli dans ſon Traité *de Maſcheris ceu Larvis*, Ficoronius dans ſa Diſſertation latine *de Larvis ſcenicis & Figuris comicis antiq. Rom.*, imprimée à Rome en 1750, *in*-4°, avec figures, M. Boindin dans ſon Diſcours inſéré dans les Mémoires de Littérature. Mais plus on a fait de recherches ſur cet objet, plus on regrette la perte des Livres que Denis d'Halicarnaſſe & pluſieurs autres Ecrivains de l'Antiquité avaient compoſés ſur les Théâtres & ſur les Repréſentations. Ils nous auraient appris beaucoup de choſes que nous ignorons.

Le Père Labbe dérive le mot de *Maſque* de

Mafca qui, felon lui, fignifie proprement une Sorcière dans les loix Lombardes. *Strix quæ dicitur Mafca.* En Dauphiné, en Savoie & en Piémont, continue-t-il, on appelle encore les Sorcières de ce nom, & d'autant qu'elles fe déguifent, nous avons appellé *Mafques* les faux vifages, & de-là les *Mafcarades.*

D'après ce que nous avons dit, & le peu de lumières que nous ont fourni les Auteurs même dans lefquels nous avons pris les Mafques dont nous donnons la repréfentation, nous ne pouvons qu'indiquer nos conjectures fur les ufages auxquels ils étaient employés. Cependant nous croyons pouvoir affurer que ces conjectures font prefque vraifemblables, & nous ne les hafardons que fur le témoignage des différens Ecrivains de l'Antiquité.

A. Mafque de *Sylvain*, à en juger par les attributs qui l'environnent.

B. Mafque de *Pan*, en raifon du bâton.

C. Mafque de *Silène*, tête chauve, oreilles découvertes, & longue barbe.

D. Mafque de *Satyres*, dont l'un parlant, & l'autre muet.

E. Mafque de *Faune.*

FFF. Mafques *Tragiques* pleurans & effrayans.

G. Mafque & Coftume d'un Prêtre *Ethiopien*, publié par Spon.

HH. Mafques *Comiques.*

III. Masques muets & sans doute *orcheſtriques*. (*Voyez* la Chauſſe, Bonnani, le P. Montfaucon.)

Paſſons actuellement au *Cyclope*, la ſeule Pièce qui nous ſoit reſtée dans ce genre, & dont les perſonnages ſont *Polyphême*, *Ulyſſe*, un *Silène* & un Chœur de *Satyres*. L'action eſt le danger que court *Ulyſſe* dans l'antre du *Cyclope*, & les moyens qu'il emploie pour en ſortir. Le caractère du *Cyclope* eſt l'inſolence & une cruauté digne des bêtes féroces. *Silène* eſt badin à ſa manière, mauvais plaiſant & quelquefois ordurier. *Ulyſſe* eſt grave & ſérieux, de manière cependant que dans quelques endroits, il ſemble ſe prêter un peu à l'humeur bouffonne des *Silènes*. Le Chœur des *Satyres* a une gravité burleſque, & quelquefois il devient auſſi mauvais plaiſant que le Vieillard qui eſt le principal bouffon de cet Ouvrage.

LE CYCLOPE.

LA Pièce commence par un monologue de Silène, vieux Satyre qui avait été nourricier de Bachus, & qui monté ſur un âne, l'accompagna dans ſa conquête des Indes. On prétend qu'à ſon retour, il s'établit dans les campagnes d'Arcadie où il ſe fit aimer des Bergers & des Bergères, parce qu'il s'enivrait tous les jours, & qu'il avait le vin très-agréable. Euripide le fait eſclave de Poly-

phême, & ſon eſclavage diminue, au moins pour quelques momens, la gaîté que la Fable lui ſuppoſe.

Hélas, dit-il en s'adreſſant à Bachus, que je ſouffre & que j'ai ſouffert pour toi dès ma tendre jeuneſſe ! Rappellerai-je d'abord le tems où agité par les Furies que t'envoya la jalouſe Junon, tu quittas les Nymphes des montagnes qui t'avaient élevé ? rappellerai-je nos dangers dans la guerre des Géans ? Glorieux ſouvenir ! Silène était à tes côtés. Tu le ſais ; je ſignalai ma valeur, & ſans vanité, je perçai de ma lance Encelade, malgré ſon énorme bouclier.

Par le mot de Furies Euripide fait alluſion aux perſécutions que Junon fit toujours éprouver à Bachus à cauſe de ſa mère Sémélé. Nous avons dit qu'elle fut conſumée par la foudre, & de crainte que Bachus dont elle était groſſe, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le mit dans ſa cuiſſe où il le garda le reſte des neuf mois après leſquels il le remit ſecrettement dans les mains d'Ino qui l'éleva de concert avec les Hyades, les Heures & les Nymphes. A peine fut-il ſorti de l'enfance qu'il conquit les Indes & qu'il combattit contre les Géans enfans de Titan, qui tentèrent d'eſcalader le ciel pour remettre leur Père ſur le trône dont Jupiter s'était emparé ; mais Jupiter les foudroya tous & les enſévelit ſous les montagnes qu'ils avaient

entaſſées les unes ſur les autres. Ils avaient pour Chef Encelade fils du Tartare & de la Terre. Le Maître des Dieux renverſa ſur lui le Mont Ethna où il fut à moitié brûlé. Les Poètes ont feint que les éruptions de ce Mont venaient des efforts que le Géant faiſait pour ſe retourner, & que pour peu qu'il ſe remuât, le volcan vomiſſait des torrens de flâme.

D'où vient cette ſurpriſe, continue Silène au ſpectateur, ſerait-ce un ſonge? Non certes, & je montrai moi-même les dépouilles à Bachus. Cette fanfaronade n'eſt miſe ici que pour faire rire, attendu que les Silènes & les Satyres étaient regardés comme les êtres les plus poltrons.

Celui-ci ajoute qu'il a perdu Bachus dans ſon dernier voyage, & que peu loin de Malée, Promontoire de Laconie, un vent contraire l'a jetté ſur le rocher d'Ethna, triſte aſyle des hideux enfans de Neptune, ces monſtres avides du ſang humain, en un mot les cruels Cyclopes: l'un d'eux reprend-il, nous ſurprend & nous enchaîne, c'eſt le barbare Polyphême, & nous condamne à garder ſon troupeau. Mes fils encore jeunes ont ſoin des agneaux, & moi je ſuis chargé de remplir les vaiſſeaux de lait, de tenir la grotte nette, de ſervir d'horribles feſtins à mon abominable Maître. Il eſt tems de ſonger à ce qui m'eſt preſcrit & de nétoyer la caverne avec ce rateau de fer pour recevoir le Cyclope & ſes brebis.

Les Cyclopes enfans du ciel & de la terre, ſelon Héſiode ; de Neptune & d'Amphytrite, ſelon Lucien ; les Cyclopes, dis-je, furent les premiers peuples qui habitèrent la Sicile avec les Leſtrigons. On prétend qu'ils étaient Compagnons de Vulcain avec lequel ils travaillaient, & qu'Apollon tua les plus habiles d'entr'eux pour avoir forgé les foudres que Jupiter lança ſur Eſculape.

Le plus redoutable de ces Cyclopes était Polyphême fils de Neptune & de Thooſa : comme ſes camarades, il n'avait qu'un œil au milieu du front, & comme eux il ne ſe nourriſſait que de chair humaine. Euripide le préſente ici tel à-peu-près que nous l'ont peint les Mythologiſtes, & à la fin de la Pièce nous déſignerons les changemens qu'il a faits à la Fable.

Silène occupé à remplir ſes fonctions eſt étonné de voir les Satyres qui ramènent leurs troupeaux en danſant, il leur en demande la raiſon, & ce Chœur d'hommes *chèvre-pieds*, terme favori de Ronſard, ne lui répond que par des chants dans leſquels il ſe plaint d'habiter des lieux où l'on n'entend ni le doux ſon des tambours bachiques, ni les glous glous du jus de la treille ; où l'on ne voit ni Bachantes, ni Bachanales, ni Nymphes ; enfin où il n'y a point de *Nyſſa*, partie du Mont Parnaſſe où ſe célébraient les Orgiés.

Paix, mes fils, s'écrie tout-à-coup Silène, faites

faites renfermer vos troupeaux, j'apperçois un vaisseau sur le rivage : je vois des rameurs & leur Chef qui s'avancent vers la grotte. Ils portent des vases & des urnes vuides... Taisez-vous, & laissons-les approcher pour savoir d'eux le sujet de leur arrivée en ces lieux.

Ulysse avance avec ses Compagnons & demande des rafraîchissemens en échange d'autre chose : il reconnaît les Satyres, se croit dans une ville consacrée à Bachus, & témoigne son respect à Silène qui lui rend politesse pour politesse. Ulysse se nomme, Silène en fait autant, & après un détail mutuel de leurs aventures, le Roi d'Ithaque apprend qu'il est parmi les Cyclopes, monstres affreux qui n'ont ni loix, ni mœurs, ni Souverains. Mais du moins, dit Ulysse, connaissent-ils l'hospitalité sacrée ? certes, reprend Silène, ils disent que les Etrangers leur apportent des mets délicieux.

Cette réponse fait soupçonner au Roi qu'ils se nourrissent de sang humain, & Silène l'assure qu'il n'aborde dans leur demeure aucun étranger qui ne soit incontinent dévoré. Il voudrait pouvoir lui indiquer les moyens de quitter cette terre maudite, mais il les ignore, & Ulysse le prie seulement de lui fournir promptement des chairs d'animaux, des fromages & du lait, les seules provisions qui se trouvent dans l'antre de Polyphême.

Le vieux Satyre demande de l'or, mais Ulyſſe a du vin excellent, & Silène qui en a perdu le goût preſſe comiquement Ulyſſe de lui en faire voir. On lui en préſente un outre, il en boit, ſaute de joie, & s'écrie : ſerviteur à l'argent, je ne veux que du vin.

Les fromages, les agneaux, lui dit Ulyſſe.... Je les livrerai, reprend Silène à part & en s'écartant un peu. Je donnerais tous les troupeaux des Cyclopes & eux-mêmes pour une coupe de ce jus divin. Oui, je mettrais mon bonheur dans une heureuſe ivreſſe à les précipiter tous, & moi-même après eux, de la cime de ce rocher dans la mer. Inſenſé quiconque ne met pas ſa joie dans Bachus.... Buvons donc, careſſons cet outre, & laiſſons pleurer le Cyclope.

Les proviſions arrivent, & Ulyſſe eſt au moment de partir lorſqu'il apperçoit de loin Polyphême : Silène l'engage à ſe cacher au fond de la caverne dans laquelle il trouvera quantité de ſubterfuges, mais le Roi s'y refuſe, & il aime mieux mourir en Héros, que d'échaper au danger par une fuite honteuſe.

D'où vient, dit Polyphême ſurpris de trouver les Satyres en déſordre & le Vieillard ivre avec des boſſes à la tête, d'où vient, je vous prie, cette bachanale? Vous n'avez pourtant en ces lieux ni Bachus, ni ſes *crin-crins*, ni ſes tambours. Ré-

pondez. Comment vont les petits renfermés dans mon antre ? leurs mères les allaitent-elles, ou les voit-on bondir à l'entour ? où ſont les vaſes de jonc ? y a-t-il quantité de fromagés ? Hem : que dites-vous ? hola, veut-on répondre? Cette maſſue fera pleurer quelqu'un de vous. Ça, ça, levez les yeux, qu'on m'écoute.

SILÈNE (*à qui Polyphême lève le menton.*)

Voyez plutôt. J'ai les yeux levés juſqu'à Jupiter, je vois les étoiles.

POLYPHÊME.

Le dîné eſt-il prêt ?

SILÈNE.

Oui, préparez votre appétit.

POLYPHÊME.

Les vaſes ſont-ils pleins de lait ?

SILÈNE.

Si pleins que vous pouvez les boire à ſeaux.

POLYPHÊME.

Eſt-ce lait de brebis, ou de vache, ou lait mélangé ?

SILÈNE.

Tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne m'avaliez pas d'un trait.

POLYPHÊME.

Je craindrais d'avoir la colique ou de m'en-

poiſonner ſi j'avalais des Satyres qui ne ſont que ſauter.

Polyphême ſe retourne, & voit Ulyſſe avec ſes Compagnons qu'il prend pour des brigands. Les agneaux liés avec l'oſier, les vaſes remplis de lait coagulé, les boſſes de Silène le confirment dans cette idée, & celui-ci en profite pour ſe tirer d'intrigue, pour faire croire au Cyclope qu'il n'a été bleſſé que parce qu'il voulait s'oppoſer au vol de ces coquins de raviſſeurs.

POLYPHÊME.

Ouais. Ils ignorent donc que je ſuis Dieu & de race divine.

SILÈNE.

C'eſt ce que je leur diſais. Mais ils n'en ont tenu compte. Ils ont gobé malgré moi maint fromage, & ils ſe mettaient en devoir d'enlever ces agneaux. Pour vous, ils ſe promettaient de vous lier à une poutre, de vous faire ſortir vos entrailles par votre petit œil, de vous régaler de force coups d'étrivières, de vous tranſporter pieds & poings liés ſur leur vaiſſeau, de vous vendre au premier venu pour aider à porter des pierres, ou à garder la porte : voilà comme raiſonnent les galans.

POLYPHÊME.

Fort bien. Ça, cours vîte aiguiſer mes glaives, & allumer un bucher, que je les immole promp-

tement, & que je les fasse rôtir & bouillir pour appaiser ma faim, aussi bien suis-je las de dévorer des lions & des cerfs. Il y avait long-tems que je n'avais mangé de chair humaine.

SILÈNE.

Seigneur Cyclope, vous dites bien, la diversité réveille l'appétit. Ulysse veut se justifier de l'accusation de Silène, mais Silène jure par tous les Dieux, & même par tous les petits poissons de la mer; sermens ridicules qui prouvent ce qu'Euripide pensait des Dieux de la Fable; il jure, dis-je, qu'il a dit la vérité! Puissent, ajoute-t-il, puissent périr misérablement mes coquins de fils que voilà, & que j'aime de toute mon ame, si je vous en ai imposé d'un seul mot.

Hola, Silène, taisez-vous, lui répondent ses enfans, je suis témoin oculaire, & je vous ai vu vendre tout cela. Si mes paroles ne sont vraies, périsse mon père que voilà.

Polyphême ne veut croire que le vieux Satyre, & questionne Ulysse qui revient du Siége de Troye avec les Princes Grecs, qui, selon le Cyclope, auraient mieux fait de demeurer chez eux que d'aller ravager la Phrygie pour une femme perdue d'honneur.

Ulysse veut se tirer de là par une harangue très-fleurie, mais elle n'attendrit ni Silène, ni le Cy-

clope. Croyez-moi, Seigneur, lui dit le premier, engloutiſſez-moi cet Orateur, n'en laiſſez rien perdre : mangez ſur-tout ſa langue, & ſur ma parole, vous deviendrez le Cyclope le plus éloquent & le plus beau diſeur qui fut jamais.

Polyphême était le fils de Neptune, & dans ſa Prière Ulyſſe lui a dit qu'il eſpère qu'au nom de ce Dieu, à qui les Grecs ont élevé des Temples dans toutes leurs Villes, il préférera l'humanité à la barbarie, & qu'il ſongera qu'une cupidité illicite perd ſouvent ceux qui s'y abandonnent.

Chétif mortel, lui répond Polyphême, que m'importent les Temples dédiés à mon père ? Prétendais-tu me fléchir par cette fadeur ? Je ne crains pas même les foudres de Jupiter, & je ne crois pas, après tout, que ce Dieu ſoit plus puiſſant que moi, je le mépriſerai déſormais...... Il ajoute que ſon antre le met à l'abri des orages, que les peaux de ſes chèvres le garantiſſent de la pluie, que la terre fournit des pâturages à ſes troupeaux qu'elle le veuille ou non, & qu'il ne fait des ſacrifices qu'à ſon ventre, la plus grande des Divinités. De là il paſſe au tonnerre dont il tourne les effets en ridicule, comme le font ſouvent les valets d'Ariſtophane, ce qui prouve que chez les Grecs la Religion fabuleuſe était abandonnée aux Poètes. Enfin le Cyclope termine ſon diſcours en offrant à ſes hôtes, pour gages d'hoſpitalité, le baſſin dans

lequel il doit les mettre par morceaux, & le feu ſur lequel il doit les cuire.

Ulyſſe déſeſpéré invoque Minerve & Jupiter, mais Polyphême qui n'en tient compte, le fait entrer dans la caverne avec ſes compagnons, & laiſſe le Chœur qui après avoir plaint le ſort de ces malheureux Etrangers, s'occupe des moyens d'échaper au plus barbare des Tyrans.

Ulyſſe déſolé reparaît au commencement du troiſième Acte, & raconte qu'après avoir choiſi deux de ſes compagnons, les avoir examinés d'un regard curieux, les avoir peſés dans ſes monſtrueuſes mains, Polyphême a conſtruit un bûcher de troncs d'arbres entiers, fardeau que trois chariots auraient eu peine à porter; qu'il a rempli un vaſe du lait qu'il venait de tirer de ſes troupeaux, vaſe qui, ſelon Euripide, contenait 10 *amphores*, (48 *ſextiers*); qu'il a pris ſa coupe de lierre, large de trois braſſes & profonde de quatre; qu'il a égorgé & fait cuire ſes deux victimes, en un mot, qu'il s'eſt raſſaſié de l'horrible mets après lequel il ſoupirait.

Nous avons gliſſé légèrement ſur la deſcription de ce repas, parce qu'elle nous a paru dégoûtante, & qu'à force d'être giganteſque, elle reſſemble à ces contes de *Peau-d'âne* ou *d'Ogres* que l'on a imaginés pour effrayer les enfans. Il eſt à préſumer que c'était là l'opinion qu'en avaient les Athéniens, ou

que le menu Peuple ne pouvait être ému s'il n'était frappé rudement.

Ulysse ajoute qu'il versait des torrens de larmes pendant le festin du Cyclope, & que cependant il le servait pour le gagner, tandis que ses compagnons épouvantés fuiaient çà & là dans les détours de la grotte comme de timides oiseaux. Mais voyant Polyphême rempli de chair humaine & couché par terre, il a imaginé de lui présenter du vin, Polyphème en a bu, il l'a trouvé excellent, & si les Satyres y consentent, ce moyen suffira pour lui échaper. Votre père, continue le Roi d'Ithaque, votre père approuve mon dessein, mais il est faible & irrésolu; pour vous, que votre jeunesse rend plus hardis, sauvez-vous, sauvez-moi, revenez à votre ami Bachus, si différent du cruel Maître que vous servez.

Les Satyres y consentent, mais comment y réussir ? Par une ruse toute simple, répond Ulysse. Polyphême égayé par le vin veut aller en faire part aux Cyclopes ses frères, je le détournerai de ce voyage, je lui ferai entendre qu'il doit se réserver à lui seul l'usage & la connaissance de la liqueur bachique, & lorsque son yvresse l'aura endormi, je prendrai un tronc d'olivier que j'ai remarqué dans la caverne, je le rendrai pointu par le moyen de son glaive, je durcirai la pointe au feu, & quand je la verrai toute brûlante, je l'enfoncerai avec ef-

fort dans l'œil du Cyclope, en la tournant avec rapidité.

Les Satyres ſautent de joie, Ulyſſe leur promet qu'après le ſuccès de l'entrepriſe il les emmenera dans ſon vaiſſeau avec Silène, & en reconnaiſſance les Satyres lui répondent de le ſeconder; c'eſt à quoi Ulyſſe voulait les amener, & il rentre dans la caverne, parce qu'il aimerait mieux ſubir la mort la plus affreuſe que de fuir ſans ſes compagnons.

Les Satyres ſe diſputent la gloire d'aveugler le Cyclope; l'un d'eux entend du bruit, c'eſt Polyphême qui chante : un Satyre eſt d'avis que l'on s'uniſſe à ſes chants, & le demi-Chœur débite quelques couplets dans leſquels il célèbre le bonheur de ceux qui jouiſſent des plaiſirs de Bachus.

Polyphême entre en bégayant & en frappant ſur ſon eſtomach qu'il compare à un vaiſſeau richement chargé. Il annonce le deſſein qu'il a d'aller au régal *printanier* avec ſes frères les Cyclopes; il ordonne à Ulyſſe d'aller chercher l'outre de vin qui eſt dans la caverne, & les Satyres qui ont projetté de le ſéduire, le louent ſur ſon grand air, ſur ſa beauté, enfin ſur ſes graces qui le font reſſembler aux Nymphes les plus charmantes.

Ulyſſe revient & prie le Cyclope de l'écouter, parce qu'il connaît mieux que perſonne ce Dieu Bachus dont il lui a procuré la liqueur.

POLYPHÊME.

Bachus un Dieu ! Et quelle eſpèce de Dieu, s'il vous plaît ?

ULYSSE.

Ne vous en moquez pas, c'eſt le plus conſidérable Dieu qu'il y ait au monde pour l'agrément de la vie.

Polyphême répond à cela par une poliçonnerie qui prouve ſon mépris pour les Fables Poétiques..... Mais dites-moi, ajoute-t-il, quel goût bizarre pour un Dieu, de ſe loger dans un outre ?

ULYSSE.

C'eſt bien le plus docile & le plus benin petit Dieu qui ſe puiſſe voir. Mettez-le où vous voudrez, il s'y tient doux & coy.

POLYPHÊME.

Mais ſied-il à des Divinités d'habiter dans des peaux ?

ULYSSE.

Beau ſujet de s'en offenſer ! Si l'hôte vous plaît, que vous importe ſon domicile ?

POLYPHÊME.

Il a parbleu raiſon, cette peau me choque à la vérité, mais j'aime la liqueur qu'elle recèle.

ULYSSE.

Croyez moi donc enfin, demeurez ici, buvez d'autant, & tenez-vous l'eſprit libre.

Polyphême voudrait en faire part à ſes frères, mais Ulyſſe lui perſuade qu'un buveur doit ſe tenir chez lui quand il a bu, tel eſt auſſi l'avis de Silène, & d'après cet avis, le Cyclope ſe couche par terre pour boire plus à ſon aiſe..... Mais pourquoi, dit-il, placer la coupe derrière moi ?

SILÈNE.

De peur qu'on ne l'enlève à votre barbe.

POLYPHÊME.

Je comprends, tu veux boire en cachette. Mets-la ſous mes yeux. (*à Ulyſſe.*) Ça vous, étranger, dites-moi votre nom.

ULYSSE.

Je m'appelle *perſonne*. Mais quel retour puis-je eſpérer de vous en faveur du vin ?

POLYPHÊME.

Va, je te croquerai le dernier.

ULYSSE.

Conſolante faveur pour un hôte !

POLYPHÊME.

Hola ho, Silène, que fais-tu là ? tu bois je penſe, coquin.

Silène en effet, eſcamotait le vin de Polyphême, tantôt en cachette, tantôt ſous prétexte d'en faire l'eſſai, tantôt pendant que ſon Maître va prendre une couronne de roſes ſuivant l'uſage des

buveurs, tantôt pour l'inſtruire à boire avec grâce :

Ce jeu de Théâtre que nous avons imité dans pluſieurs de nos Pièces, finit par ennuyer Polyphême, & il ordonne à Ulyſſe de lui ſervir d'échanſon. Celui-ci lui perſuade qu'un brave buveur doit boire juſqu'à perte d'haleine & de vin, le Cyclope le croit, ſe trouble, imagine nâger ſur les flots de la mer, voit le ciel confondu avec la terre, apperçoit Jupiter ſur ſon trône, ſuccombe à ſon ivreſſe & s'endort, ainſi que Silène.

Vulcain! s'écrie Ulyſſe après avoir exhorté les Satyes à le ſeconder, Vulcain, grand Dieu d'Œthna! aidez-moi à brûler l'œil de ce perfide monſtre, & délivrez-nous d'un preſſant danger. Et toi, Sommeil, fils de la Nuit, répands tous tes pavots ſur ce féroce géant! Dieux! ne ſouffrez pas que pour prix de tant d'exploits, Ulyſſe & ſes Compagnons deviennent la proie d'un barbare qui ne reſpecte ni les hommes, ni vous; où vous laiſſeriez penſer que la fortune eſt une vraie Déeſſe dont le pouvoir eſt ſupérieur au vôtre.

Ulyſſe ſort & le Chœur termine l'Acte par des chants dans leſquels il peint le plaiſir qu'il ſe promet d'être enfin rendu au ſervice & aux Fêtes de Bachus.

Par les Dieux, dit Ulyſſe en rentrant, taiſez-vous, amis Satyres : gardez-vous de touſſer, de

respirer même. Pas le moindre geste.... tout est prêt, le tison est ardent, venez le transporter avec moi.

Les Satyres s'entreregardent les uns les autres, & se prient mutuellement de mettre la main à l'œuvre, & finissent par convenir qu'ils ont pitié de leurs épaules. Voulez-vous, disent-ils à Ulysse, qu'on s'expose à être roué de coups, ou à se voir briser les dents ? mais ne vous embarassez pas : je sais un des chants merveilleux d'Orphée, un chant capable de charmer le tison au point qu'il ira de lui-même percer le crâne du Cyclope, & lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Votre lâcheté ne me surprend pas... Allons, servons-nous nous-mêmes... Pour vous, employez au moins la langue au défaut du bras. Animez mes Compagnons du geste & de la voix.

De l'instant qu'il n'est question que de parler les Satyres feront merveille, & l'on voit reparaître le Roi d'Ithaque avec ses Compagnons qui apportent avec effort la poutre embrasée par l'extrémité.

LE CHŒUR.

Allons, ferme, courage, hâtez-vous, bon. Poussez, enfoncez, brûlez, tournez, pressez. A merveille. Prenez garde à vous. (*Ulysse & ses Compagnons s'échapent.*)

POLYPHÊME.

Ah! miſérable ! on m'a brûlé l'œil... quelle douleur, quel outrage ! mais vous n'échaperez pas de mon antre, troupe vile & mépriſable. Plaçons-nous à l'entrée de la caverne, vous paſſerez tous ſous cette main.

LE CHŒUR, (*avec ironie*).

Hélas ! qu'avez-vous, pourquoi ces cris ? .... Ah ! que vous êtes défiguré ! l'ivreſſe vous a-t-elle fait tomber dans le braſier ? qui vous a donc ſi cruellement traité ?

POLYPHÊME.

Perſonne.

LE CHŒUR.

Quoi, perſonne ! hé de qui donc vous plaignez-vous ?

POLYPHÊME.

De *Perſonne*. .... Répondez, où eſt-il ?

LE CHŒUR.

Qui ?

POLYPHÊME.

Perſonne.

Il déſigne enfin ce maudit étranger contre lequel il eſt furieux, il veut ſavoir où il eſt, les Satyres lui répondent qu'il eſt caché à droite dans le creux d'une pierre avec ſes Compagnons qui comme lui n'oſent ſouffler, tant ils ont peur : Poly-

phême veut y aller, & se brise la tête contre le rocher, sa rage augmente & le Roi d'Ithaque lui adresse la parole.

Me voici, lui dit-il, mais bien-loin de toi: reconnais Ulysse.

POLYPHÊME.

Ulysse!... hélas! l'oracle est accompli. Je me le rappelle avec horreur. Il m'avait trop véritablement prédit que ton retour de Troye me serait funeste, & que je serais aveuglé par ton cruel stratagême.

Ce même oracle est cité par Ovide dans le 13e. liv. de ses Métamorphoses.

Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales,
Terribilem Polyphemon adit, lumenque quod unum
Fronte geris media, rapiet tibi (dixit) Ulysses.

C'est-à-dire, Télème fils d'Eurymus, augure que nul oiseau n'avait trompé, va trouver le terrible Polyphême. Ulysse, lui dit-il, vous arrachera l'œil unique que vous avez au milieu du front.

Polyphême prédit à Ulysse de longues erreurs sur mer, mais Ulysse se rit de ses prédictions. Tu es aveugle, continue-t-il, & je vois. Adieu.

POLYPHÊME.

Regarde ce rocher que j'arrache, je vais t'écra-

ser avec tes Compagnons. Je saurai me traîner sur la hauteur, tout aveugle que je suis.

Vaines menaces; le Roi d'Ithaque s'embarque & emmène les Satyres dont le seul désir est de se rendre auprès de Bachus.

Nous avons dit que nous indiquerions les changemens qu'Euripide a faits à la Mythologie, & le précis de la Fable mettra le Lecteur à portée d'en juger par lui-même.

Ulysse, dit-elle, ayant été jetté par la tempête sur les côtes de la Sicile où habitaient les Cyclopes, Polyphême l'enferma avec tous ses Compagnons, & des troupeaux de moutons dans son antre, pour les dévorer. Mais Ulysse le fit tant boire en l'amusant par le récit du siége de Troye, qu'il l'enivra : ensuite aidé de ses Compagnons, il lui créva l'œil avec un pieu. Le Cyclope se sentant blessé, poussa des hurlemens effroyables; tous ses voisins accoururent pour savoir ce qui lui était arrivé, & lorsqu'ils lui demandèrent le nom de celui qui l'avait blessé, il leur répondit que c'était *Personne ;* car Ulysse lui avait dit que c'était ainsi qu'il s'appellait. Alors ils s'en retournèrent, croyant qu'il avait perdu l'esprit. Cependant Ulysse ordonna à ses Compagnons de s'attacher sous les moutons pour n'être point arêtés par le géant, lorsqu'il faudrait mener paître son troupeau : ce qu'il prédit arriva, car Polyphême ayant ôté une

pierre

pierre que cent hommes n'auraient pu ébranler, & qui bouchait l'entrée de la caverne, il se plaça de façon que les moutons ne pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes, & lorsqu'il entendit qu'Ulysse & ses Compagnons étaient dehors, il les poursuivit, & leur jetta à tout hasard un rocher d'une grosseur énorme, mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent & ne perdirent que quatre d'entr'eux que le géant avait mangés.

Le Père Brumoy prétend qu'il ne s'est résigné qu'avec la plus grande peine à faire connaître le Cyclope d'Euripide dans la crainte de ternir la gloire de son Auteur; mais celle de Molière est-elle obscurcie par son *Médecin malgré lui*, par ses *Fourberies de Scapin*, & quelques autres Farces qu'il n'a composées que pour amuser le peuple. Quel est le génie qui n'a pas eu de ces sortes de condescendances, & qui ne s'est pas prêté aux caprices de son siècle? le genre *satyrique* était devenu à la mode chez les Grecs, & les Poètes Dramatiques étaient non-seulement obligés de l'adopter, mais même de joindre une petite Pièce aux Tragédies qu'ils présentaient pour concourir: aussi le *Cyclope* n'a-t-il à-peu-près que 700 vers, & le peu de durée qu'il devait avoir, prouve qu'Euripide ne le composa que comme intermède d'usage après une représentation tragique.

Quoiqu'il en soit, la lecture d'une Pièce de ce

genre doit-elle causer des regrets sur la perte des autres? les gens difficiles répondront que non, & l'on nous permettra de ne pas être de leur avis. Premièrement parce qu'il n'y a pas d'ouvrage, tel médiocre qu'il soit, qui ne renferme quelques idées heureuses, & en second lieu parce que des riens réunis donnent souvent des lumières essentielles sur les Mœurs & les Coutumes d'un peuple.

Le Lecteur a dû remarquer que nous n'avons pas fait l'extrait d'une Tragédie qui n'ait présenté quelque chose de nouveau, soit sur le Gouvernement, soit sur la religion des Athéniens, & d'après cela nous sommes fâchés qu'il ne nous reste rien de leurs *Mimes*, espèces d'œuvres Théâtrales qui des Grecs ont passé aux Romains.

Plutarque en distingue de deux sortes chez les premiers; les unes qui se rapprochaient un peu de la Comédie, & dont le fond était honnête, ainsi que la manière de les jouer; les autres qui n'étaient que des bouffonneries & des obscénités. Sophron de Syracuse, qui vivait du tems de Xercès, passe pour être l'inventeur des *Mimes* décentes & morales. On dit que le Philosophe Platon prenait tant de plaisir à les lire, qu'après sa mort on les trouva sous le chevet de son lit; mais en général, ces Farces dont le but était l'imitation, n'avaient ni la finesse, ni la régularité des Comédies & n'étaient autre chose que des scè-

nes ébauchées, ſans expoſition, ſans intrigue, ſans dénouement. Le nom de *Mimes* leur était commun avec les Acteurs qui les repréſentaient, & chez les Romains ils s'appellaient, les uns *Planipèdes*, parce qu'ils jouaient avec la chauſſure platte pour être plus agiles; les autres *Sannions*, parce qu'ils avaient la tête raſée pour ſe faire mieux ſouffleter. Nous renvoyons cet article à celui de leurs Spectacles.

Il nous reſte encore treize Tragédies d'Euripide, dont nous tâcherons de donner les extraits dans la livraiſon ſuivante, y compris, ſi l'eſpace nous le permet, la nomenclature des Poètes tragiques de ſon tems & dont jusqu'ici on a négligé de parler. Mais nous répétons encore une fois, que le déſir d'être précis ne nous fera point ſacrifier des détails néceſſaires à la ſuite de cet ouvrage: plus nous avancerons, & plus on ſentira que la connaiſſance du Théâtre Grec était la baſe de notre hiſtoire, puiſque ce même Théâtre eſt la ſource première dans laquelle toutes les nations ont puiſé. Il ne ſera pas moins important de ſuivre, pas à pas, Ariſtophane imité par Plaute & par Térence qui, à leur tour, l'ont été par Molière. A l'égard de Ménandre, nous n'avons point de lui de Pièces entières, & les Fragmens que nous en offrirons ſeront traduits, non du latin, mais du grec même, précaution que nous avons

prise pour présenter le plus fidèlement possible l'esprit & le génie de cet Ecrivain que nous quitterons pour jetter un coup-d'œil sur les Auteurs comiques qui ont été ou ses contemporains, ou ses successeurs.

Cette tâche une fois remplie, nos Tableaux deviendront plus rapides & plus amusans : plus rapides, parce que nous ne serons pas obligés de les charger d'une foule d'objets qu'il était essentiel de ne pas laisser ignorer au Lecteur. Plus amusans, parce qu'en rapprochant de notre siècle, chacun de nos demi-Volumes sera parsemé d'une quantité de faits & d'anecdotes que nous avons recueillis. C'est alors aussi que nous commencerons la suite de nos costumes dont nous allons incessamment fournir les modèles à la tête desquels nous mettrons les chars, les armes, en un mot tous les attributs dont les Anciens faisaient usage soit en paix, soit en guerre, & que nous avons adoptés sur nos Théâtres. Il résultera delà que nos premières livraisons seront les moins piquantes, & cela devait être dans cet ouvrage où l'ordre des tems ne nous permet pas de confondre les objets les uns avec les autres, mais nous oblige au contraire de suivre une marche qui indique exactement les progrès de la Scène dans les différens pays du monde.

Fin de la première Partie du second Volume.



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE du second Volume.

LA quantité d'objets préliminaires qu'il nous a fallu détailler, & le desir de varier nos extraits, nous ont empêché jusqu'ici de donner plutôt la connaissance entière des Tragédies Grecques. Nous avons promis d'en réunir la suite dans cette dernière Partie, & nous allons tâcher de remplir notre promesse. D'après cela, nos deux premiers Volumes renfermeront la vie & les ouvrages d'Eschyle,

de Sophocle & d'Euripide, l'hiſtorique des évènemens qu'ils ont mis ſur la ſcène & la manière dont ils les ont traités, le tableau des coutumes, des uſages civils & religieux que ces trois Auteurs ont fait paſſer en revue dans leurs Pièces, l'explication de tous les traits de la Fable qu'ils ont employés ; que l'on joigne à cela ce que nous avons dit de l'origine de la Tragédie, de la Muſique, des Chœurs, de la Danſe des Grecs, du Genre Satyrique, des Maſques, en un mot, ce que nous ajouterons ſur les Ecrivains qui ont précédé ou ſuivi le ſiècle brillant d'Athènes, & l'on ſentira que notre marche ne pouvait être plus rapide. Notre intention eſt d'offrir au Public le tableau que nous lui avons propoſé, de l'enrichir de tous les détails qui lui appartiennent, de ne rien épargner pour les raſſembler, & non d'ennuyer nos Lecteurs par une ſuite de Volumes inutiles. Plus nous irons en avant, & plus les matériaux que l'on nous procure de toute part, nous mettront à portée de ſatisfaire leur curioſité, ſoit du côté de l'Hiſtorique, ſoit du côté des Gravures.



SUITE DES TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

HÉCUBE.

APRÈS la prise de Troye, les Grecs se retirèrent dans la Chersonnèse Thracienne, accompagnés des principales Dames Troyennes qui, comme captives, leur étaient échues en partage, & de ce nombre était Hécube femme de Priam. Achille, avant sa mort, avait dû épouser Polyxène fille de cette Hécube, & à peine les Grecs sont-ils sortis de leurs vaisseaux, que l'ombre de ce Guerrier paraît sur son tombeau & déclare à ses compatriotes que s'ils veulent sortir heureusement de la Chersonnèse, ils doivent lui sacrifier cette jeune Princesse, comme un prix qu'il s'était réservé. Les Grecs animés par Ulysse croient devoir satisfaire les mânes d'Achille, & la malheureuse Hécube a tout-à-la-fois des larmes à répandre & sur Polyxène, & sur son fils Polydore que Polymestor Souverain de Thrace, prive de la vie pour s'emparer de ses richesses. Elles lui avaient été confiées par Priam, dans l'espérance que ce fils s'en servirait un jour pour venger les Troyens & pour rétablir la gloire de sa maison.

Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandarat alendum
Threicio Regi, cum jam diffideret armis

Dardaniæ, cingique Urbem obsidione videret.
Ille ut opes fractæ Teucrum, & fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus
Fas omne obrumpit, Polydorum obtruncat, & auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames? (VIRG. Enéïd. l iv. 3.)

L'ombre de Polydore sort de terre, avance jusqu'à l'entrée de la maison d'Hécube, lieu de la scène, & apprend au spectateur que le barbare auquel il a été remis, l'a tué & fait jetter dans la mer il y a trois jours. Ensuite il parle de sa sœur Polyxène dont le sang est demandé par le fils de Thétis, en un mot, il indique non-seulement le sujet de la Pièce, mais même les princiqaux évènemens dont elle doit être remplie. Hécube paraît, & Polydore se retire en s'écriant : Ah ! mère infortunée, qui avez passé du trône à la captivité, quelle je vous vois aujourd'hui & quelle je vous vis autrefois ! Un Dieu ennemi égale vos malheurs à votre félicité passée.

O lumière ! dit Hécube appuyée sur ses femmes, courbée sous le poids de ses années & de ses infortunes, ô lumière ! ô nuit ! quels songes m'ont agitée ! J'ai vu une biche qu'un loup furieux arrachait de mes genoux, j'ai vu le spectre d'Achille qui exigeait une Troyenne en présent..... Dieux ! écartez de ma fille ce triste présage ! Prière inutile ; ce songe affreux est vérifié par une des captives qui

vient lui annoncer que les Grecs veulent une victime, que cette victime eſt Polyxène, & qu'Ulyſſe va venir l'arracher de ſes bras.

Hécube déſeſpérée appelle ſa fille à grands cris, l'apperçoit, ſe précipite ſur ſon ſein & lui apprend que ſa mort eſt réſolue, mais Polyxène la ſubira ſans regret, & elle ne gémit que ſur le ſort de ſa mère.

Ulyſſe paraît, & d'après le meſſage dont il eſt chargé, on ſent quel intérêt & quel effroi ſa préſence doit répandre ſur l'ame des ſpectateurs.

Vous ſouvient-il, dit Hécube après lui avoir demandé la permiſſion de parler, car elle était ſa captive, vous ſouvient-il du tems où vous fûtes ſurpris à Troye ſous le déguiſement d'un eſpion? Hélène vous reconnut & m'en inſtruiſit; vos pleurs me touchèrent, votre mort était certaine, vous la méritiez, & je vous ſauvai la vie.

Ulyſſe convient de tout, & le Lecteur devine combien cet aveu eſt adroit de la part d'Euripide qui par-là donne à Hécube le plus grand avantage ſur le Roi d'Ithaque. C'eſt un des meilleurs morceaux de la Pièce, & l'on en jugera par la traduction ſuivante. Les vers ont un charme que n'a point la proſe, & nous croyons devoir les citer toutes les fois que nous en trouverons qui appartiennent à notre ſujet.

O i

HÉCUBE, *à Ulysse.*

Souviens-toi de ce jour où d'une voix tremblante
Et preſſant mes genoux d'une main ſuppliante,
Pâle & défiguré par l'effroi de la mort,
A ma ſeule pitié tu remettais ton ſort.
Je reçus ta prière & j'épargnai ta vie,
Je te fis échaper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi,
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi!
Ulyſſe outrage ainſi ma fortune abattue!
S'il vit, c'eſt par moi ſeule, & c'eſt lui qui me tue.
Il m'arrache ma fille! ah! cruel! & pourquoi?
Quel Dieu vous a dicté cette exécrable loi?
Quel Dieu peut condamner une fille innocente!
Si le ciel a beſoin d'une offrande ſanglante,
Vous a-t-il donc preſcrit d'arroſer ſes autels,
Non du ſang des taureaux, mais du ſang des mortels?
Eſt-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime!
Si ſes mânes vengeurs s'arment contre le crime,
O Grecs! ſacrifiez à l'ombre d'un Héros
L'auteur de ſon trépas, l'auteur de tous nos maux.
Sacrifiez Hélène, odieuſe Furie,
Et non moins qu'aux Troyens, fatale à ſa patrie.
Si d'une offrande illuſtre Achille eſt ſi flatté,
S'il veut voir ſur ſa tombe immoler la beauté,
Hélène à qui les Dieux l'ont donnée en partage,
Remporte encor ſur nous ce funeſte avantage.
Hélène eſt plus coupable & plus belle à-la-fois.
O vous à qui j'adreſſe une débile voix,
Vous que j'ai vu jadis, dans un jour de détreſſe,
Proſterné devant moi, ſupplier ma vieilleſſe,
Que l'équité vous parle, & ſoit juge entre nous.

Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
J'ai plaint votre infortune, & vous voyez la nôtre,
Vous pressiez cette main, & je presse la vôtre.
Hécube est à vos pieds : Hécube est mère. Hélas !
Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras ;
Ne versez point son sang : c'est assez de carnage ;
Mes revers sont affreux, ma fille les soulage,
Console mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah ! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle :
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant !
Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
Je régnais, j'étais mère, & je me crus heureuse.
Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse ;
Un jour a tout détruit, & je ne suis plus rien.
Prenez pitié de moi, laissez-moi mon seul bien.
Parlez à tous ces Chefs, & que votre sagesse
De tant de cruautés fasse rougir la Grèce.
Les femmes, les enfans, dans l'horreur des combats,
N'ont point été frapés du fer de vos soldats.
Est-ce au pied des autels que souillant votre gloire,
Vous répandez le sang qu'épargna la victoire ?
Eh ! quoi ! pour des captifs désarmés & soumis
Serez-vous plus cruels que pour vos ennemis ?
Parlez, & révoquez l'arrêt de l'injustice,
La Grèce vous écoute, & doit en croire Ulysse.

Ulysse voudrait céder aux larmes d'Hécube, mais il n'est que l'interprète de la volonté de ses compatriotes, & ses compatriotes doivent tout à la valeur d'Achille. Son ombre n'aurait-elle pas

droit d'être courroucée, ſi l'on refuſait d'honorer ſa mémoire ? Ce trait tombe ſur les uſages des Grecs qui avaient la barbare coutume d'offrir les plus nobles tribus aux mânes de leurs Héros.

O ma fille ! s'écrie Hécube déſeſpérée, vous le voyez, on rejette mes vœux, eſſayez vous-même ſi vous aurez plus de pouvoir que moi. Proſternée aux pieds de ce Prince inexorable, tâchez d'exciter dans ſon cœur quelque mouvement de pitié. Saiſiſſez ſon faible, il eſt père.

Polyxène prend la parole, & autant la douleur de la Reine a fait verſer de larmes, autant la fermeté de ſa fille doit exciter d'étonnement & d'admiration.

POLYXÈNE.

Ulyſſe, je le vois, vous craignez ma prière,
Votre main fuit la mienne, & votre front ſévère,
Votre regard baiſſé ſe détourne de moi.
Raſſurez-vous ; des Grecs je remplirai la loi.
De la néceſſité je ſubirai l'empire ;
On ordonne ma mort, & mon cœur la deſire :
J'aurais trop à rougir, ſi devant un vainqueur
Trop d'amour de la vie eût abaiſſé mon cœur.
Pourquoi vivrais-je encor ? J'ai vu régner mon père ;
Polyxène, l'eſpoir & l'orgueil d'une mère,
Croiſſait dans ſon Palais pour le plus beau deſtin,
Pour voir un jour des Rois ſe diſputer ſa main,
Pour aller embellir une Cour fortunée
Qu'aurait énorgueilli ce ſuperbe hyménée ;
Et dans mes jours de gloire & de proſpérité,

Je n'enviais aux Dieux que l'immortalité.
Je ſuis eſclave, hélas ! ce nom plein d'infamie,
Ce nom ſeul me ſuffit pour déteſter la vie.
Attendrai-je qu'ici pour combler mes revers,
Un Maître à prix d'argent me donnant d'autres fers,
Livre la ſœur d'Hector aux plus vils miniſtères,
Aux travaux deſtinés à des mains mercénaires,
Et qu'un eſclave impur, m'obtenant malgré moi,
Vienne ſouiller mon lit où dut entrer un Roi ?
Non, j'aime mieux la mort que cet excès d'injure,
J'aime mieux aux Enfers deſcendre libre & pure.
A qui perd tout eſpoir, il reſte le trépas.
Ulyſſe, je vous ſuis, n'arêtez point mes pas,
Ma mère, laiſſez-moi marcher au ſacrifice,
Oui, laiſſez-moi mourir avant qu'on m'aviliſſe.
Le malheur, il eſt vrai, peut fraper tout mortel,
Moins il eſt attendu, plus il ſemble cruel.
Mais qui peut à l'opprobre abandonner ſa vie !
Ah ! le plus grand des maux ſans doute eſt l'infamie.

HÉCUBE.

J'admire ton courage, & je pleure ton ſort.
Si du fils de Pélée il faut venger la mort,
Grecs, où va s'égarer votre injuſte colère ?
Pâris eſt ſeul coupable, il eſt né dans mon flanc,
Sur la tombe d'Achille épuiſez tout mon ſang,
Frappez.

ULYSSE.

Ce n'eſt pas vous qu'Achille nous demande,
Des jours de Polyxène il exige l'offrande.

HÉCUBE.

Immolez toutes deux. Confondez à l'autel,
Et le ſang de ma fille, & le ſang maternel.

ULYSSE.

Achille veut le ſien, Madame, & non le vôtre ;
Et que ne pouvons-nous épargner l'un & l'autre !

HÉCUBE.

Mourir avec ma fille eſt un devoir pour moi.

ULYSSE.

Non, votre ſeul devoir eſt de ſuivre ma loi.

HÉCUBE.

Vous me verrez ſans ceſſe à ſes pas attachée.

ULYSSE.

Non, craignez de la voir de vos bras arrachée.

POLYXÈNE.

Madame, écoutez-moi. (*A Ulyſſe.*) Vous, dans votre rigueur,
Ménagez une mère, épargnez ſa douleur.
(*A Hécube.*)
Ma mère, c'eſt aſſez combattre la puiſſance.
Ne ſouffrez pas du moins d'indigne violence.
Voulez-vous qu'à l'inſtant, d'un bras injurieux,
De farouches Soldats vous traînant à mes yeux,
Inſultent à ce point votre rang & votre âge ?
Sauvez-nous toutes deux de ce cruel outrage.
Donnez-moi votre main : à mes derniers momens
Accordez la douceur de vos embraſſemens.
Ma mère ! de ce nom que ma tendreſſe implore,
Pour la dernière fois, ma voix vous nomme encore.
Mes yeux à la clarté vont ceſſer de s'ouvrir,
Adieu, vivez, ma mère, & moi, je vais mourir.

HÉCUBE.

De mes nombreux enfans cher & malheureux reſte,
Tu meurs ! & dans les fers je traîne un ſort funeſte !
Quel en ſera le terme ! à quoi m'attendre encor !

POLYXÈNE.

Que dirai-je à Priam, à votre fils Hector ?

HÉCUBE.

Dis que par tant de coups tour-à-tour éprouvée,
Au comble des horreurs Hécube est arrivée.

POLYXÈNE.

O sein qui m'a nourrie ! ô ma mère ! grands Dieux !

HÉCUBE.

O gage le plus cher des plus funestes nœuds !

POLYXÈNE.

Recevez mes adieux, Cassandre, Polydore,
O ma sœur ! ô mon frère !

HÉCUBE.

Hélas ! vit-il encore !
Je suis trop malheureuse, & je crains tout des Dieux.

POLYXÈNE.

Sans doute, il est vivant, il fermera vos yeux.
Il vit, n'en doutez pas, cet espoir me ranime.
(*A Ulysse.*)
Allons, couvrez du moins le front de la victime,
Ulysse, cachez-moi ma mère & ses douleurs,
Je puis souffrir la mort, & ne puis voir ses pleurs;
Venez, &c.....

Hécube tend les bras à sa fille, fait d'inutiles efforts & tombe évanouie entre les bras de ses femmes qui chantent des strophes très-éloquentes

ſur les malheurs dont les Troyennes ſont accablées.

A l'inſtant même paraît Talthybius qui comme Héraut a préſidé au ſacrifice, & qui vient engager Hécube à rendre les derniers devoirs à Polyxène. Cruels ! s'écrie cette malheureuſe mère en ſortant de ſon évanouiſſement, cruels que vous êtes, vous avez pu l'immoler !.... Cependant elle veut ſavoir le détail de cette horrible cérémonie, & Talthybius lui en fait le récit.

Pour ce grand ſacrifice, on s'aſſemble, on s'empreſſe,
De jeunes Grecs rangés autour de la Princeſſe,
Devaient ſous ma conduite accompagner ſes pas,
La placer à l'autel, & l'offrir au trépas.
Pyrrhus vient, il ſaiſit la victime docile,
Il l'entraîne lui-même à la tombe d'Achille,
Il prend un vaſe d'or, le remplit & ſoudain,
En l'honneur de ſon père il épanche le vin :
A l'armée en ſon nom j'ordonne le ſilence.
» Que ma voix en ces lieux attire ta préſence,
» O mon père, dit-il, reçois aux ſombres bords
» Ces dons religieux qui conſolent les morts.
» Vois ce ſang conſacré que nous allons répandre,
» Ce pur ſang d'une vierge appartient à ta cendre.
» Sois-nous propice, Achille ! ô mon père ! ô héros !
» Loin des Ports d'Ilion fais voguer nos vaiſſeaux,
» Que ſauvés des écueils d'une mer en furie,
» Un retour fortuné nous rende à la patrie « !
Il dit, & tous les Grecs s'uniſſent à ſes vœux,
Et nos cris ſupplians montent juſques aux cieux.
Dans les mains de Pyrrhus déja le glaive brille ;

Ses regards m'ordonnaient de ſaiſir votre fille.
» Arêtez, nous dit-elle, ô Vainqueurs des Troyens !
» Prêts à mêler mon ſang avec le ſang des miens,
» Epargnez moi du moins un inutile outrage :
» Ma mort doit être libre, & j'aurai le courage
» De préſenter au glaive & ma tête & mon ſein.
» Sur la fille des Rois ne portez point la main,
» Polyxène acceptant un trépas qu'elle brave,
» Ne veut point aux Enfers porter le nom d'eſclave «.
Elle dit : mille voix parlent en ſa faveur.
Agamemnon lui-même admirant ſon grand cœur,
Souſcrit à ſa demande, & veut qu'on ſe retire.
Polyxène l'entend : elle arrache & déchire
Les voiles, ornemens de ſa virginité,
Et de ſon ſein d'albâtre étalant la beauté,
Elle tombe à genoux : Pyrrhus, frappe, dit-elle,
Frappe, j'attends tes coups.... Il ſe trouble, il chancelle :
La victime à ſes pieds, l'aſpect de tant d'appas,
La pitié quelque tems ſemble arêter ſon bras.
Mais Achille l'emporte en cette âme hautaine ;
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène,
Le retire fumant, le ſang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, & par un dernier ſoin,
Elle raſſemble encor la force qui lui reſte,
Pour n'offrir aux regards qu'une chûte modeſte.
Elle meurt. Ce moment change tous les eſprits.
Touchés de ſa vertu, de ſon ſort attendris,
Tous, & Chefs & Soldats qu'un même zèle anime,
A l'envi l'un de l'autre honorent leur victime.
Déja par mille mains ſon bûcher eſt dreſſé.
Tous hâtent cet ouvrage, & d'un bras empreſſé
Le couvrent de préſens, l'entourent de guirlandes,
Se diſputent le droit d'y porter des offrandes ;

Et tandis qu'on lui rend ces funeſtes honneurs,
J'entends gémir ſa mère, & vois couler ſes pleurs.
(*M.* DE LA HARPE).

Hécube prie Talthybius de retourner vers les Grecs & de les engager à dérober la victime aux regards du peuple. Mais dans la misère où elle eſt réduite, elle ne ſait quels dons funéraires elle portera ſur ſon tombeau, & tandis qu'une de ſes femmes va puiſer de l'eau à la mer pour laver le corps de Polyxène, elle engage les Dames Troyennes à lui donner le peu de bijoux qu'elles auront pu ſouſtraire à la rapacité des Vainqueurs. Ce retour ſur ſa pauvreté actuelle lui fait conclure que les richeſſes & les honneurs ne ſont que vanité, & que l'on ne peut appeller vraiment heureux que celui qui donne le moins de priſe aux revers. Le Chœur ſuit ſon exemple, & chante quelques ſtrophes de morale déplacée à la fin de cet Acte rempli des plus grandes beautés.

Mais le reproche le plus eſſentiel que l'on puiſſe faire à Euripide dans cette Tragédie, c'eſt la duplicité d'action, défaut bien rare chez les Anciens. La première & la plus intéreſſante regarde le ſacrifice de Polyxène; la ſeconde conſiſte dans la vengeance qu'Hécube tire de Polymeſtor meurtrier de Polydore.

Le cadavre de ce jeune Prince a été précipité dans la mer qui l'a rejetté de ſon ſein. Une cap-

tive Troyenne l'a trouvé ſur le rivage & l'a fait apporter à la Reine : celle-ci croit que c'eſt le corps de ſa fille, écarte les voiles qui le couvrent, & reconnaît ſon fils. On doit juger de ſa douleur, de ſon déſeſpoir qui devient une véritable fureur. Auſſi la meſure des vers change-t-elle, & c'eſt ainſi que les Grecs traitaient les ſcènes extrêmement paſſionnées : ils les parſemaient de ſtrophes, & les unes étaient chantées, les autres accompagnées du ſon des inſtrumens qui animaient tout-à-la-fois les Acteurs & les Spectateurs.

Hécube ſe ſouvient du ſonge qu'elle a eu la nuit précédente, devine l'auteur du meurtre de ſon fils, & voit paraître Agamemnon qui vient la preſſer de rendre les derniers devoirs à Polyxène.

Un reſte de fierté & la crainte d'un refus l'empêchent un moment d'implorer ſa juſtice, mais la ſoif de la vengeance, l'intérêt d'un fils ſi cruellement maſſacré, l'emportent ſur tout & elle tombe aux pieds du Roi de Mycènes. Larmes, prières, ſollicitations, elle n'épargne rien pour toucher ſon Vainqueur ; c'eſt une Captive autrefois Reine, qui embraſſe ſes genoux, c'eſt une mère dont on a égorgé les enfans, c'eſt contre un traître qu'elle invoque le ſecours d'un ennemi généreux, & le fardeau de ſes maux, la voix de ſa patrie encore fumante, les hommes, les Dieux, le corps qu'elle montre au Chef des Grecs, tout demande qu'elle ſoit vengée.

Cette ſcène ſe retrouve en entier dans l'Andromaque de Racine, & les moyens que cette Princeſſe emploie pour fléchir Pyrrhus, ſont les mêmes dont Hécube ſe ſert pour attendrir Agamemnon.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduiſez.
J'ai vu mon père mort & nos murs embrâſés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux ſanglant traîné ſur la pouſſière;
Son fils ſeul avec moi réſervé pour les fers,
Mais que ne peut, &c.....

Enfin Caſſandre eſt captive d'Agamemnon, Caſſandre en eſt aimée, & la Reine dompte ſa répugnance au point d'implorer ſon protecteur au nom de cette fille chérie. Mais Agamemnon veut que cet amour ſoit caché, Agamemnon fait que les ſentimens d'une mère ne paſſent point dans les cœurs d'une armée, & tout ce qu'il peut accorder à Hécube, c'eſt de lui permettre de ſe venger, c'eſt de ſouffrir qu'une de ſes femmes traverſe le camp & aille de la part de cette malheureuſe Reine engager Polymeſtor à venir la trouver pour un intérêt commun.

Après un Chœur ſur le renverſement de Troye & ſur l'eſclavage qui en eſt la ſuite, Polymeſtor ſe préſente, & comme il croit ſon crime enſéveli dans les flots, il fait à Hécube les proteſtations de l'attachement le plus inviolable. Hécube, de ſon côté, feint d'ignorer ſa perfidie, & lui demande

des

des nouvelles de ſon fils. — Se ſouvient-il toujours d'une mère ? — Il voulait venir ſecrètement vers vous ? — Et les tréſors que Priam vous a confiés ? — Ils ſont en sûreté dans mon Palais.

Cependant Polymeſtor brûle de ſavoir le myſtère que l'on doit lui révéler, & en conſéquence, il veut éloigner ſes enfans avec leſquels il eſt venu : non, lui dit Hécube, ils doivent être préſens, ils doivent être inſtruits qu'il y a des tréſors cachés ſous un marbre noir dans les débris du Temple de Minerve à Troye. J'ai de plus, continue-t-elle, j'ai quelque argent que j'ai ſauvé dans ma fuite, & je veux vous le remettre..... Entrez, faites ce qui convient, puis vous retournerez avec vos enfans au lieu où vous avez laiſſé mon fils.

Le Chœur témoin du piége que la Reine tend à ſon ennemi, en attend l'iſſue avec impatience, & bientôt il entend Polymeſtor qui s'écrie : *Ah ! l'on me perce les yeux*. En effet, les femmes de la Reine ſe jettent ſur lui & l'aveuglent avec des fuſeaux ou des aiguilles, tandis que la Reine maſſacre ſes deux enfans.

Agamemnon accourt aux cris de Polymeſtor, & feint d'en ignorer la cauſe. Polymeſtor avoue qu'il a tué le fils d'Hécube, mais il ne l'a fait que pour ſervir les Grecs, que pour empêcher cet enfant de recueillir un jour les débris de Troye, en un mot, il veut capter la bienveillance du Roi de Mycènes

par toutes les raiſons qu'il croit capables de le toucher.

Qui penſez-vous, lui répond Hécube, qui penſez-vous perſuader par de pareils prétextes?... C'eſt votre avarice qui m'a ravi mon fils..... Si vous étiez l'ami des Grecs, que ne leur faiſiez-vous part de cet or que vous avouez n'être pas à vous? que ne le diſtribuïez-vous à ces Guerriers épuiſés & éloignés de leur patrie?.... Pour vous, Agamemnon, j'oſe le dire, ſi vous ſoutenez Polymeſtor, vous ſerez l'appui d'un coupable qui a violé la foi publique, & foulé aux pieds les loix les plus ſacrées.

Mais Agamemnon eſt loin de le défendre, & Polymeſtor condamné lance contre lui, ainſi que contre Hécube, les imprécations les plus terribles. Celle-ci ſera changée en chienne & précipitée dans la mer, prédiction que la Fable a juſtifiée : l'autre verra Caſſandre égorgée par Clytemneſtre, & périra lui-même ſous ſes coups : ces imprécations ont été vérifiées, & le Roi de Mycènes qui, ſelon la ſuperſtition des Anciens, ne les entendait qu'avec frayeur, ordonne que le coupable ſoit conduit & abandonné dans une Ile déſerte..... Les vents deviennent favorables, la flotte ſe diſpoſe à ſortir du Port, & la Pièce finit.

Eraſme qui l'a regardée comme une des plus belles d'Euripide, l'a traduite en vers latins, &

Lodovico Dolce en Italien : l'édition en a été faite à Venise l'an 1566. L'un & l'autre ont copié jusques à ses défauts, & il y en a de grands ; mais on en est bien dédommagé par le tragique singulier, par le pathétique, enfin par le ton de naturel & de vérité qui règnent dans cet Ouvrage. Nous ne pouvons mieux le comparer qu'aux *Horaces* dans lesquels, malgré la duplicité d'action, Corneille a trouvé le secret d'intéresser jusqu'à la fin l'esprit & l'ame de ses spectateurs.

LES PHŒNICIENNES.

Un coup-d'œil sur l'historique des *Sept-Chefs* d'Eschyle, & sur celui des deux *Œdipe* de Sophocle, suffira pour donner une idée du sujet de cette Pièce qui n'est autre chose que la guerre d'Etéocle & de Polynice tués l'un par l'autre, c'est-à-dire la *Thébaïde* qu'Euripide a intitulée les *Phœniciennes*, du nom des femmes qui composent son Chœur. La suite dévelopera les raisons qui l'ont engagé à les préférer aux filles Thébaines.

Dans l'*Œdipe Roi* de Sophocle, Jocaste se tue de l'instant qu'elle reconnaît que son fils est son époux ; dans l'*Œdipe à Colone* du même, Œdipe est banni avant le combat de ses deux fils, mais dans

les *Phœniciennes*, Jocaſte eſt encore vivante au moment de ce combat, & ſon mari ne s'exile qu'après l'évènement. On trouvera dans cette même Tragédie pluſieurs autres changemens qui prouveront que les traditions fabuleuſes étaient fort différentes, quoiqu'également reçues.

On ſait qu'Œdipe détrôné par Etéocle & par Polynice, les a chargés des imprécations les plus affreuſes, & qu'il leur a prédit qu'ils s'entre-tueraient; que pour prévenir ce malheur, les deux frères ſont convenus de ſe ſéparer & de régner alternativement chacun une année; qu'Etéocle ébloui par l'éclat de la couronne, a réſolu de ne plus la quitter & a chaſſé Polynice; que Polynice a eu recours aux Argiens dont Adraſte ſon beau-père était Roi, & qu'il eſt venu à Thèbes réclamer le ſceptre à la pointe de l'épée.

Tel eſt le précis de l'expoſition faite par Jocaſte même qui avant de parler de cette funeſte inimitié, raconte au Soleil, ſuivant l'uſage Grec, tous les malheurs qui ont fondu ſur ſa famille, malheurs dont elle fixe l'époque à Cadmus fils d'Agénor auteur de la race de Laïus.

Daignez, dit-elle, ô Jupiter! daignez ſauver notre déplorable maiſon & réconcilier mes fils; prière qu'elle fait à l'occaſion de la trève qu'elle a obtenue, & dont elle va profiter pour négocier

un accommodement entre Etéocle & Polynice qui doit entrer à Thèbes dont les murs ſont inveſtis par les Argiens.

Jocaſte ſort, & ſa fille Antigone montée ſur une baluſtrade du Palais, obſerve l'armée des aſſiégeans. Cette Princeſſe eſt accompagnée d'un Vieillard qui lui en déſigne les différens Chefs & lui fait appercevoir Polynice dont la tente eſt voiſine de celle d'Adraſte. Oh Dieux! s'écrie Antigone, que ne puis-je, ſemblable à un nuage léger, parcourir l'eſpace des airs qui nous ſépare, & embraſſer ce cher frère exilé & depuis ſi long-tems malheureux!

Cette ſcène eſt une imitation du 3e. Livre de l'*Iliade* dans laquelle Hélène aſſiſe ſur le haut d'une tour, fait à Priam le portrait de tous les Généraux dont l'armée Grecque était compoſée.

Cependant les Phœniciennes alarmées ſe rendent aux portes du Palais, & le Vieillard prie Antigone de ſe retirer dans ſon appartement; il craint que ces Phœniciennes ne trouvent mauvais qu'elle ſoit ſeule avec un homme. » Les femmes, dit-il, ſont naturellement médiſantes, & le moindre ſujet eſt pour elles une ſource féconde d'entretiens. Elles augmentent le mal, & leur plus grand plaiſir eſt de ſe détruire mutuellement «. Voilà bien Euripide.

Les Phœniciennes ſont déſolées de ſe trouver

retenues dans une Ville d'où elles étaient ſur le point de ſortir pour aller à Delphes en qualité de Prêtreſſes d'Apollon. C'était une coutume religieuſe adoptée par les Phœniciens depuis qu'ils avaient été vaincus par les deſcendans d'Agénor, & l'élite des jeunes filles de Tyr était conduite aux Thébains qui les conſacraient au culte du Dieu que nous venons de nommer.

Ces jeunes filles ſont étrangères, mais alliées aux Citoyens de Thèbes dont elles ſe contentent de craindre le déſaſtre par intérêt pour leur propre patrie, & c'eſt par cette raiſon qu'Euripide les a employées préférablement aux Thébaines qui auraient favoriſé trop ouvertement le parti d'Etéocle.

Polynice qui malgré la trève craint quelque ſurpriſe de la part d'un frère capable de tout oſer, Polynice, dis-je, arrive l'épée à la main, & la remet dans le fourreau à la vue des Autels : (c'étaient des aſyles.) Les Phœniciennes ſe proſternent à ſes pieds, ſuivant la loi impoſée aux Captives, & celles-ci l'étaient de toute la maiſon d'Agénor. Elles avertiſſent Jocaſte, & Jocaſte vient ſe précipiter dans les bras d'un fils qu'elle aime au point que depuis ſon abſence, elle a coupé ſes cheveux & n'a porté que des habits de deuil. Ce fils répond aux tendres reproches que lui fait la Reine d'avoir contracté un mariage ſans ſon aveu,

s'attendrit à l'aſpect d'un Palais dans lequel il a paſſé des jours ſi chers à ſon ſouvenir, gémit ſur le ſort d'une mère qu'il a eu le malheur d'affliger, & ne ſonge qu'avec le plus grand chagrin que la néceſſité le réduit à conduire des troupes contre ſa patrie. Oui, continue-t-il, j'atteſte les Dieux que c'eſt malgré moi que je combats contre ce que j'ai de plus cher au monde..... C'eſt à vous, ô ma mère! qu'eſt réſervée la gloire de terminer nos maux, de réconcilier deux frères ennemis, & de rappeller la paix ſi déſirable pour vous, pour moi & pour l'Etat.

Etéocle s'avance, & autant ſon frère a mis de modération dans ſon diſcours, autant il ſemble deſirer une réconciliation, autant l'uſurpateur en paraît éloigné. J'eſcaladerais, dit-il, oui, j'eſcaladerais le ciel, & je pénétrerais aux entrailles de la terre, ſi à ce prix je pouvais conquérir la plus brillante des Couronnes..... Quelle lâcheté ſerait-ce de devenir ſujet quand on s'eſt vu Roi! Mais quelle honte de céder à un perfide qui oſe venir les armes à la main déſoler ſa patrie! quel opprobre pour Thèbes & pour moi, ſi la crainte des lances Argiennes me forçait de deſcendre du Trône pour y placer un Vainqueur! Non, Madame, ce n'était point ainſi qu'il devait chercher à entrer en négociation avec moi..... Qu'il habite dans cette terre, j'y conſens : mais qu'ayant

donné la loi, je me rabaiſſe à la recevoir de lui; qu'il ne l'eſpère pas..... Equité tant qu'on voudra, je la reſpecte, mais ſi l'on peut jamais être injuſte, il eſt beau de l'être pour régner.

» Si violer la juſtice & le droict
» Il eſt licite à l'homme en quelque endroict,
» C'eſt pour régner qu'il ſe le doit permettre «.

*Trad. d'*AMYOT *dans* PLUT.

Jocaſte repréſente à Etéocle quels ſont les dangers de l'ambition, Divinité cruelle qui a détruit les Etats les plus floriſſans : elle lui montre en oppoſition les charmes de légalité d'où naiſſent la concorde & le bonheur, lui peint les inquiétudes, les peines ſecrettes, les ſoucis attachés à la poſſeſſion du Trône, lui met devant les yeux tous les maux que ſa défaite peut cauſer aux Thébains qu'il ſacrifie au deſir inſatiable qu'il a de régner, enfin cette mère infortunée réunit tout ce qu'elle imagine devoir toucher un fils dont le malheureux père gémit au fond d'une priſon. Et vous, dit-elle à Polynice, & vous, ſi vous prenez Thèbes, comment offrirez-vous des ſacrifices ? de quelle inſcription marquerez-vous les dépouilles ſur le bord du Fleuve qui vous vit naître ? *Polynice*, direz-vous, *conſacre aux Dieux ces armes enlevées à ſa patrie qu'il a réduite en cendres.* Ah ! mon fils ! puiſſiez-vous n'être jamais ſouillé d'une pareille

gloire ! Si au contraire vous êtes vaincu, de quel front retournerez-vous à Argos en laiſſant nos champs couverts de ſes Citoyens morts pour votre défenſe ? Adraſte votre allié, n'entendra-t-il pas ces murmures ? Mettez, mes fils, mettez l'un & l'autre un frein à votre ambition. Hé quels maux ne doit-on pas attendre de deux Rivaux furieux qui tendent au même but !

Le Chœur unit ſes vœux à ceux de Jocaſte, mais rien ne peut réduire Etéocle. Nul accord entre nous, répète-t-il à ſa mère, nul accord que celui dont j'ai parlé. Je ſuis poſſeſſeur du Trône, je prétends l'être toujours, & vous, Polynice, ſortez de ces murs, où vous y trouverez la mort. — Par quelle main, & qui ſerait cet invulnérable qui oſerait me frapper ſans craindre un pareil deſtin ? — Moi. Tremblez à l'aſpect de ce bras. — Moi, trembler ! la proſpérité répand dans certains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables. — J'entends : c'eſt parce que vous me comptez pour peu dans un combat que vous venez à moi à la tête d'une nombreuſe armée.

C'eſt ainſi que dans cette ſcène coupée vers à vers, & dialoguée avec la plus grande chaleur, c'eſt ainſi, dis-je, que les deux frères ſe piquent & ſe bravent mutuellement.

Polynice prend les Dieux de ſon pays à témoins

de l'injuſtice que l'on commet à ſon égard, il deſire voir ſon père, il deſire embraſſer ſes ſœurs, mais Etéocle lui répond que ces Dieux ne ſont plus les ſiens, que ſon père & ſes ſœurs le déſavouent, & qu'il n'aura ni la ſatisfaction de les voir, ni celle de les embraſſer. Quel ſera votre poſte, reprend Polynice outré de ce dernier affront? — Pourquoi? — Vous m'y verrez? — C'eſt l'objet de mes vœux. Partez.

Jocaſte gémit, ſes enfans ſe ſéparent avec toute la fureur qui doit être la ſuite d'un pareil entretien, & le Chœur termine l'Acte par des chants ſur la naiſſance de Thèbes, idée qui contraſte avec ſa deſtruction qu'Euripide affecte de faire craindre dans tout le cours de la Pièce.

Etéocle & Créon frère de Jocaſte, ſont avertis par un transfuge, que le deſſein des Argiens eſt d'inveſtir & d'attaquer en même-tems la Ville de tous les côtés. Etéocle veut ſortir & fondre ſur eux avec ſa cavalerie, mais Créon s'oppoſe à ce que l'on tente une action déciſive qui ne laiſſerait plus de reſſource en cas de défaite, & il décide Etéocle à oppoſer un nombre égal de Guerriers célèbres aux ſept Chefs qui doivent mar cher ve les ſept portes de Thèbes. Je vais les choiſir & les poſter, reprend le jeune Prince, ce ſerait perdre un tems précieux que de vous les nommer; trait de critique qui tombe ſur Eſchyle. (*Voyez les Sept-Chefs*).

Cependant Etéocle peut mourir, & il laiſſe la Couronne à Créon qu'il charge de Jocaſte & de ſes ſœurs. A l'égard de ſon père, il s'eſt attiré lui-même ſes malheurs, & il n'eſt pas à plaindre, puiſqu'il n'a pas craint de lancer des imprécations contre ſes fils.

Tiréſias a prédit que les Dieux puniraient Etéocle & Polynice de leur ingratitude envers Œdipe, & malgré le mépris qu'Etéocle a marqué pour ſes prédictions, il deſire que Créon le conſulte. Mais le tems avance, & par un dernier trait de haîne, il ordonne non-ſeulement que l'on prive Polynice de la ſépulture, mais que l'on donne la mort à quiconque ſerait aſſez hardi pour honorer ſes cendres. Il prend ſes armes & s'éloigne, le Chœur gémit ſur les horreurs de la guerre, & Ménécée que ſon père Créon avait dépêché vers Tiréſias, amène par la main ce Vieillard aveugle & courbé ſous le poids de la vieilleſſe.

Les deux frères vont périr, Thèbes même eſt ſur le penchant de ſa ruine, il ne lui reſte qu'une ſeule reſſource, mais elle eſt trop cruelle, il veut la taire & ſe retirer. Créon le preſſe, il s'obſtine à garder le ſilence, & conſent enfin à s'expliquer pourvu que l'on écarte Ménécée : Créon s'y oppoſe, parce qu'il eſt sûr de ſa foi, & Tiréſias laiſſe échaper l'affreux myſtère. *Si voulez ſauver Thèbes, il faut immoler votre fils Ménécée.*

Mon fils ! s'écrie Créon au désespoir, sur quel fondement les Dieux peuvent-ils exiger ce barbare sacrifice ! Tirésias le lui explique, & pour cela il remonte jusqu'à l'histoire de Cadmus.

Ce Prince arrivé dans le pays Thébain, envoya ses compagnons puiser de l'eau à la fontaine *Dircé* gardée par un Dragon furieux qui les dévora. Cadmus le mit à mort, & par le conseil de Pallas, il en sema les dents sur un champ qui produisit aussi-tôt une armée de combattans. Mais à peine virent-ils le jour, qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, & s'entre-tuèrent mutuellement, à l'exception de cinq qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes. Le monstre que celui-ci a défait, était sous la protection de Mars, ce Dieu veut venger sa mort par celle d'un Prince issu des dents du Dragon, Ménécée est le dernier de cette race, & c'est à lui de périr, de teindre même de son sang la caverne habitée par ce Dragon; telles sont les conditions imposées par l'Oracle.

Créon désolé veut prendre la place de son fils, & dans la crainte que Tirésias ne répande cet Oracle, il conseille à Ménécée de prendre la fuite, mais cette fuite serait honteuse, & de l'instant que son père a disparu, Ménécée court se dévouer au salut de sa patrie.

Le Chœur célèbre sa générosité, & à peine a-t-il accompli son sacrifice, que Jocaste sort du Palais,

qu'un Officier vient lui annoncer qu'Etéocle & Polynice ſont pleins de vie, que les Thébains ſont vainqueurs, & que c'eſt à la mort de Ménécée que l'on doit ce favorable ſuccès. En effet, le bruit de cette mort s'eſt répandu parmi les aſſiégés, & dans l'inſtant même Etéocle a diſtribué ſes cohortes. L'action s'eſt engagée de part & d'autre, l'aſſaut eſt devenu général, & c'était à qui des Chefs ennemis eſcaladerait le plutôt les remparts de la Ville. Le plus intrépide était Capanée qui atteignait déja aux créneaux à travers une grêle de pierres dont il ſe garantiſſait en ſe couvrant de ſon bouclier. Mais tout-à-coup Jupiter l'écraſe de ſa foudre, & la terre s'ébranle d'une manière effroyable. Ce Guerrier eſt déchiré en morceaux, ſes cheveux voltigent en l'air, ſon ſang coule, ſes mains tournent çà & là, & l'on voit ſon cadavre enflamé tomber en forme de tourbillon. C'eſt un autre Ixion ſur la roue. Adraſte convaincu que Jupiter lui eſt contraire, fait ſortir les aſſiégeans du foſſé, &c.

N'en demandez pas plus, Madame, répond l'Officier à Jocaſte qui brûle de ſavoir la dernière réſolution d'Etéocle & de Polynice, vos enfans vivent, que pouvez-vous deſirer! Ces mots ambigus piquent la curioſité de la Reine, elle preſſe le Thébain, & il finit par lui avouer que les deux Princes ſont convenus d'un combat ſingulier. On

les arme, on enflame leur courage , on immole des victimes dont les Prêtres interrogent les entrailles, &c..... Ce morceau eſt imité en entier du 3e. Livre de l'*Iliade.*

Jocaſte anéantie fait appeller Antigone, elle ſe préſente, & le ſeul eſpoir qui reſte à ſa mère, c'eſt d'aller ſe jetter aux pieds des jeunes Princes. Antigone ne croit pas devoir paraître à la vue de deux camps, telle était la pudeur de ce tems-là, mais de l'inſtant qu'elle ſait que tout eſt déſeſpéré, elle eſt la première à preſſer Jocaſte de partir. Malheureuſe mère ! enfans déplorables ! s'écrie le Chœur, qui des deux ſe baignera dans le ſang de ſon frère ? qui des deux dois-je pleurer !

Créon a recueilli les triſtes reſtes de ſon fils, il vient les apporter à Jocaſte, & les Phœniciennes ne l'ont pas plutôt inſtruit de ce qui ſe paſſe, qu'un Envoyé vient annoncer la mort des deux frères, & même celle de la Reine qui les voyant ſur la pouſſière, a retiré l'épée du corps d'Etéocle, l'a plongée dans ſon ſein & eſt tombée entre ſes deux fils qu'elle tient embraſſés. Il ajoute que ce fatal évènement a produit un nouveau combat entre les Thébains & les Argiens au ſujet de celui que l'on devait reconnaître pour vainqueur, & que ces derniers ont été repouſſés avec perte de ſix cens hommes.

On apporte dans le fond du Théâtre les corps

de Jocaſte, d'Etéocle & de Polynice, Antigone les ſuit ſans voile & les cheveux épars. Sa douleur n'a plus de bornes, elle ſanglote, elle crie, & tout, jusqu'aux êtres inanimés, tout doit prendre part à ſon déſeſpoir. Sur qui, dit-elle, ſur qui répandrai-je les cheveux que je m'arrache! ſera-ce ſur une mère, ou ſur les cruelles bleſſures de mes frères!.... Sortez, Œdipe, ſortez de vos ténèbres. Il s'avance, mais pourquoi le rappeller à la lumière qui ne luit plus pour lui? pourquoi le contraindre à ſortir de ſon tombeau, lui qui n'eſt plus qu'un fantôme, qu'un cadavre animé?..... Vous n'avez plus de fils ni d'épouſe, lui répond Antigone, votre funeſte génie a fondu ſur eux.

Œdipe gémit, Œdipe ſe croit au comble de ſes malheurs, & Créon vient lui en préparer de nouveaux. Il eſt déclaré Roi de Thèbes, il veut que ſon fils Hémon épouſe Antigone, il veut qu'Œdipe ſoit exilé, tel eſt l'Oracle de Tiréſias, & ce jour même doit en voir l'accompliſſement. L'infortuné Vieillard eſt anéanti, mais loin de s'abaiſſer à d'indignes prières, il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un Tyran, & ce Tyran ne lui réplique qu'en ordonnant que le corps de Polynice ſoit jetté hors du pays Thébain ſans honneur & ſans ſépulture, qu'en prononçant peine de mort contre quiconque oſerait l'inhumer.

Antigone outrée donne ſes premières larmes

à son père, & se retournant vers Créon, elle lui jure que malgré lui, malgré tous les Thébains ensemble, elle ensévelira le cadavre de son frère..... Etéocle était Roi de Thèbes avant de mourir, il a décerné cette punition à Polynice comme ennemi de la patrie, en un mot, c'est un arrêt des Dieux, & si Antigone veut l'inhumer, il faut qu'elle s'inhume avec lui. L'environner d'un peu de poussière, le laver d'eau pure, enveloper ses blessures, l'embrasser, tout lui est refusé, & Créon ne veut pas qu'elle trouble par un deuil hors de saison, l'hymen dont il l'honore.

ANTIGONE.

Dont tu m'honores, Tyran ! Me crois-tu donc assez lâche pour épouser ton fils !

CRÉON.

L'intérêt & la nécessité t'y réduiront.

ANTIGONE.

La nuit que tu choisiras verra donc renaître une Danaïde.

CRÉON.

Quelle audace ! ô ciel !

ANTIGONE.

J'en atteste le fer dont je fais vœu de frapper cet époux.

CRÉON.

Hé pourquoi dédaigner cet hymen !

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Pour accompagner un père dans l'exil, pour mourir avec lui.....

CRÉON.

Hé-bien partez. Je délivre mon fils d'une Furie. (*Il ſort.*)

Antigone s'aſſocie à tous les malheurs d'Œdipe qu'elle conduit auprès de Jocaſte qu'il touche pour la dernière fois, ainſi que ſes malheureux enfans, & de ce moment, il prédit qu'Athènes ſera le lieu de ſa mort. La demeure ſacrée de Neptune, dit-il, Colone me recevra. Ce ſera mon aſyle & mon tombeau. Partons, généreuſe Antigone, puiſque vous voulez être compagne de mon exil, & conduiſez mes pas mal aſſurés.

Il demande ſon bâton, Antigone le lui donne, marque l'endroit où il doit poſer chacun de ſes pieds, & tous les deux ſe retirent après quelques réflexions ſur leur félicité paſſée.

Si l'on en excepte la mort de Ménécée, épiſode peut-être déplacé dans cette Tragédie, on conviendra que les évènemens multipliés qu'elle renferme, ſont liés avec le plus grand art, & concourent tous au même but. C'eſt le tableau des infortunes d'Œdipe & de ſa maiſon, le denouement en eſt le comble, & le ſpectateur y eſt conduit par un enchaînement de ſcènes plus inté-

reſſantes les unes que les autres. Dolcé, Rotrou, Racine ont traité le même ſujet, & le ſimple extrait de la Pièce des deux derniers ſuffira pour faire voir au Lecteur qu'ils ont été fort au-deſſous de leur modèle. A l'égard de Dolcé, ſa Jocaſte n'eſt autre choſe que la traduction d'Euripide, & le ſeul reproche que l'on puiſſe lui faire, c'eſt d'avoir changé la ſeconde ſcène, uniquement parce qu'il n'oſait préſenter Antigone ſur une tour. Cependant cette ſituation eſt tout-à-fait théatrale; d'ailleurs Homère en a fait uſage, & d'après un pareil guide, Dolcé ne devait pas craindre de s'égarer.

MÉDÉE.

LES principaux perſonnages de cette Tragédie ſont Médée & Jaſon qu'il eſt néceſſaire de faire connaître, & cela ſans démêler l'hiſtoire de la Fable, puiſque c'eſt la Fable qui fait le fond du Poëme.

Ce Jaſon était fils d'Eſon & d'Alcimède: Eſon en mourant le laiſſa ſous la tutelle de Pélias, & celui-ci le fit élever par le Centaure Chiron. Mais à peine le jeune Prince fut-il ſorti de l'enfance, qu'il gagna l'affection de ſon peuple au point que Pélias chercha tous les moyens de le perdre pour

s'assurer du Thrône. En conséquence, il fit entendre à Jason qu'il devait entreprendre la conquête de la *Toison d'or*, bien convaincu qu'il n'en reviendrait pas. Le bruit de cette expédition se répandit, les Princes Grecs voulurent y avoir part & se rendirent en Colchide où cette toison était pendue à un arbre & défendue par un Dragon monstrueux. Le vaisseau qui les portait fut nommé *Argo*, d'Argus qui l'avait fait construire, & de-là ces Guerriers furent appellés *Argonautes*.

Jason ne fut pas plutôt en Colchide, qu'il y devint amoureux de Médée fille d'Aëtas & fameuse Magicienne : Médée, à son tour, brûla pour Jason de l'amour le plus tendre, & à l'aide de ses enchantemens, il endormit le Dragon & le tua, s'empara de la toison & enleva sa Maitresse. Celle-ci fut poursuivie par son père, & pour le retarder dans sa marche, elle eut la barbarie d'égorger son frère Absyrthe & de semer ses membres le long du chemin.

Arrivée en Thessalie, son premier soin fut de venger Jason de la perfidie de Pélias qui l'avait exposé au danger le plus évident, & pour y parvenir, elle conseilla aux filles de ce Pélias de le tuer, de le faire bouillir dans une chaudière d'où il sortirait avec tout l'éclat de la jeunesse. Ces filles obéirent, & Pélias en fut la victime. Contraints de fuir après cet horrible attentat, Médée & Jason

abordèrent à Corinthe, & ce fut-là que Jason l'abandonna pour épouser Creüse fille de Créon. Ce dernier trait est le sujet de la Tragédie d'Euripide dans laquelle, emportée par sa jalousie, Médée massacre les enfans même qu'elle avait eus de Jason. Cependant quelques Auteurs ont voulu la justifier de ce meurtre, & si l'on en croit Ælien, il fut commis par les Corinthiens. Il ajoute que ce fut à la prière de ceux-ci que l'Auteur Grec le rejetta sur Médée, & que pour le payer de cette complaisance, ils lui firent don de cinq talens. Cette supposition ne nous paraît guère s'accorder avec le caractère d'Euripide, & ce qu'il y a de certain, c'est que parmi les différentes traditions qui nous ont été transmises sur Médée, il a choisi celles qui étaient les plus propres au Théâtre.

Plût aux Dieux, dit la confidente de cette Princesse en ouvrant la scène, plût aux Dieux que le vaisseau des Argonautes n'eût jamais abordé à Colchos, que les pins du mont Pélion n'eussent point été coupés pour construire ce fatal vaisseau, & que la Toison n'eût pas été enlevée! Médée au désespoir atteste la foi violée, & les Dieux témoins de son hymen; elle sèche de douleur & s'en laisse consumer. Semblable à un marbre, elle ne paraît avoir de vie que lorsqu'elle pleure son père, sa patrie & sa maison qu'elle a trahis pour suivre un

Etranger qui la trahit & la méprise à son tour..... Elle hait même ses enfans & ne peut plus supporter leur vue..... Je la connais ; un cœur aussi fier que le sien ne peut essuyer un outrage sans en venir à de cruelles extrémités.

Elle apperçoit les enfans de Médée accompagnés de leur Gouverneur, & le Gouverneur lui demande pourquoi elle a laissé sa Maitresse seule. La Confidente lui répond que cette infortunée est sortie pour aller raconter ses peines au Soleil, & sur ce que dit le Gouverneur du projet formé d'éloigner de Corinthe cette Princesse & ses enfans, la Confidente le presse de les dérober à la vue de leur mère dont la fureur semble annoncer quelque attentat funeste.

On entend de loin des cris & des plaintes, c'est Médée qui fait des imprécations contre ses enfans, contre Jason, en un mot contre elle-même. Les enfans se retirent, la Confidente débite une longue morale sur les soucis attachés au Trône, & les Dames de Corinthe attirées par les cris de leur Souveraine, viennent engager sa Confidente à la prier de sortir de son appartement, à se prêter aux consolations qu'elles s'efforceront de lui procurer.

J'y vole, reprend la Confidente, mais je doute qu'elle veuille paraître...... Semblable à une Lionne farouche, elle nous effraie de ses regards

quand nous osons lui parler..... Que les hommes ont été peu sages ! Ils ont inventé le chant pour animer les festins. Que ne trouvaient-ils plutôt l'art de calmer les dépits cruels & les transports affreux qui produisent si souvent le renversement des maisons. C'est à guérir ces maux qu'il fallait employer l'harmonie.

Hugues Grotius a trouvé cette idée très-belle & l'a traduite en vers latins, Buchanan en a fait usage dans sa Médée, Aristophane au contraire l'a trouvée hors de propos dans une Tragédie, & nous croyons qu'il a eu raison.

A l'égard de l'exposition de la Pièce, nous doutons que l'on puisse la critiquer; Phèdre la cite comme un des meilleurs morceaux de l'Antiquité, & pour tâcher, dit-il, de dérider les Censeurs de ses Fables. Cependant, ajoute-t-il, les délicats ont observé que Minos a vogué sur la mer Egée long-tems avant qu'Argus eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom, & que ce vaisseau n'ayant pas été le premier, Euripide avait eu tort de le supposer tel.

Que voulez-vous dire, répond Phèdre à cette remarque, *que voulez-vous qu'on vous fasse, Lecteur plus censeur que Caton, si les Fables ni petites ni grandes ne peuvent vous contenter ? Croyez-moi, n'allez point chicaner les Lettres, de peur qu'elles n'ayent leur tour à vos dépens. Ceci regarde ceux qui*

font profeſſion de tout dédaigner, & qui veulent s'attirer la réputation d'eſprits ſupérieurs à force de blâmer les belles choſes qui ſont auſſi éloignées d'eux que le ciel l'eſt de la terre.

Maudit Cenſeur, te tairas-tu ?
Ne ſaurais-je achever mon conte ?
C'eſt un deſſein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire :
Les délicats ſont malheureux,
Rien ne ſaurait les ſatisfaire. (*La Font.*)

Médée ouvre le ſecond Acte, & abandonnée de ſon époux, jouet d'une Cour étrangère, elle n'a plus de reſſource que le tombeau. Ces triſtes réflexions lui concilient l'affection du Chœur, c'était ſon projet, & les Dames Corinthiennes verſent des larmes ſur ſon ſort, lorſque Créon vient bruſquement lui ſignifier qu'il l'exile avec ſes enfans. Son art dangereux, ſa jalouſie contre une rivale, tout lui fait une loi de cet exil, & la ſeule grace que Médée obtient après s'être abaiſſée juſqu'aux ſupplications, c'eſt un jour pour préparer ſa fuite : Créon l'accorde avec d'autant plus de peine qu'il s'était attendu à des éclats, & les prières, le modeſte courroux de Médée lui ſemblent plus redoutables que ſes fureurs. Elle n'a demandé ce jour que pour mettre en sûreté ſes malheureux enfans, mais ce jour expiré, elle ſera punie de mort, ſi elle oſe demeurer à Corinthe, & cette

dureté de la part de Créon qui ſe retire, rend le Chœur encore plus favorable à Médée qui ne s'eſt humiliée juſqu'à flatter un Tyran que dans l'eſpoir d'une vengeance éclatante. J'ai du moins, dit-elle, acheté l'avantage d'avoir vu le traître aveuglé au point de m'arêter en ces lieux pour un jour, précieux jour où je ſacrifierai le père, la fille & l'époux, mais en ſecret & ſans éclat. Que ſi le deſtin me trahit, & m'oblige de précipiter ma fuite, je fondrai ſur eux le poignard à la main, & duſſai-je périr moi-même, ils périront. Ma fureur ne connaît plus de bornes. Non, vénérable Hécate, vous que j'ai choiſie pour ma divinité tutélaire, il ne ſera pas dit qu'ils aient eu le plaiſir cruel de jouir impunément de mes larmes.... Iſſue du Soleil, ſavante dans l'art des charmes, femme enfin, & par cela ſeul capable des plus hardis projets, ſerais-je la fable du perfide Jaſon, & des vils deſcendans de Siſyphe?

Ce Siſyphe était fils d'Eole, & commit tant de crimes, que les Poètes ont feint qu'il était condamné dans les Enfers à rouler continuellement une groſſe pierre ronde du bas d'une montagne en haut, d'où elle retombait auſſi-tôt.... L'Hécate que Médée implore était fille de Jupiter & de Latone. Elle préſidait à la magie & retenait pendant cent ans au-delà du Styx les ombres de

ceux qui étaient morts ſans ſépulture. Nous en avons parlé dans le premier Volume.

Médée ſort, le Chœur applaudit à ſa vengeance, vante la gloire dont elle va ſe couvrir en puniſſant un perfide époux, & juſtifie tous les crimes que les femmes peuvent commettre après un pareil outrage.

Médée reparaît, Jaſon eſt avec elle, & la manière dont il veut excuſer ſa perfidie n'eſt pas plus heureuſe que celle d'Enée vis-à-vis de Didon dans Virgile, de Pyrrhus vis-à-vis d'Hermione dans l'Andromaque de Racine.

Cependant Jaſon ne craint pas d'avancer qu'il ne s'unit à Creüſe que par intérêt pour ſes propres enfans; qu'il ſe croit quitte envers Médée qu'il a tirée d'un pays barbare pour la tranſporter au ſein de la Grèce, région polie dans laquelle elle a trouvé les Arts & le bonheur; qu'à la vérité Créon l'en exile, mais qu'elle ne doit attribuer cette punition qu'à ſes emportemens, & que dans quelque lieu qu'elle ſe choiſiſſe un aſyle, elle peut tout attendre de ſes ſecours.

Hé dis-moi, lui répond Médée après l'avoir accablé des noms les plus odieux, après lui avoir reproché tout ce qu'elle a fait pour lui; chargée de tes mépris, où puis-je porter mes pas? Sera-ce dans ma patrie & dans le palais de mon père? Je les ai trahis pour toi. Serait-ce chez les mal-

heureuſes filles de Pélias ? de quel œil reverraient-elles la main qui a tué leur père ? Plus de parens, plus d'amis pour moi, je t'ai tout ſacrifié.

Jaſon réitère les offres qu'il a faites ſoit en argent, ſoit en gages d'hoſpitalité, Médée ne veut rien accepter d'un parjure. Va retrouver, lui dit-elle, va retrouver ta nouvelle épouſe. Tu languis en ſon abſence, va cours à l'Autel, & hâte un hymen qui, grace aux Dieux, te coûtera plus d'un repentir.

C'eſt à-peu-près de cette manière qu'Hermione renvoie Pyrrhus vers Andromaque.

Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi.
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne ſouffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu lui parles des yeux.
Je ne te retiens plus, ſauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Va profaner des Dieux la majeſté ſacrée.
Ces Dieux, ces juſtes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes ſermens avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des Autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.

Jaſon ſe retire, Médée reſte abîmée dans ſes réflexions, & les Dames Corinthiennes remontent jusqu'à la ſource de ſes malheurs auxquels elles prient Vénus d'apporter un prompt remède. Le plus grand de ces malheurs, à leur gré, c'eſt de

vivre loin de ſa patrie, chagrin dont elles ſont exemptes.

A l'inſtant même, Egée Roi d'Athènes ſe préſente ſans être annoncé. Il revient de Delphes, où il était allé prier Apollon de lui accorder un héritier : Médée vole au-devant de ſes pas, l'inſtruit de ſa poſition, lui promet que par le moyen de ſon art, il verra l'accompliſſement des vœux qu'il a formés, & lui demande un aſyle dans ſes états. Egée y conſent, mais à condition qu'elle s'y rendra ſans qu'il ait paru de concert avec elle, il s'éloigne, & Médée qui a levé le ſeul obſtacle que le ſort oppoſait à ſes deſſeins, dévelope bien-tôt l'horrible plan qu'elle a concerté. Sous l'apparence d'une réconciliation ſincère, elle va rappeller Jaſon, & lui faire préſenter par ſes enfans un don funeſte à ſa rivale, mais ce don n'eſt que le prélude de ſa vengeance, & elle frémit elle-même en ſongeant à l'effroyable crime qu'elle va commettre, c'eſt le meurtre de ſes enfans. Le Chœur lui repréſente l'atrocité de ce meurtre : le deſſein en eſt pris dit-elle à une de ſes compagnes : ta foi m'eſt connue, amène-moi ma victime. Confidente & femme, tu dois ſervir doublement mes fureurs.

O Athènes, reprennent les Dames Corinthiennes, climat chéri des Dieux, ſéjour de la ſageſſe, où l'on dit que les Muſes ont fixé la divine har-

monie, où Vénus au bords du Céphise, répandit un souffle aussi doux que celui des zéphirs, où enfin Cypris, en couronnant de fleurs sa belle chevelure, a laissé les tendres Amours, & les Génies qui président aux beaux Arts.... (*Après un moment de silence & en se retournant vers Médée.*) De quel œil, cette Athènes, cette ville si polie verra-t-elle une mère teinte du sang de ses enfans?

Paraissez, dit Médée en appercevant Jason dans la première Scène du quatrième Acte, paraissez chers gages de mon hymen. Embrassez un père, étouffons nos haînes anciennes, mon courroux cesse & je me réconcilie. Baisez la main paternelle... Ciel! quel souvenir affreux vais-je me rappeller! attendrie, & saisie de crainte, je ne puis retenir mes larmes.

Jason aveuglé par son amour ne devine point le coupable artifice de Médée qui l'amène au point de lui faire promettre d'engager Creüse même à s'opposer à l'exil de ses enfans, bienfait qu'elle reconnaîtra par un présent digne de cette royale épouse, une robe très-fine & une couronne d'or. Partez donc, ô mes fils, continue-t-elle, & allez trouver ma Souveraine, l'épouse de votre père : suppliez, pressez, obtenez votre grace, & faites qu'elle reçoive le don que vous lui portez. C'est un point nécessaire, allez, remplissez mon attente, & revenez m'annoncer un heureux succès.

Plus Médée parle, moins Jaſon ouvre les yeux; il part, le Chœur prévoit les ſuites de ſa crédulité, & les enfans reviennent accompagnés de leur Gouverneur. Il annonce à Médée que ſes déſirs ſont accomplis, & qu'ils ne ſeront point exilés! Médée ne répond que par des pleurs & des ſoupirs, le Gouverneur en eſt étonné, & Médée le renvoie. Animée par le déſir de la vengeance, attendrie par la nature, elle ne ſait encore ſi elle doit céder à la fureur ou à la pitié! mais la fureur l'emporte, & ſa gloire, l'intérêt même de ſes enfans, tout exige qu'elle accompliſſe ſes projets.... au point où nous en ſommes, dit-elle, mes fils ne peuvent éviter le trépas. Hé bien, puiſque telle eſt leur deſtinée, ils recevront la mort de celle dont ils reçurent le jour. Ç'en eſt fait, leur arrêt eſt prononcé. Auſſi-bien, je le vois, la couronne & la robe fatale auront eu leur effet. La Princeſſe expire. Fuyons, précipitons ma vengeance, & appellons mes enfans pour la dernière fois. Venez, mes fils, embraſſez votre mère.... Allez, retirez-vous. Je ne puis plus ſoutenir leur vue.... Je ſens toute l'horreur du crime dont je vais me ſouiller, mais la rage a banni la raiſon.

Médée attend en ſilence le ſuccès de ſes affreux préſens, & le Chœur termine l'Acte par une morale aſſez froide ſur les peines du mariage, & la tranquillité du célibat.

Fuyez, malheureuse Princesse, s'écrie un Officier du palais, fuyez, qu'attendez-vous ? Le père & la fille expirent victimes de vos dons cruels. Ils expirent ! reprend Médée. Racontez-moi tout les détails de cet évènement : ce sera pour moi le comble du plaisir, si j'apprends que leur supplice a été affreux.

L'Officier commence son récit du moment où les enfans ont présenté à Creüse la couronne & la robe... Elle se pare de ce double don, & consultant le miroir pour arranger ses cheveux, elle se regarde avec une secrette complaisance... Mais bien-tôt après, quel affreux spectacle ! nous l'avons vue changer de couleur, ses genoux se dérobent sous elle. Ses yeux sont égarés, tout son corps est sans couleur. Elle jette d'horribles cris, toute la Cour s'émeut, & les femmes courent çà & là, les unes vers le Roi, les autres à Jason. Le mal était au comble, elle était sans voix. Incontinent elle se réveille, mais pour lutter avec un double mal, car la couronne qui environnait sa tête jettait un tourbillon de flammes, & la robe empoisonnée la consumait. Toute entourée de feu, elle se fuit elle-même, & secouant sa chevelure, elle tâche d'arracher cette fatale couronne. Vains efforts : plus elle en fait, plus la flamme redouble. Enfin elle tombe méconnaissable à tout autre qu'à un père. L'éclat de ses yeux & de son teint avait disparu.

Le ſang mêlé de feu lui inondait le viſage. Les chairs même tombaient comme les gouttes ardentes d'un flambeau.... Créon ſe précipite ſur elle, & la tient ſerrée entre ſes bras. Il veut ſe relever, mais les funeſtes ornemens de la fille s'attachent au corps du père, comme le lierre au laurier. Vainement il cherche à les détacher, s'il redouble ſes efforts, la chair eſt enlevée. Les forces l'abandonnent, & contraint de céder au poiſon, il expire entre les bras de ſa fille.

Le Chœur plaint Creüſe, & Médée qui n'a ſatisfait que la moitié de ſa rage, qui veut ſignaler ſa fuite par le comble de la barbarie, Médée, dis-je, rentre pour aller maſſacrer ſes enfans. On entend la voix de ces innocentes victimes, les Dames Corinthiennes voudraient les arracher à la mort, mais elles ne peuvent forcer les obſtacles, & par leurs larmes, par leurs cris, elles tâchent de réveiller la pitié dans le cœur de cette nouvelle Ino.

Celle-ci était fille de Cadmus & d'Hermione. Devenue femme d'Athamas, & s'imaginant qu'elle était lionne, elle tua Léarque & Mélicerte ſes deux enfans qu'elle croyait être des lionçeaux. Rendue à elle-même, elle prit la vie en horreur, & ſe précipita dans la mer où Neptune la métamorphoſa en Nymphe.

Inſtruit de l'horrible mort de Creüſe, & du

meurtre de ſes enfans par les mains de leur propre mère, Jaſon arrive, & furieux, il veut briſer les portes. Mais Médée s'élève dans les airs ſur un char que lui avait donné le Soleil ſon ayeul. Va, dit-elle à Jaſon, va rendre les derniers devoirs à ta nouvelle épouſe. Je vais devenir celle d'Egée, & toi, après avoir aſſez vécu pour ſentir tout le poids de ton infortune, tu périras accablé ſous les débris du vaiſſeau des Argonautes.

On prétend que cette prédiction fut accomplie, & qu'un jour dormant à l'abri de ce vaiſſeau, Jaſon eut la tête fracaſſée par une de ſes poutres qui ſe détacha. Cependant Jaſon voit ſes fils dans le char, il les demande pour les enſévelir, il veut au moins les embraſſer, rien ne lui eſt accordé, & Médée diſparaît après ce dernier refus qui était le plus déſeſpérant pour Jaſon, eu égard à la manière de penſer des Anciens ſur les morts & ſur les funérailles.

Le ſujet que nous venons de déveloper a été traité ſi ſouvent ſoit en Tragédie, ſoit en Opéra, ſoit en Ballet, que nous ſerons obligés d'en parler plus d'une fois, mais en peu de mots, d'après la connaiſſance que nous avons donnée de la Pièce d'Euripide qui a ſervi de modèle à toutes les autres. C'eſt une des raiſons qui nous a engagés à nous étendre ſur les Tragédies imitées des Grecs, parce que l'extrait des unes nous diſpenſera de faire celui

lui des autres, & nous mettra dans le cas d'épargner au Lecteur des redites qui ſont toujours ennuyeuſes.

ANDROMAQUE.

DANS l'Andromaque de Racine, cette Princeſſe ne connaît d'autre mari qu'Hector & d'autre fils qu'Aſtyanax, dans Euripide elle tremble pour la vie de Moloſſus, enfant qu'elle a eu de Pyrrhus, & qu'Hermione veut faire mourir avec ſa mère; ainſi ces deux Pièces n'ont pour ainſi dire de commun que le nom & les ſeuls traits que l'Ecrivain Français ait empruntés du grec, ce ſont la douleur d'Andromaque, & la jalouſie d'Hermione. Il eût été choquant pour nous de voir une Princeſſe captive contrainte d'entrer au lit de ſon vainqueur plutôt en qualité d'eſclave que d'épouſe & allaitant même les enfans qu'il avait de ſes autres femmes; tout cela était dans les Mœurs anciennes, & Andromaque préſentée ſous cet aſpect aurait été loin de nous intéreſſer.

Habitante de Phthie, Ville du domaine de Néoptolème fils d'Achille, cette Princeſſe ouvre la Scène chez Euripide, retirée dans un Temple au pied d'un Autel de Thétis, voiſin du Palais de Pyrrhus. Elle a dérobé Moloſſus aux pourſuites

de ſes ennemis, & de cet aſyle où elle s'eſt jettée pour éviter la mort, elle raconte l'hiſtoire de ſes malheurs. Hector traîné par les Courſiers d'Achille, Aſtyanax précipité du haut d'une tour ont été le prélude de ſes maux., & forcée de donner la main au fils même de celui qui a détruit Illion, elle a vu la fière Hermione devenir l'épouſe du même Pyrrhus; il eſt abſent, & irritée par ſes froideurs, furieuſe de n'avoir point d'enfans, ſa rivale veut profiter de cette abſence pour la faire périr elle & ſon fils. Ménélas eſt d'intelligence avec Hermione, il a découvert la retraite de Moloſſus, il eſt au moment de le ſaiſir, & la veuve d'Hector en eſt avertie par une de ſes eſclaves qui vient en ſecret l'informer de cette nouvelle.

Privée de Pyrrhus qui eſt allé à Delphes, & de Pélée qui eſt dans ſes Etats de Pharſale, Andromaque prend le parti d'envoyer vers ce dernier qui eſt le moins éloigné, & l'eſclave qui ſent qu'elle expoſe ſa vie, ne ſe charge qu'avec peine de cette dangereuſe commiſſion. Sa maitreſſe continue de déplorer ſes infortunes, & des femmes Theſſaliennes viennent prendre part à ſa douleur.

Hermione paraît & lui reproche d'employer juſqu'à des philtres pour la rendre odieuſe à Pyrrhus : tel eſt dit-elle, le génie des femmes Aſiatiques; mais je ſaurai vous confondre & il n'y aura ni Autel, ni Temple, ni Déeſſe qui puiſſent vous

ſouſtraire à la mort que je vous deſtine. Si la main de quelque Dieu ou de quelque mortel vous délivre des miennes, ce ſera pour vous contraindre à mettre bas votre fierté, & à ramper à mes pieds comme une eſclave.

Penſez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaiſent à troubler le repos de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaiſirs
De ſon perſécuteur ait brigué les ſoupirs ?

Tel eſt le ſens des premières paroles de la réponſe d'Andromaque dans Euripide, & Racine les a miſes dans la bouche de Cléone. Mais croyez-moi, continue cette Andromaque dans l'Auteur grec, ſi Pyrrhus paie vos ſoins d'indifférence, ne vous en prenez qu'à vous-même. Votre fierté eſt le philtre dont vous vous plaignez. Au moindre ſujet de mécontentement Pyrrhus vous voit piquée juſqu'à l'excès, vanter la gloire de votre Lacédémone, rabaiſſer Scyros, relever vos richeſſes au-deſſus des ſiennes & préférer Ménélas à Achille. Hé le moyen de lui plaire à ce prix ! le faſte ſied mal à une femme, fût-elle épouſe d'un mari intraitable.

Le Chœur fait tous ſes efforts pour concilier ces deux rivales, mais Hermione ſe trouve offenſée, Andromaque déclare qu'elle ne quittera point ſon aſyle & ſon ennemie la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une manière outrageante. Elle ſort, & les Theſſaliennes termi-

nent l'Acte par des Chants sur le Jugement de Pâris, cause unique des maux qui ont fondu sur les Grecs & sur les Troyens.

Ménélas amène Molossus qu'il a découvert & le présente à Andromaque, persuadé que par cette ruse il saura la faire sortir de son asyle : il veut une victime, ou la mère, ou le fils, l'arrêt en est porté.

Andromaque éclate en invectives, & lui demande quels sont ses crimes pour être privée de la vie. Mais enfin, ajoute-t-elle, je rougirais de la sauver aux dépens des jours de mon fils. C'en est fait, j'abandonne cet Autel, voici votre victime, frappez... ô mon fils ! c'est pour toi que je me sacrifie. Si la pitié te laisse vivre, souviens-toi d'une mère, & si tu revois un père, raconte-lui en arrosant son visage de pleurs, jusqu'où j'ai porté la tendresse pour toi.

Le Chœur tâche d'exciter la compassion de Ménélas, & non content d'avouer son coupable artifice, de jouir des droits qu'il a sur la vie d'Andromaque sortie de son asyle, Ménélas ne promet rien à Molossus qu'il abandonne à sa fille Hermione. Andromaque atteste les Dieux & l'équité, vaines prières, on ne l'écoute plus, & réduite au désespoir, elle accable les Lacédémoniens des imprécations les plus terribles. Euripide les loue ailleurs, & vraisemblablement ils étaient alors en guerre avec les Athéniens.

La mère & le fils ſont emmenés dans le palais pour être enſuite conduits à la mort, & cet intervalle eſt rempli par le Chœur qui après avoir parlé des maux que la pluralité des femmes entraîne après elle, gémit ſur le ſort des deux victimes.

Elles reparaiſſent, Andromaque eſt chargée de fers, & pour ne point ſe ſéparer de ſon fils en mourant, elle demande qu'on l'approche de ſon ſein : la tendreſſe l'emporte, & elle preſſe cet enfant de ſe jetter aux pieds de Ménélas, mais Ménélas eſt infléxible.

Pélée arrive, c'eſt le commencement du troiſième Acte, & ce Vieillard époux d'une Déeſſe, père d'Achille, ayeul de Pyrrhus, ce Vieillard, dis-je, que tant de titres rendent reſpectable aux yeux de Ménélas, voit avec autant d'indignation que de ſurpriſe, la ſituation d'Andromaque & de ſon fils.

Ils ont profité, dit cette mère éplorée, ils ont profité de l'abſence de mon époux, & de l'abandon où je me trouve, pour me perdre, pour égorger un enfant qui ne leur a fait aucun mal. J'oſe donc me jetter à vos genoux, Seigneur, car hélas ! ces liens que vous voyez m'empêchent de les embraſſer.

Ecce trahebatur paſſis Priameia Virgo
Crinibus à Templo Caſſandra, adytiſque Minervæ

Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra ,
Lumina , nam teneras arcebant vincula palmas.

(VIRG. Enéïd.)

Pélée ordonne que l'on ôte les fers d'Andromaque , Ménélas le défend, & ces deux Princes dans une scène fort longue , se répondent mutuellement soit par des raisonnemens , soit par des injures.

Les coupables Amours d'Hélène, la bassesse que Ménélas a eue de la réclamer, la perfidie avec laquelle il a extorqué à son frère Agamemnon le serment d'immoler Iphigénie, le peu de courage qu'il a montré au siége de Troye où il a soigneusement caché ses armes, tandis que les autres ont su se parer de celles qu'ils ont ravies aux Héros dont ils ont été les vainqueurs , l'indigne ruse dont ce même Ménélas vient de se servir pour perdre Andromaque, rien n'est oublié de la part de Pélée, & le seul argument qui reste à Ménélas embarassé de se laver de ces différentes imputations, c'est de représenter qu'il est honteux pour la mémoire d'Achille que son fils ait partagé sa couche avec la veuve d'Hector, & qu'il en ait eu des enfans.

Pélée s'avance vers Andromaque , la relève, lui ôte ses chaînes, ordonne à Ménélas de retourner à Sparte avec Hermione , & ne craint pas de lui annoncer qu'il saura lui préparer dans Molos-

ſus un ennemi plus redoutable que Pâris. Ménélas eſt obligé de céder, & il ſe retire, mais en déclarant qu'après avoir terminé une guerre qui le rappelle dans ſes Etats, il reviendra les armes à la main, venger la gloire de ſa fille indignement outragée.

Semblable à une timide colombe qui vient d'échaper des ſerres du vautour, Andromaque craint encore que ſon Tyran ne l'emmène avec lui, mais Pélée lui fait ſentir combien peu elle doit redouter la valeur de ce Tyran, & la reconduit dans le palais avec ſon fils, tandis que le Chœur envie le bonheur des grands qui par leurs alliances ſont preſque toujours sûrs de ſe ſouſtraire aux plus affreux dangers.

Interdite, effrayée, ne ſachant ou porter ſes pas, une confidente d'Hermione vient apprendre au Chœur que ſa Maitreſſe déſeſpérée, inquiète de la colère de Pyrrhus, eſt réſolue de ſe donner la mort, & en effet on entend dans le palais le bruit des domeſtiques qui lui arrachent le poignard dont elle veut ſe frapper. Elle paraît, & abandonnée d'un père qui vient de partir, livrée à la vengeance d'Andromaque, contrainte déſormais de ramper aux pieds de l'Etrangère, elle redemande le fer qu'on lui a ravi.

Le Chœur tâche envain de la calmer, & dans l'inſtant même, on voit arriver un Etranger qui

demande le palais de Pyrrhus. C'eſt Oreſte à qui cette même Hermione avait été promiſe, & qui ſous prétexte d'aller conſulter l'Oracle de Delphes, venait en effet pour enlever ſon Amante pendant l'abſence de Pyrrhus. Hermione enchantée de trouver un pareil appui, lui raconte ſon attentat & ſes craintes, attentat qu'elle rejette tout entier ſur les conſeils de quelques-unes de ſes femmes qu'elle compare à des Syrênes qui donnent les leçons les plus funeſtes, les unes par intérêt, les autres par paſſion, les autres enfin pour avoir des compagnes de leurs dérèglemens.

Entrant chez moi femmes de mauvais nom
Ont ruiné mon los & mon renom. (PLUT. trad. d'AMYOT.)

Hermione les invective au point qu'elle penſe qu'un mari ſenſé doit en interdire la viſite à ſon épouſe, & le Chœur en eſt tellement piqué qu'il ne pardonne ces injures à la Princeſſe, que parce qu'il les attribue à l'excès de ſa douleur.

Ne craignez ni Pélée ni Pyrrhus, dit Oreſte à Hermione décidée à le ſuivre : pour celui-ci, il a oſé me reprocher d'être la proie des Furies après avoir été le bourreau de ma mère, il n'a pas craint de vous ravir à mon amour, & je cours laver mon affront dans le ſang de cet orgueilleux Rival. Hermione, par ſon ſilence, conſent à ce projet barbare, & elle part avec Oreſte pour Delphes où le fils

d'Achille était allé demander raiſon à Phœbus de la mort de ſon père.

Pélée informé du départ ſecret d'Hermione avec Oreſte, inſtruit le Chœur de tous les détails de la conjuration formée contre Pyrrhus, & il va envoyer vers lui, lorſqu'un Député vient lui annoncer ſa mort. Oreſte ne pouvait être encore arrivé à Delphes, & déja il a commis le crime qu'il avait projetté; c'eſt une invraiſemblance inexcuſable, & nous n'en juſtifierions point Euripide.

Pyrrhus avait paſſé trois jours à Delphes, & l'on ſoupçonnait qu'il voulait reconnaître le Temple pour en enlever les tréſors. Ce ſoupçon du peuple était fondé ſur ce qu'il entendait Pyrrhus ſe plaindre d'Apollon comme aſſaſſin d'Achille. Le Sénat s'aſſemble, & l'on environne ſecrettement le Temple de Gardes. Cependant Pyrrhus commençait le ſacrifice où il voulait expier la faute qu'il avait commiſe envers Apollon. Oreſte ſe gliſſe dans le Temple, & par des bruits ſemés ſourdement, il change les ſoupçons en évidence. A l'inſtant, les Delphiens armés aſſiègent Pyrrhus de toute part & le pourſuivent l'épée à la main. Il ſe dérobe à leurs coups, ſe ſaiſit des armes ſuſpendues aux colonnes, s'avance vers l'Autel, fait face à tous les Aſſaillans, combat tout couvert de bleſſures, & ne ſuccombe enfin que ſous le nom-

bre de ſes ennemis qui ſe diſputent l'honneur de le frapper.

> Chacun ſe diſputait la gloire de l'abattre ;
> Je l'ai vu dans leurs mains quelque tems ſe débattre,
> Tout ſanglant à leurs coups vouloir ſe dérober,
> Mais enfin à l'Autel il eſt allé tomber. (*Racine*).

On apporte ſon corps ſur le Théâtre, Pélée déſeſpéré l'embraſſe, le baigne de ſes pleurs, & le Chœur unit ſes larmes aux ſiennes, lorſque tout-à-coup Thétis fend les airs pour venir conſoler ſon époux par ſon propre exemple, Thétis qui toute Déeſſe qu'elle eſt, n'a pu s'oppoſer au Deſtin & empêcher la mort d'Achille. Elle veut donc que Pélée ſuſpendant ſa douleur, aille inhumer Pyrrhus à Delphes, afin de le venger par cet honneur, & de laiſſer à la poſtérité un monument de la violence d'Oreſte. Elle exige qu'enſuite il ſe retire dans une grotte des Iles *Fortunées* où il verra Achille déïfié, & dont il ne ſortira que pour être enlevé par cinquante Néréïdes dans le Palais de Nérée, au ſein duquel il obtiendra le titre de demi-Dieu. A l'égard d'Andromaque, elle ira chez les Moloſſes, elle y épouſera Hélénus, & ſon fils Moloſſus, unique reſte des Eacides, donnera des ſucceſſeurs légitimes au trône de Moloſſie.

Le ſeul extrait de cette Pièce eſt plus que ſuffiſant pour faire ſentir au Lecteur combien l'Andro-

maque de Racine eſt ſuperieure à celle d'Euripide; mais en général, il eſt néceſſaire de faire grâce aux dénouemens fabuleux autoriſés par la religion des Grecs, & qui étaient reçus dans leurs Tragédies comme ils le ſont dans nos Opéras.

Quant à la duplicité d'action qui règne dans cet Ouvrage, elle eſt trop claire pour vouloir la déguiſer; l'une a pour objet la délivrance d'Andromaque, & l'autre la mort de Pyrrhus, faute d'autant plus blâmable, que la première n'a aucun rapport direct avec la ſeconde, & que Pyrrhus n'eſt ſacrifié ni à l'amour ni à la jalouſie d'Hermione, mais au ſeul reſſentiment d'Oreſte.

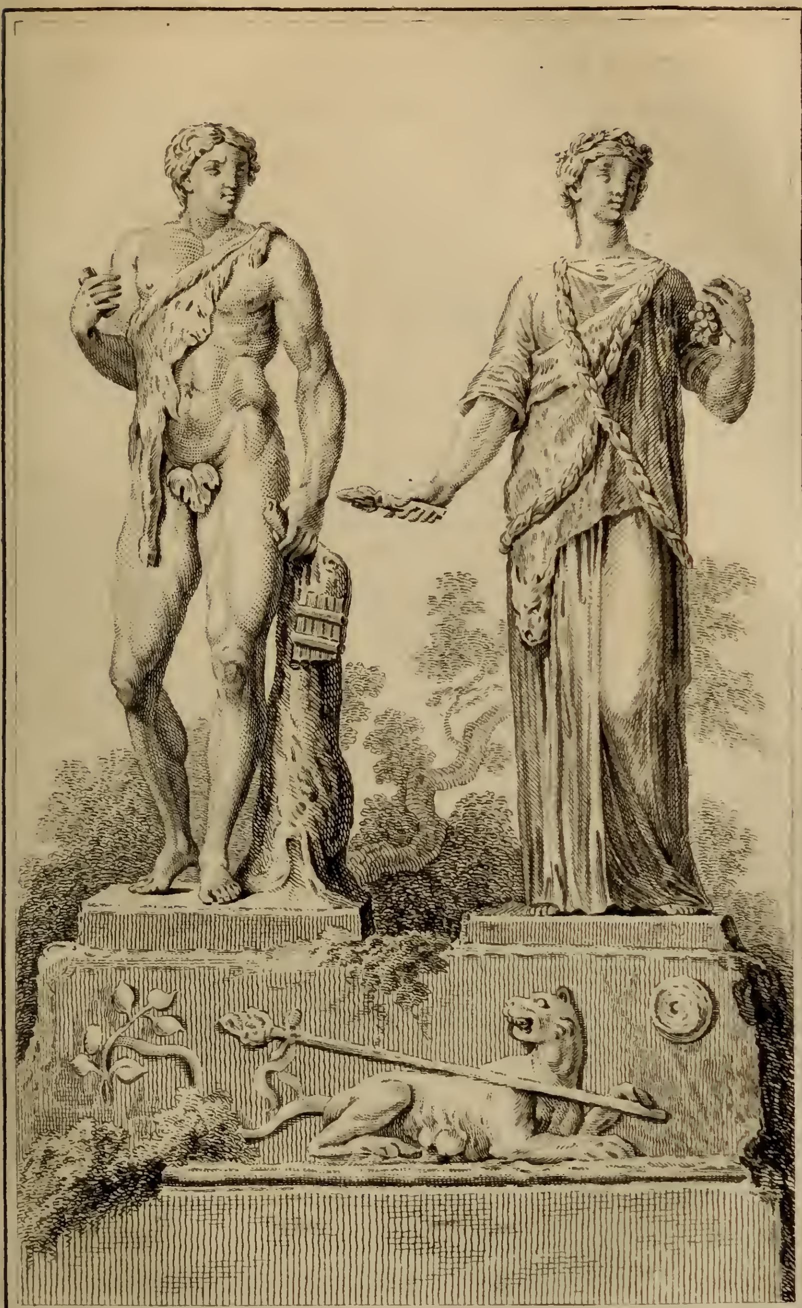
Malgré cela, cette Pièce qui, ſelon M. Boivin, a été jouée la vingtième année de la guerre du Péloponèſe, cette Pièce, dis-je, a dû avoir un très-grand ſuccès par l'alluſion que le Poète y fait depuis le commencement juſqu'à la fin, à l'état où étaient alors entr'elles les Républiques de Lacédémone & d'Athènes. Celle-ci avait eſſuyé les pertes les plus conſidérables ſoit en Sicile, ſoit près d'Orope, & Euripide ne laiſſe échaper aucune occaſion de relever ſa gloire, tantôt en vantant le courage de ſes Citoyens, tantôt en dépri-mant les filles de Lacédémone dont on ne devait attendre ni retenue ni pudeur, puiſqu'elles ne rougiſſaient pas de s'exercer nues avec de jeunes garçons. C'eſt un des argumens dont Pélée ſe ſert

pour confondre Ménélas ſur le compte d'Hélène. Cependant les Athéniens avaient tout à craindre des Lacédémoniens aſſez puiſſans alors pour les écraſer, & il eſt ſingulier que les Poètes ſe permîſſent des invectives qui pouvaient hâter la ruine de leurs compatriotes.

LES BACHANTES.

L'ARRIVÉE de Bachus à Thèbes & la mort de Penthée cauſée par ſa mère & par ſa ſœur, voilà le ſujet de cette Tragédie fort différente de celles que l'on a vues juſqu'ici, & qui vraiſemblablement fut faite pour être jouée pendant les Fêtes de Bachus. Il n'y eſt queſtion que de ce Dieu, les Chœurs n'y célèbrent que lui, & cette Pièce ſemble tenir du genre *Satyrique*, non qu'il y ait des *Satyres*, mais des *Bachantes* dont l'enthouſiaſme & la fureur ſuppléent en quelque choſe à la liberté de dialogue que les premiers ſe permettaient.

Bachus ouvre la ſcène, ſe nomme & montre le ſépulchre de ſa mère Sémélé dans une Chapelle voiſine du Palais. Les ſœurs même de cette Sémélé Princeſſe Thébaine, ont oſé dire qu'elle n'avait point été aimée par le Maître des Dieux, mais abuſée par un mortel qui s'était dit Jupiter,



J. D. Dugoure del. Ph. Trere Sculp.

BACCHANT ET BACCHANTE.

& que ce Dieu l'avait foudroyée pour la punir de ſon orgueil & de ſa crédulité. Bachus eſt outré de cette raillerie, & réſolu de s'en venger, d'établir ſon culte dans la Grèce, il a répandu une fureur divine dans le ſein des Princeſſes & des Dames de Thèbes, qui couvertes de peaux de bêtes, couronnées de branches de vigne, & le thyrſe à la main, ſont ſorties de la Ville pour aller célébrer les *Bachanales* dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition, Bachus forcera les Thébains au reſpect, mais ſurtout Penthée qui refuſe de le regarder comme un Dieu, & pour hâter ſa vengeance, il ſe retire après avoir ordonné à ſes Prêtreſſes d'aller avec leurs tambours de baſque former des Danſes Phrygiennes à la porte même du Palais, afin d'éprouver quel ſera le procédé des Thébains à la vue des cérémonies pratiquées en ſon honneur.

Cette ſcène eſt ſuivie d'une hymne dans laquelle on célèbre l'origine des *Orgies* attribuée aux *Corybantes*, le bonheur de ceux qui ſont initiés aux myſtères de Bachus & de Cybèle que l'on réuniſſait toujours, enfin la gloire & les courſes des *Bachantes* qui durant leur folie ſacrée, ne ſe nourriſſent que de viandes crues & ſanglantes, ne ſuivent que le Dieu qui les inſpire, & qui les anime du geſte & de la voix en ſecouant devant elles une torche ardente qu'il tient à la main.

C'était dans ces courſes que ces femmes échevelées ſautaient, danſaient, faiſaient des contorſions extraordinaires, & s'oubliaient au point de tuer ceux qu'elles rencontraient : de-là vient qu'on les appellait auſſi *Thyades*, c'eſt-à-dire impétueuſes ou furieuſes, & l'on prétend que ce nom leur fut donné de *Thya*, la première qui inſtitua les Fêtes de Bachus. Malgré leurs déſordres, elles étaient reſpectées du peuple, & nous en citerons pour garant ce paſſage de Plutarque.

» Après, dit-il, que les Tyrans des Phociens » eurent pris Delphes, les femmes conſacrées à » Bachus furent ſaiſies de fureur, & errant pendant » la nuit, elles ſe trouvèrent ſans le ſavoir, à Amphiſſe, où fatiguées par l'agitation qu'elles avaient » éprouvée, elles ſe couchèrent & s'endormirent » dans la Place publique. Les Amphiſſiennes craignant que les Soldats ennemis ne fiſſent quelque » inſulte à ces *Thyades*, coururent à la Place & ſe » rangèrent en cercle autour d'elles, afin que perſonne ne pût ni les approcher, ni troubler leur » ſommeil. Lorſqu'elles furent réveillées, ces mêmes Amphriſſiennes leur ſervirent à manger, les » traitèrent avec honneur, & obtinrent de leurs » maris la permiſſion de les reconduire hors la » Ville «.

Les Eliens avaient chez eux de ces eſpèces d'Energumènes que l'on nommait les *Seize*, parce

qu'en effet leur nombre n'était compoſé que de ſeize. Il exiſte pluſieurs monumens anciens où elles ſont repréſentées quelquefois ſeules, quelquefois avec des *Bachants*, des *Faunes*, des *Silènes* & des *Satyres*.

Celle dont nous donnons le deſſin d'après M. Périer, eſt remarquable, tant par l'ornement de ſa tête couronnée de lierre mêlé de *Corymbes*, que par la peau de bête miſe au-deſſus de ſa longue robe, & par deux guirlandes qui ſe croiſent ſur le devant. D'une main, elle tient un bout de thyrſe, & de l'autre une grappe de raiſin.

Le *Bachant* recueilli par le Cavalier Maffei, porte en bandoulière une peau de mouton, coſtume moins ordinaire aux *Bachants* & aux *Bachantes*, que celle de bouc. D'une main, il s'appuie ſur un tronc d'arbre auquel eſt attachée une flûte de *Pan* à ſix tuyaux, & dans les deux, il a un rouleau, ſymbole des chants conſacrés à Bachus.

Nous en ſommes reſtés à l'hymne que le Chœur lui adreſſe dans Euripide, & à peine eſt-elle finie, que l'on voit paraître Tiréſias & enſuite Cadmus à qui la célébration des *Orgies* a fait tourner la tête au point que couronnés de lierre & revêtus de peaux, ils veulent, malgré leur âge, courir & danſer en l'honneur du nouveau Dieu.

Penthée fils de la fille de Cadmus, & à qui ce Vieillard avait remis l'Empire, parce qu'il n'était

plus en état de le gouverner, Penthée, dis-je, arrive, & furieux de ce qu'il vient d'apprendre, il a fait jetter dans les prisons une troupe de Dames Thébaines, qui sous le prétexte d'honorer Bachus, s'abandonnaient à la débauche la plus scandaleuse. Il jure de traiter de même sa mère Agavé, ainsi que les Princesses dont un jeune imposteur (c'est Bachus) a fasciné les yeux & enivré les esprits du culte de je ne sais quelle Divinité dont il a usurpé le nom. Il traite ce prétendu imposteur de la façon la plus outrageante, & ne se propose pas moins que de le faire pendre.

Il jette les yeux sur Cadmus & sur Tirésias; il ne peut revenir de l'équipage dans lequel il les voit & leur reproche dans les termes les plus durs la faiblesse qu'ils ont de participer à ces cérémonies aussi ridicules que déshonorantes.

Le Chœur n'entend qu'avec peine ce discours qui lui paraît de la plus grande impiété, & Tirésias après avoir fait un éloge pompeux de Bachus qui bien-tôt sera révéré de toute la Grèce, Tirésias d'accord avec Cadmus, n'épargne rien pour engager Penthée à honorer ce Dieu dont il est l'allié; mais trop prévenu pour se rendre, Penthée ordonne à quelques-uns de ses Officiers de pénétrer de force dans la maison de Tirésias, d'y briser les couronnes & les ornemens sacrés; à quelques autres de chercher l'imposteur & de le

le lui amener enchaîné : Tiréſias plaint Penthée, ne lui prédit point le malheur qui le menace, & ſort avec Cadmus pour aller prier le Dieu du vin d'épargner Thèbes & ſon Aveugle Roi. Le Chœur condamne de nouveau les blaſphêmes qu'il vient d'entendre, & finit par établir une morale fort aiſée à ſuivre, car elle conſiſte, non à être trop ſage, mais à ſavoir jouir du préſent.

On amène Bachus, ou plutôt il s'eſt offert de lui-même aux Officiers de Penthée avec un air ſi ſerein & ſi tranquille, que ces Officiers en ont été déſarmés. Autre prodige, c'eſt que les *Bachantes* empriſonnées ont vu leurs fers tomber, & les portes de leurs priſons s'ouvrir.

Malgré ces merveilles & quantité d'autres dont Bachus a rempli la Ville de Thèbes, Penthée lui adreſſe les paroles les plus humiliantes; Bachus y répond mais ſans ſe découvrir; il ſe confeſſe Lydien, ſe dit initié par le Dieu même dans les myſtères, ainſi que dans les *Orgies*, & il vient les introduire chez les Grecs : Penthée s'emporte, Bachus lui déclare qu'il ſaura échaper de ſes mains & le punir : le Roi ordonne qu'on le lie, & qu'on l'enferme dans le cachot le plus obſcur. Le Chœur qui n'a pu deviner que cet Etranger était Bachus, le Chœur, dis-je, l'appelle à grands cris, & ſoudain l'on entend une voix céleſte, c'eſt le Dieu qui parle à ſes Prêtreſſes. A l'inſtant même, une

partie du palais de Penthée s'ébranle & s'écroule. Brûlez , s'écrie le Chœur , brûlez l'asyle d'un Roi impie. La flame, en effet, brille de toutes parts , & cette flame sort du tombeau de Sémélé outragée dans la personne de son fils.

Cependant Bachus toujours sous la forme d'un Lydien , vient rassurer les femmes du Chœur qui commençaient à s'effrayer. Il a fasciné les yeux de Penthée auquel il a fait poursuivre tantôt un taureau , tantôt un spectre qu'il a pris pour l'inconnu , & à peine a-t-il fini son récit que le Roi paraît. Je suis libre, lui dit Bachus, je l'avais prédit. Environnez-moi de murs & de tours, ce sera avec aussi peu de succès. Mais non, écoutez ce Berger qui s'avance, je ne fuirai pas.

Ce Berger arrive du mont Cythéron, & vient raconter à Penthée les prodiges opérés par les *Orgies*. A la voix d'Antinoé mère d'Actéon, d'Agavé mère du Roi, & d'Ino sœur du même Prince , les *Bachantes* endormies se réveillent , se lèvent & commencent leurs courses. L'une d'elles frappe un rocher avec son thyrse, & à l'instant il en sort une source d'eau. Une autre secoue sa torche sur la terre & la terre s'ouvre pour faire jaillir une fontaine de vin. Ici ces mêmes thyrses produisent du lait, là des rayons de miel qui découle avec abondance. Le Berger ajoute, que de concert avec ses compagnons, il a voulu

s'emparer de cette troupe de femmes pour les amener au palais, mais que ſemblables à une troupe d'oiſeaux, elles ont volé d'un pied léger vers les Villes d'Yſia & d'Erythra, où elles ont mis tout à feu & à ſang. Leurs têtes, dit-il, paraiſſent entourées de flames qui ne les conſument pas. Les habitans prennent les armes, leurs traits s'émouſſent ſur le corps des *Bachantes*, tandis que les thyrſes de celles-ci portent des coups certains & inévitables. En un mot, des femmes remportent la victoire ſur des hommes, témoignage aſſuré de la puiſſance du Dieu qui les protège & qui combat pour elles.

Le premier mouvement de Penthée eſt de punir par la mort des excès auſſi révoltans, mais le Berger lui promet de ramener les *Bachantes* ſans violence, lui propoſe d'être lui-même le témoin de leurs *Orgies*, & troublé par le pouvoir ſecret de Bachus, Penthée ſe rend à cette propoſition. Bachus prédit qu'il court à ſa perte, & les femmes ſe répètent entr'elles que les Dieux pourſuivent toujours les impies, que le ſupplice pour être lent, n'en eſt pas moins aſsûré.

Penthée reparaît déguiſé en *Bachante*, & Bachus le tourne en ridicule : il croit voir, lui dit-il, une des filles de Cadmus, il lui arrange ſes cheveux, ſa coëffure & ſa robe, il lui apprend à tenir ſon thyrſe avec grace, lui parle du combat

qu'il va entreprendre, & lui préſage que couvert d'une gloire immortelle, il en reviendra porté ſur les bras de ſa mère. Il eſt inutile de faire remarquer la cruauté de cette ironie. Comment les Grecs pouvaient-ils en ſupporter de pareilles dans la bouche d'un Dieu?

Penthée a l'eſprit égaré au point qu'il veut traverſer la Ville dans le coſtume ridicule dont il eſt revêtu, & qu'il demande en partant s'il ne pourra pas enlever tout-à-la-fois & les *Bachantes* & le mont Cythéron : on lui répond qu'il le pourra, il s'éloigne, & déja le Chœur croit le voir déchiré par les *Thyades*.

Ce déſir eſt bien-tôt accompli, & un Envoyé vient annoncer la mort de Penthée ſurpris au haut d'un arbre d'où il obſervait les *Orgies*. Raſſemblées par une voix céleſte qui leur crie : *vengez-moi*, *vengez-vous*, les *Bachantes* accourent à travers les torrens & les rochers, comme ſi Bachus les eût pouſſées de ſon ſouffle puiſſant. Au milieu de leur courſe elles voient Penthée, elles s'arêtent, leur fureur redouble, les pierres volent ſur ce malheureux Roi, & comme il était défendu par ſa ſituation, les *Bachantes* déracinent l'arbre avec lequel il tombe dans les mains de ſes ennemies. Il veut ſe dérober au ſort qui l'attend, il implore Agavé, & Agavé qui a donné l'exemple de la vengeance, rapporte au bout de ſon

thyrse la tête de cet infortuné. Elle revient avec ce funeste trophée, gage affreux d'une victoire qui va lui coûter bien des larmes.

Elle arrive en effet avec les restes de son fils qu'elle prend pour un lion déchiré de ses mains, elle reçoit les félicitations des *Bachantes*, & les invite au festin où elle veut leur servir la proie quelle rapporte : elle veut la faire voir au peuple, à Penthée, à Cadmus : elle les appelle, Cadmus paraît. Il a rassemblé les membres épars de Penthée, & ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'il ouvre les yeux d'Agavé sur le meurtre qu'elle a commis. Furieuse, désespérée, elle verse des larmes de sang sur la mort de son fils, & contraints de se séparer par l'ordre même de Bachus, le père & la fille se quittent, l'un pour s'exiler à jamais de la Grèce, l'autre ponr sortir de Thébes, accompagnée de ses sœurs, qui comme elles, se retireront si loin qu'elles perdront de vue le cruel mont de Cythéron.

Cette Pièce a dû avoir du mérite aux yeux des Grecs, attendu le culte qu'ils rendaient à Bachus, & les Fêtes qu'ils célébraient en son honneur, mais elle ne peut nous paraître que bisarre & même révoltante à plusieurs égards. Les choses les plus absurdes étaient autorisées par la religion des Anciens, & d'après les détails que nous donnerons des *Bachanales* des Romains, on ne sera

point étonné des extravagances que renferme cette Tragédie.

LES SUPPLIANTES.

LORSQUE Polynice redemanda le trône à Etéocle, il vint l'attaquer à la tête d'une armée d'Argiens dont un très-grand nombre périt sous les murs de Thèbes. Créon fit jetter leurs cadavres avec défense de leur rendre les derniers devoirs, & conduites par Adraste Roi d'Argos, leurs mères, leurs épouses prennent le parti de venir à Eleusine dans le Temple de Cérès, pour y supplier Thésée Roi d'Athènes de s'armer contre Créon, de les venger de l'affront qu'elles en ont reçu, enfin de faire inhumer dans ses Etats une foule d'illustres morts à qui l'on refusait la sépulture dans le pays Thébain.

Ethra mère de Thésée leur a promis son appui, & c'est elle qui ouvre la scène, prosternée au pied d'un Autel, & environnée de Prêtres. Le Temple est rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, & dans le vestibule on voit Adraste qui la tête voilée, est entouré des enfans des Dames Argiennes.

O Reine, disent-elles à Ethra, vous savez par vous-même ce que c'est qu'être mère. Prenez part

à notre deuil, & par le ſecours de Théſée, rendez-nous ce que nous eûmes de plus cher. Ce n'eſt point la Déeſſe que nous venons ſupplier, c'eſt vous ſeule. Mère d'un Roi fortuné, vous pouvez adoucir notre misère, & nous ne demandons pour toute grace que les triſtes reſtes de nos fils, pour les embraſſer & les arroſer de nos pleurs.

Théſée paraît, il entend des cris, il tremble pour ſa mère, il la voit à l'Autel, il y vole, & au milieu d'un Chœur coupé alternativement par des paroles & par des gémiſſemens, il eſt inſtruit de la demande que l'on vient lui faire.

Blanchi ſous le Diadême, reprend Adraſte en ſe dévoilant, & plus heureux autrefois, je dois rougir d'embraſſer vos genoux. Jugez de mes malheurs par la ſituation où vous me voyez réduit. Rendez-nous nos chers morts. Songez que ces mères infortunées ont entrepris un pénible voyage, & qu'elles ne veulent que réndre à leurs fils des devoirs qu'elles auraient dû attendre d'eux, ſongez qu'il ſied à l'homme heureux de jetter des regards propices ſur les perſonnes affligées.

Adraſte ajoute qu'il a eu tort de donner ſes filles à deux exilés, Tydée & Polynice, que cette alliance l'a engagé dans la guerre de Thèbes, qu'il l'a entrepriſe contre la volonté des Dieux, & que pour ſurcroît de maux, il n'a point dans ſes Etats de reſſources ſuffiſantes pour attaquer Créon.

Théſée fait un long diſcours ſur la providence des Dieux, ſur le reſpect dû aux Oracles, ſur le danger des eſprits remuans dans un Etat, en un mot ſur l'imprudence d'Adraſte, & refuſe abſolument de le ſervir. Le premier mouvement d'Adraſte eſt celui de la fierté, mais bien-tôt il en revient à des prières qui appuyées par celles du Chœur, ſecondées par les larmes d'Ethra, ébranlent Théſée au point qu'il ſe rend, & l'Acte finit par des actions de graces, par un éloge des Athéniens & de leur Roi.

Théſée députe vers Créon un Héraut d'armes qu'il charge d'offrir à ce Prince l'amitié des Athéniens s'il rend les morts d'Argos, mais de lui déclarer la guerre la plus forte, s'il les refuſe. A l'inſtant même, arrive un Envoyé de Créon qui demande le Monarque d'Athènes: Théſée lui apprend qu'il eſt le Chef, non le Souverain de ſes peuples, (flatterie de la part d'Euripide) & cette réponſe fait naître une très-grande diſcuſſion ſur le Gouvernement Monarchique & Républicain, diſcuſſion qui retarde abſolument la marche de la Tragédie.

Cependant Théſée outré de la liberté que l'Envoyé de Créon met dans ſes diſcours, lui demande quel eſt le ſujet de ſon ambaſſade, & l'Envoyé le lui annonce avec hauteur. Au nom de ſon Maître il défend à Théſée de recevoir Adraſte,

& s'il eſt arrivé, il ordonne qu'on le chaſſe avant le coucher du ſoleil.

Adraſte ne peut ſe contenir, Théſée l'arête, & l'on doit preſſentir quelle eſt ſa réponſe: fléau des impies, protecteur des malheureux, il maintiendra la loi ſacrée de donner la ſépulture aux morts, il redemandera les armes à la main les Argiens que l'on en a privés, & lui-même annoncera ſon arrivée à Créon. Partez, continue-t-il à l'Envoyé, & vous Adraſte, demeurez dans mes Etats : je me réſerve l'honneur de la victoire. Le Chœur attend tout de ſon courage, & balancé tour-à-tour par la crainte & par l'eſpérance, il prie les Dieux de favoriſer l'entrepriſe des Athéniens.

L'exécution ſuit le projet de près, car à peine les chants ont-ils ceſſé que l'on vient annoncer l'attaque & le triomphe de Théſée; il a recouvré les morts, il leur a rendu les derniers devoirs, & il fait rapporter chacun dans leur cercueil, les corps des ſept Chefs qui préſidaient à l'expédition de Polynice. Chaque mère, chaque épouſe pleure un fils ou un mari, & les apprêts que l'on fait pour célébrer leurs funérailles ſont un mélange de joie & de triſteſſe, de victoire & de deuil, qui produit un effet aſſez ſingulier.

Théſée eſt curieux de connaître le caractère des ſept Capitaines qui aſſiégèrent Thèbes, & Adraſte

le; lui peint les uns après les autres. Ce morceau dans lequel Euripide donne une idée de la vertu des Grecs & de leur façon de la concevoir; ce morceau eſt-il placé dans une Tragédie, & ſur-tout dans un moment où l'on ne devrait entendre que l'expreſſion de la douleur? les Argiennes reviennent à ce ſentiment & répandent de nouvelles larmes, tandis que l'on conſtruit le bûcher de Capanée guerrier célèbre que Jupiter avait foudroyé pendant le combat. (*Voyez les Phœniciennes.*)

Sur la cime d'un rocher voiſin paraît l'épouſe de ce Capanée; c'eſt Evadné qui déclare publiquement qu'elle va ſe jetter au milieu des flames pour y être conſumée avec ſon mari, qu'elle s'eſt dérobée à la maiſon paternelle pour exécuter ce projet, & que rien ne pourra l'en détourner. Son père Iphis la ſuit, la demande, l'apperçoit & la preſſe de deſcendre; prière inutile, le bûcher eſt en feu & elle s'y précipite.

Le Chœur pouſſe les cris les plus attendriſſans, & Iphis déſeſpéré voudrait n'avoir jamais été père. Il a perdu ſon fils devant Thèbes, il voit périr ſa fille, il jure de ne jamais retourner dans des lieux où il ne trouverait qu'une affreuſe ſolitude, enfin il n'a plus & ne veut plus de reſſource que la mort.

On recueille les cendres, on les apporte, Théſée

les remet aux Argiens & leur recommande de ne point oublier ce qu'il a fait pour eux. A l'inſtant même, Minerve deſcend, & elle exige que les Argiens s'engagent par ſerment à ne jamais porter les armes contre Athènes; Adraſte le prononce au nom de ſon peuple, & ſe lie par les imprécations les plus terribles contre l'Argolide, ſi un jour ſes habitans venaient à violer la ſainteté de ce ſerment. Minerve promet enſuite aux enfans des morts qu'un jour ils vengeront leurs pères, & cette prédiction s'accomplit dix ans après, c'eſt-à-dire vers la 92e. *Olympiade*, tems auquel ces jeunes Guerriers renversèrent Thèbes ſous la conduite d'Alcméon fils d'Amphiaraüs.

Cette Tragédie purement politique n'a été faite que pour flatter les Athéniens, & à quelques détails près, nous ſommes loin de croire qu'elle inſpire beaucoup d'intérêt à nos Lecteurs; auſſi en avons-nous fait l'analyſe en peu de mots, & nous n'y ajouterons qu'une obſervation ſur un uſage des Anciens : c'était celui de la ſépulture. On la refuſait à quiconque avait été conſumé par le feu du ciel, & Capanée fait exception à la règle. Mais ſon bûcher eſt élevé dans un endroit ſéparé des autres; la religion exigeait ces ſortes de ſcrupules. (*Voyez Funérailles des Grecs, première Partie, Tome I.*)

RHÉSUS.

» TÉLÉMAQUE, dit Pénélope dans une lettre qu'Ovide lui fait écrire à Ulyſſe, Télémaque a ſu de Neſtor, & moi de ce cher fils, l'Hiſtoire de Rhéſus & de Dolon immolés par vos coups, & comment l'un fut la victime du ſommeil, & l'autre d'une ſurpriſe. Quoi ! Ulyſſe, vous avez perdu le ſouvenir de Pénélope, juſqu'à oſer pénétrer de nuit dans le camp des Thraces, & vous mettre tant d'ennemis ſur les bras, ſans autre ſecours que celui de Diomède ? Mais non, ſans doute que l'idée d'une épouſe vous avait fait prendre de juſtes meſures pour votre ſûreté. J'ai tremblé toutes fois, & mon effroi n'a ceſſé que lorſqu'en me racontant cet exploit, on a fini par votre retour au camp des Grecs où vous êtes arrivé ſur les courſiers des Vaincus «.

Ce paſſage renferme tout le ſujet de cette Tragédie qui n'eſt autre choſe que le 10ᵉ. Livre de l'*Iliade* mis en action, c'eſt-à-dire le ſtratagême de Diomède & d'Ulyſſe qui pendant la nuit ſe gliſſent dans le camp des Troyens & tuent Rhéſus dans ſa tente.

D'un côté, on voit le camp des Troyens ſous les murs de leur Ville, de l'autre & dans le loin-

tain, celui des Assiégeans, une mer & des vaisseaux. Un des Guerriers Troyens qui composent le Chœur, dit à l'autre d'avertir Hector; on l'appelle, il paraît à l'instant même & demande avec impatience le sujet pour lequel on le réveille. Aux armes, lui répond le Guerrier : le camp des ennemis est éclairé, je les crois rassemblés au quartier d'Agamemnon, & toute l'armée Grecque me paraît être en mouvement.

Hector qui la veille même a remporté sur eux un avantage assez considérable, qui les croit moins disposés au combat qu'à la fuite, Hector veut les poursuivre & brûler leurs vaisseaux. Enée survient, il demande ce que signifie le bruit qu'il a entendu, Hector lui fait part de ses projets, Enée les condamne comme dangereux, & son avis est que l'on envoie reconnaître le camp ennemi pour s'instruire de la cause du mouvement que l'on y a découvert. Le Chœur est du sentiment d'Enée, & cet Enée demande à haute voix quel est celui des Officiers qui veut se charger de la périlleuse, mais honorable commission d'aller découvrir par ses propres yeux, quel est le dessein des ennemis. Dolon se présente, c'est un des principaux Officiers de l'armée, & il saisit avec joie cette occasion de se signaler; mais il y met un prix, & ce prix, selon lui, l'emporte sur les richesses, sur la fille même de Priam qu'on lui propose, ce sont les coursiers d'Achille

qu'il demande à Hector lorſqu'il aura vaincu les Grecs & qu'il reviendra chargé de leurs dépouilles.

Qui quondam caſtra & Danaum ſpeculator adiret,
Auſus Pelidæ pretium ſibi poſcere currus.
Illum Tydides alio pro talibus auſis
Affecit pretio, nec equis aſpirat Achillis.

(VIRG. Enéïd. Lib. XII.)

C'eſt-à-dire : ce fut ce Dolon qui pour s'expoſer à reconnaître de nuit le Camp des Grecs, oſa porter ſon ambition juſqu'à demander le char d'Achille pour récompenſe de ſon audace : mais Diomède lui donna un tout autre prix, & le mit hors d'état d'aſpirer aux courſiers du fils de Pélée.

Dolon prêt à partir, dit au Chœur qu'il va ſe déguiſer en loup, & le Chœur fait des vœux pour qu'il tue Ménélas ou Agamemnon.

Dans la première ſcène du ſecond Acte, un Berger du mont Ida vient raconter à Hector qu'il a vu paſſer dans la forêt un gros de troupes ſous la conduite d'un Chef Thracien. A l'air majeſtueux de ce Chef qui, ſelon le Berger, reſſemblait à un Dieu, à la magnificence de ſes armes toutes d'or, à la richeſſe de ſes équipages, au grand nombre de ſes ſoldats, tant infanterie que cavalerie, Hector devine que c'eſt Rhéſus, & il ne le voit arriver qu'avec peine. Ce ſont, dit-il,

de ces amis de la profpérité qui viennent cueillir les fruits de la victoire, fans avoir eu part aux travaux de la guerre. Cependant on confeille à Hector d'accepter fon fecours, mais fier de fa fupériorité fur les Grecs, Hector croit fe fuffire, & ce n'eft qu'après beaucoup d'inftance qu'il confent à le recevoir, non comme allié mais comme étranger : le Chœur lui en fait gré, & fe félicite d'avoir pour appui un Prince auffi belliqueux que Rhéfus.

Il s'avance vers Hector, & celui-ci lui avoue franchement qu'il eft très-étonné de le voir arriver fi tard, malgré les follicitations réitérées que les Troyens lui ont faites de venir à leur fecours. Intéreffé comme nous, lui dit-il, à combattre les Grecs, devenu Roi d'un grand Etat par mes foins, il n'a pas tenu à vous que Troye ne fût renverfée. Se peut-il que vous ayez préféré le plaifir & le repos à la gloire de fervir des amis qui méritaient quelque reconnaiffance ? Je vous le répète, Seigneur, Hector ne faurait feindre, & il fe plaint de vous à vous-même.

Rhéfus juftifie fon retard par une guerre qu'il a eue à foutenir contre les ennemis de la Thrace, par les vents de l'Hellefpont qui ont retardé fa marche, & malgré lefquels il eft abordé à Troye dont il ne veut fortir que pour brûler les vaiffeaux des Grecs. Il ne demande qu'un jour pour exécu-

ter une ſi grande entrepriſe, & l'orgueil ou l'excès de courage pouvaient ſeuls lui inſpirer une pareille réponſe, mais on n'en doit pas moins admirer & la fermeté d'Hector, & la bonne-foi avec laquelle Rhéſus s'excuſe de ſes délais. Quel avantage aurait une armée ſi les Chefs qui la commandent avaient toujours la même franchiſe & le même eſprit de ſubordination! c'eſt le défaut de l'une & de l'autre qui cauſe ſouvent la ruine d'un Etat.

Hector fait comprendre à Rhéſus que les Grecs ne ſont pas auſſi faciles à vaincre qu'il le croit, & que ſans compter Achille qui dans ce moment refuſe de les ſervir parce qu'il eſt piqué contre les Atrides, ils ont Ajax, Diomède, & de plus Ulyſſe Prince auſſi habile à faire un coup de main, qu'à ſéduire par les charmes de l'éloquence. Il a enlevé le *Palladium* du Temple de Minerve, il a paru dans Troye ſous divers déguiſemens, enfin il n'eſt rien que n'ait inventé ſon eſprit toujours fertile en ſtratagêmes.

Mais la nuit avance, & le Général Troyen indique un quartier à Rhéſus, ainſi qu'à ſes troupes qu'il inſtruit du mot du guet. C'eſt *Phœbus*. Enſuite il ordonne aux ſentinelles de veiller exactement, d'attendre Dolon qui doit bien-tôt reparaître s'il n'a été ſurpris, & il ſe retire avec Rhéſus.

Ces

Ces mêmes ſentinelles qui s'apperçoivent que le tems de leur garde eſt paſſé ſe partagent en deux troupes dont l'une va ſe livrer au repos, & dont l'autre ſort pour aller au-devant de ceux qui doivent la remplacer. Cet éloignement, ſelon le père Brumoy, eſt un coup de maître de la part d'Euripide, qui par là laiſſe le champ libre à Diomède & à Ulyſſe ; mais le père Brumoy n'a pas réfléchi que ſous quelque prétexte que ce ſoit, des ſentinelles ne doivent point quitter leur poſte, & que ce prétendu coup de maître eſt une maladreſſe impardonnable à Euripide.

Ulyſſe & Diomède commencent le quatrième Acte, & comme les ténèbres ne ſont pas diſſipées, ils prêtent à tout l'oreille la plus attentive. Dolon qu'ils ont arêté les a inſtruits du mot du guet, leur a déſigné le quartier d'Hector, & Ulyſſe va droit à ſa tente dans le deſſein de lui ôter la vie. Il eſt abſent, & Diomède propoſe d'aller attaquer Enée ou Pâris. Le Roi d'Ithaque au contraire trouve plus à propos de repartir avec les dépouilles de Dolon mis à mort, & Diomède ne peut s'y réſoudre, lorſque Minerve leur apparaît de manière qu'elle n'eſt vue & entendue que d'eux ſeuls.

Si les Dieux, leur dit-elle, dérobent à vos coups Enée, Hector & Pâris, ignorez-vous que Rhéſus eſt une victime digne de vous? ſi le jour

le trouve en vie, ce ſera fait des Grecs, votre ſalut dépend de ſa perte. Sa tente eſt là, rendez-vous-y, & ſur-tout enlevés ſes courſiers, dépouille très-rare & très-précieuſe.

Le fils de Tydée ſe charge de la première expédition, Ulyſſe de la ſeconde, & au moment de partir, ils voient arriver Pâris qui court avertir Hector que l'on a cru voir des eſpions dans le Camp. Diomède brûle de l'attaquer à main armée, mais les Deſtins le défendent, Minerve le déclare, & au moyen du privilége qu'avaient les Divinités de la Fable de produire ſur les ſens l'impreſſion qu'il leur plaiſait d'y faire, cette même Minerve devient Vénus pour le Troyen qu'elle amuſe, tandis que Diomède & Ulyſſe vont maſſacrer Rhéſus & ravir ſes chevaux qui, comme le dit Virgile, n'avaient eu le tems ni de goûter les pâturages de Troye, ni les eaux du Xanthe.

Ardentes avertit equos in caſtra priuſquam
Pabula guſtaſſent Trojæ, Xantumque bibiſſent.

Le bruit de ce maſſacre a réveillé une partie du Camp, & de droite & de gauche on voit ſortir des ſoldats qui crient : *tue*, *tue :* Ulyſſe eſt rencontré par le demi-Chœur qui lui tenant l'épée ſur la gorge, lui demande *qui il eſt, d'où il vient, ce qu'il fait :* le mot du guet qu'il prononce déſarme ſes ennemis, & il leur échape ;

cependant ils ignorent encore ce qui s'eſt paſſé, mais ils craignent, ſi l'eſpion s'eſt ſauvé, ils craignent les reproches d'Hector, & au milieu de ces inquiétudes qui augmentent à chaque moment, paraît un homme bleſſé, furieux, déſolé, c'eſt l'Ecuyer de Rhéſus. Teint du ſang de ſon Maître, percé lui-même d'un coup qui l'a mis hors de défenſe, il impute à Hector le meurtre de Rhéſus, & il le cherche pour l'accabler de reproches. Hector arrive, il écume de colère, & jure de faire punir de mort les ſentinelles dont la négligence a cauſé ce funeſte accident.

Les punir, s'écrie l'Ecuyer, lorſque vous-même vous êtes l'aſſaſſin de mon Maître! nos tentes ſont remplies de morts & de mourans, c'eſt votre ouvrage. Un vil intérêt vous a fait envier le char de Rhéſus, & vous a fait plonger le poignard dans le ſein de vos Alliés... Ne me dites point qu'un Grec s'eſt coulé dans le Camp, & que nous en ſommes les victimes. Comment aurait-il pu forcer tant d'impénétrables barrières, ou les franchir à votre inſçu? Vos tentes ſont devant les nôtres, qui de vous eſt bleſſé? qui des autres Alliés? c'eſt nous, malheureux, nous ſeuls qui périſſons, nous ſeuls qu'on a trahis.

Hector attribue ces injurieux reproches à l'excès de la douleur, fait tranſporter le bleſſé dans ſon palais avec ordre d'en avoir le plus grand

ſoin, & preſque certain que Dolon a été ſurpris; il préſume que ce qui vient de ſe paſſer ne peut être que l'ouvrage du perfide Ulyſſe.

Rhéſus était fils de Terpſicore & du fleuve Strymon au Promontoire de Pangée. Terpſicore en avait fait un myſtère, & pour mieux ſe cacher de ſes ſœurs dont jamais, dit-on, la virginité n'avait été altérée, elle voulut que Rhéſus fût élevé ſecrettement par des Nymphes. Il était devenu un grand Roi, & devait vivre tant qu'il ne ſortirait pas de ſa patrie : mais l'Oracle avait prédit qu'il périrait à Troye, & ſa mère lui avait défendu d'y aller. Elle eſt inſtruite de ſon ſort, elle l'enlève, & tout-à-coup elle paraît dans les airs, tenant dans ſes bras le cadavre de ce fils dont elle déplore le trépas, & ce trépas retombera ſur Ulyſſe qui en eſt l'auteur, ſur Diomède & ſur Achille qui bientôt ſeront immolés à ſa vengeance. Cependant elle convient que Minerve eſt plus coupable que ces trois guerriers.

Hector demande à ſe charger de la pompe funèbre de Rhéſus, mais Terpſicore veut en faire un demi-Dieu, un Prêtre de Bachus, dont la demeure ſera une grotte de la Thrace. Elle diſparaît, & le Général Troyen donne ordre que l'on range l'armée en bataille, réſolu de fondre ſur les Grecs & de réduire leur flotte en cendres.

La Fable de cette Tragédie eſt ſi ſimple & ſi

peu chargée d'incidens que le Poète, quelques efforts qu'il ait faits, n'a pu la composer que de mille vers, quoique l'étendue ordinaire des Tragédies Grecques fût d'environ quinze cens. Les caractères des principaux personnages sont précisément les mêmes que dans Homère, excepté celui de Rhésus que l'Auteur a créé d'après Hector qui moins présomptueux que le premier, avait la même bravoure & la même franchise; en un mot, les mœurs, les sentimens, les maximes de politique & de morale renfermées dans cette Tragédie, tout, jusqu'à un grand nombre d'expressions est imité d'Homère.

On lit dans l'argument grec qui est à la tête, que quelques anciens Critiques soupçonnaient qu'elle n'était pas d'Euripide. Scaliger dans sa préface sur *Manile* décide affirmativement que non, & l'attribue à Sophocle; Josué Barnès soutient qu'elle est du premier, & quelques Ecrivains assurent qu'elle n'est ni de l'un, ni de l'autre, mais d'un Poète postérieur qui avait étudié leur génie. Ce qu'il y a de certain c'est que Rhésus n'est pas le meilleur ouvrage du Théâtre ancien, & que les Grecs n'ont pu en excuser les défauts qu'en faveur des allusions que l'Auteur y faisait à leur Gouvernement.



HERCULE FURIEUX.

HERCULE fils de Jupiter & d'Alcmène, avait épousé en premières noces, Mégare fille de Créon Roi de Thèbes, & ce mariage était un appui considérable pour Amphitrion Général des armées Thébaines, qui passait pour être le père de ce même Hercule. Après plusieurs exploits, il voulut descendre aux Enfers, & comme il ne reparaissait plus on le crût mort. D'après ce bruit, Lycus fils d'un ancien Roi de Thèbes, se fait un parti, tue Créon, s'empare du trône, & dévoue au trépas toute la race d'Alcide. Ce Héros arrive, les affaires changent de face, & ce changement fait le sujet de cette Tragédie dont la scène est à Thèbes dans le vestibule du Palais d'Hercule, près de celui de Lycus.

Prosterné au pied d'un Autel avec sa belle-fille & trois petits-fils, Amphitrion déplore l'état affreux dans lequel il est réduit, Mégare joint ses plaintes aux siènnes, & ce qui la touche le plus, c'est le sort de ses enfans qui chaque jour lui demandent leur père. Le Chœur arrive, ce sont des Vieillards, faible reste d'amis inutiles qui viennent consoler ces Princes malheureux. Cependant Amphitrion conserve encore une ombre d'espé-

rance, mais bientôt elle eſt détruite par Lycus qui après avoir rabaiſſé la gloire d'Alcide, prononce de nouveau l'arrêt de mort prononcé contre ſes enfans.

Ses enfans ! s'écrie Amphitrion, pourquoi attenter à leur vie ? que vous ont-ils fait ? Si un Tyran eſt ſage de craindre les fils des vrais Héros, nous en eſt-il moins dur d'être ſacrifiés à ſes craintes, comme il devrait l'être lui-même à notre vengeance ? Vous voulez régner dans ce pays : hé bien donnez-nous un exil pour reſſource, ou craignez vous-même un funeſte revers.

Il s'adreſſe enſuite aux Thébains, il leur reproche leur ingratitude envers Alcide ; le Tyran n'en eſt que plus aigri, & comme il n'oſe tirer ces infortunés de l'aſyle qu'ils ont choiſi, il ordonne qu'on les entoure d'un bûcher auquel on mettra le feu. A l'égard des Vieillards, il les fait ſouvenir qu'ils ne ſont plus les ſujets de Créon, mais les eſclaves d'un nouveau Maître, & à ce mot d'eſclaves, les Vieillards l'accablent des reproches les plus amers.

Hé de grâce, reprend Mégare, n'expoſez ni vos biens ni votre vie : c'eſt à nous (*à Amphitrion*) de ſubir la mort, livrons nous-y volontairement, & mourons dignes d'Hercule. Il eſt couvert de lauriers, voudriez-vous les flétrir par un ſoupçon de frayeur ? . . . . J'avais ſongé, comme vous, à demander un exil pour mes fils, mais eſt-ce les

ſauver que de les plonger dans l'indigence?.... oſez-donc ſubir le trépas : auſſi-bien il eſt inévitable.

Animé par ſa belle-fille, Amphitrion preſſe Lycus de percer ſon ſein, & la ſeule grâce qu'il implore, c'eſt de périr avant ſes enfans & de n'avoir pas au moins la douleur de les voir expirer à ſes yeux. Mégare demande à les parer de leurs vêtemens funèbres, à les conduire dans le Palais qui jadis était à eux; Lycus le permet, Amphitrion s'emporte contre Jupiter, & le Chœur termine l'Acte par une Ode ſur les travaux d'Hercule dont il gémit de ne pouvoir ſauver les deſcendans.

Où eſt le Prêtre ? dit Mégare en rentrant, j'amène les victimes. Chers enfans, quelle funeſte union ! c'eſt la mort qui nous réunit, & c'eſt pour la dernière fois que je jouis de votre vue. Cruelle deſtinée ! était-ce-là ce que m'avait fait eſpérer votre père ? Il vous réſervait des trônes, & moi je m'occupais du ſoin de vous choiſir des épouſes dignes de vous. Je me faiſais un plaiſir ſecret d'aſſurer votre bonheur, de le fonder ſur l'alliance d'Athènes, de Lacédémone & de Thèbes. Vains projets, tout s'eſt évanoui comme une ombre. Le Deſtin vous donne aujourd'hui les Parques pour épouſes & ne me laiſſe que mes larmes pour bain nuptial. (Alluſion à l'uſage des mères Grecques qui ſe baignaient avant les nôces de leurs

enfans.) Votre ayeul, au lieu du banquet de l'hyménée, vous offre un tombeau, & donne Pluton pour gendre à votre père. Qui de vous dois-je embrasser le premier ? comment recueillir vos larmes & vous arroser tous ensemble de mes pleurs ? Cher époux, car hélas ! si les morts entendent nos cris, c'est à vous que je dois m'adresser : femme, père, enfans, tous les vôtres sont au tombeau..... Venez, secourez-nous, faites du moins paraître votre grande ombre, elle suffira pour accabler nos lâches meurtriers.

Amphitrion adresse encore à Jupiter des prières qu'il regarde comme inutiles, & dans le moment où tout paraît désespéré, Hercule se présente. Il voit son épouse en pleurs, & ses enfans couronnés de bandelettes funéraires : il les arrache, il frémit de colère au récit des persécutions dont sa famille est accablée, & jure d'en tirer la vengeance la plus éclatante. C'est peu pour lui d'égorger le Tyran, il veut enveloper Thèbes dans sa punition, il veut rougir de sang les eaux de l'Ismène & de Dircé, en un mot, tout ce qu'il a fait d'exploits, lui semble méprisable, si par la force de son bras il ne sauve ce qu'il a de plus cher. Mais sans doute, lui dit Amphitrion, sans doute que l'on vous a vu entrer dans la Ville, & c'en est assez pour rassembler contre vous tous ceux qui sont attachés au Tyran. Que

l'on m'ait vu ou non, répond Hercule, que m'importe ?

Cependant il ajoute qu'il eſt arrivé ſecrètement, qu'il revient des Enfers, qu'il en a tiré Théſée; & embraſſé, ſerré par tous les ſiens, comme s'ils craignaient qu'il ne leur échapât, il les conſole, il eſſuie leurs larmes & leur jure de ne pas les abandonner. Les Vieillards participent à la joie commune, & le ſeul regret qu'ils éprouvent dans ce moment, c'eſt de ne plus jouir des avantages de la jeuneſſe qui devrait au moins être doublée pour les gens de bien. Cette idée paraîtra étrangère au ſujet, & c'était le défaut d'Euripide dans une grande partie de ſes Chœurs.

Lycus impatient de ſe baigner dans le ſang de ſes victimes, ſomme Amphitrion de lui remettre Mégare & ſes enfans : Amphitrion diſſimule, le Tyran pénètre dans le Palais, & à peine y eſt-il entré, qu'il y reçoit la mort. Le Chœur fait éclater ſon allégreſſe, mais bientôt ſes chants ſont interrompus par Iris qui du haut des airs & accompagnée d'une Furie, vient déclarer de la part de Junon dont elle eſt la Meſſagère, qu'Alcide doit immoler, de ſes propres mains, ces mêmes enfans qu'il vient d'arracher à la mort. L'Euménide atteſte le Soleil qu'elle obéit malgré elle, mais Junon commande, elle ne peut lui réſiſter, & forcée de

s'emparer d'Hercule, elle diſparaît aux yeux des Vieillards qui plongés dans la triſteſſe, croient déja entendre un grand bruit & voir un maſſacre horrible dans le Palais.

Ces craintes ne ſont que trop vérifiées, & au milieu d'un ſacrifice que l'on offrait à Jupiter pour purifier le Palais ſouillé du ſang de Lycus, Alcide demande ſon arc & ſes armes. Il quitte l'Autel, il paſſe dans un appartement, croit être chez les Mégariens, à Corynthe, à Mycènes. Il ſe dépouille, il ſe bat en l'air; ſon père ſe préſente, il le prend pour Euryſthée, & ſes enfans pour ceux de ſon ennemi. Il les pourſuit, il en égorge un derrière une colonne, un autre ſous l'Autel, & le troiſième dans les bras de ſa mère qu'il poignarde du même coup. De-là il court vers ſon père, mais Pallas l'arête & le renverſe. Un ſommeil profond s'eſt emparé de tout ſes ſens, & ſes malheureux ſujets l'ont lié à des débris de colonne.

On ouvre, & des portes briſées, des cadavres étendus, des piliers renverſés, Hercule enchaîné, Amphitrion au déſeſpoir, tout le Palais teint de ſang, voilà le tableau qui s'offre aux yeux des ſpectateurs.

On craint de réveiller Alcide, mais peu-à-peu il ſort de ſon aſſoupiſſement & ne ſait que penſer des objets qui l'environnent. Attaché, couché par terre, il voit ſon arc loin de lui, ſes flèches éparſes,

& ſe croit redeſcendu aux Enfers. Où ſuis-je, s'écrie-t-il ?.... Mon père, pourquoi pleurez-vous ? pourquoi vous éloignez-vous de moi ? tournez vos regards, lui répond Amphitrion, voyez ces cadavres.

Débaraſſé de ſes chaînes, convaincu de ſon malheur, pénétré du repentir le plus affreux, Hercule eſt réſolu de ſe donner la mort, & ſur le point d'exécuter ſon deſſein, il apperçoit Théſée à la vue duquel il s'envelope de ſes vêtemens pour ne point, dit-il, ſouiller les regards de ſon ami.

Théſée vient lui offrir ſon bras ſur le bruit qui s'eſt répandu que Lycus s'était emparé du ſceptre de Thèbes, il craint d'être arrivé trop tard, & le récit que lui fait Amphitrion l'accable de la plus vive douleur.

Malheureux Prince, dit-il à Hercule, montrez-vous du moins à un ami. Pourquoi me faire ſigne de tourner les yeux ſur le ſang que vous avez répandu ? Croyez-vous que Théſée puiſſe vous abandonner ſous le vain prétexte de craindre une ſouillure ? Si je ſuis aſſez heureux pour m'être tiré des Enfers, n'eſt-ce pas à vous à qui je dois ce bonheur ? Loin de moi ces lâches amis dont la reconnaiſſance vieillit, & dont l'amitié mercénaire dans le calme n'oſe affronter la tempête. Levez-vous donc & quittez ces voiles.

Amphitrion joint ſes prières à celles de Thé-

ſée, mais Alcide eſt trop infortuné, Alcide a été bravé par les Dieux, il veut les braver à ſon tour & redeſcendre aux Enfers. Cependant il convient que ce ſerait une lâcheté de mourir dans un excès de chagrin, & il conſent à partir pour Athènes avec ſon Ami....... O mon père! vous voyez en moi un fugitif & un parricide ; faites ce que m'interdit la loi, pleurez ces chers enfans dont, malgré moi, je viens d'être le bourreau : inhumez-les ſur le ſein de leur mère, & rendez-leur les derniers devoirs. Régnez enſuite ſur cette Ville, & forcez votre courage à ſupporter la vie. Triſtes enfans, innocentes victimes de ma fureur, chère épouſe trop mal payée de votre fidélité, & de vos tendres ſoins, me voilà ſéparé de vous pour toujours!.... & mes armes qui m'ont trop cruellement ſervi, dois-je encore les reprendre? Partons, cher Théſée, rendons-nous à Argos chez Euryſthée, & vous Thébains, honorez de vos larmes les funérailles de mes fils. Hélas! Junon nous a tous frappés, & nous ſommes tous au rang des morts.

Il jette encore les yeux ſur ſes enfans, il embraſſe ſon père & s'éloigne en s'écriant : malheureux quiconque préfére les biens ou la gloire à un véritable ami.

Cette dernière réflexion eſt la ſeule moralité que l'on puiſſe tirer de cette Tragédie qui outre

la duplicité de ſon action, eſt trop éloignée de nos mœurs pour nous inſpirer un intérêt bien vif. Nous en exceptons les détails qui regardent Mégare & ſes enfans. La nature à ſes droits ſous quelqu'aſpect qu'on la préſente, & nous ne connaiſſons aucuns préjugés, qui puiſſent affaiblir ſon empire. Mais une remarque aſſez ſingulière que l'on peut faire d'après cet ouvrage, c'eſt la contradiction dans les idées que les Payens avaient de leurs Dieux. La note ſuivante en ſera la preuve.

Les Dieux, dit Théſée, habitent le ciel, & ſavent ſe conſoler de la honte de leurs forfaits. Les exemples de ces Dieux, lui répond Hercule, ſont étrangers à mon infortune. Non, je ne les crois pas capables des crimes qu'on leur impute. Jamais je ne compris qu'un Dieu pût être le ſouverain d'une autre Divinité : un Dieu véritablement Dieu n'a beſoin de perſonne.

C'eſt Alcide qui parle, Alcide qui attribue tous ſes malheurs à Junon, & qui d'un mot renverſe le Polythéiſme au milieu d'un peuple de Payens. Les Philoſophes n'étaient donc pas les ſeuls qui euſſent quelques notions juſtes de la Divinité, & leurs ſentimens ſur cet article étaient au moins répandus dans une partie de la Grèce.



LES HÉRACLIDES.

NON content d'avoir impoſé les travaux les plus pénibles à Hercule pendant ſa vie, Euryſthée voulut encore le perſécuter après ſa mort dans les enfans qu'il avait eus de ſa ſeconde femme, & réſolu d'exterminer les reſtes d'un nom ſi odieux pour lui, il pourſuit ces mêmes enfans juſques à Athènes, où ſous la conduite d'Iolas Ecuyer & parent d'Alcide, ils embraſſent un Autel qui leur ſert d'aſyle. Hyllus l'aîné de tous, eſt allé avec quelques-uns de ſes frères s'aſſurer encore de quelques amis, en cas que les Athéniens les abandonnent, & Alcmène s'eſt retirée avec les filles dans l'intérieur du Temple.

L'Envoyé du Tyran paraît, c'eſt Coprée qui leur ordonne de le ſuivre pour aller ſubir le ſupplice qui les attend, & ce ſupplice eſt la mort : Iolas montre l'Autel, Coprée les menace de les en faire arracher, & dans le moment où il s'y diſpoſe, on voit entrer les Vieillards de l'Attique qui inſtruits de la qualité des ſupplians, retardent l'effet des projets de Coprée juſqu'à l'arrivée de Démophon leur Roi. Il s'avance ſuivi de ſon frère Acamas, & malgré la demande de l'Ambaſſadeur, demande qui eſt plutôt un déclaration de guerre

qu'une prière, il prend ſous ſa protection des infortunés que l'honneur, la reconnaiſſance & le nom de leur père, lui font une loi de protéger. Coprée veut employer la violence, Démophon jure de repouſſer la force par la force, & le premier ſort en proteſtant que les troupes d'Euryſthée vont bientôt inveſtir les murs d'Athènes. De concert avec les enfans d'Hercule, Iolas rend les actions de graces les plus vives à Démophon, celui-ci ſe propoſe de réunir ſes ſoldats, d'envoyer ſes eſpions, d'offrir un ſacrifice aux Dieux, s'éloigne & laiſſe le Chœur qui termine ce premier Acte par un retour ſur les menaces d'Euryſthée que les Athéniens feront bientôt repentir de ſa témérité.

Balancé entre la crainte & l'eſpérance, Iolas voit revenir Démophon qui la triſteſſe peinte dans les yeux lui annonce que les troupes du Tyran ſont arrivées. Mais ce n'eſt ni leur nombre ni leur diſpoſition qui l'affligent, c'eſt un Oracle qui pour prix du ſacrifice qu'il vient d'offrir aux Dieux, demande que l'on immole à Cérès une fille née d'un père illuſtre. A cet ordre terrible, la Ville s'eſt diviſée en deux partis. Si la victime eſt Athénienne, une guerre civile ſera la ſuite de ſa mort. Comment Démophon accordera-t-il ſa gloire & le ſalut des Héraclides? Comment les garantira-t-il du trépas ſans s'expoſer à la haîne de ſon peuple dont il eſt le père & non le Tyran?

Iolas

Iolas qui de ce moment regarde comme certaine la perte des Héraclides, offre sa vie pour sauver la leur, mais son sang ne peut suffire.

Attirée par ses cris, & par son inquiétude sur le sort de ses frères, Macarie sort du Temple, c'est une des filles d'Hercule. Iolas l'instruit de ce qu'il vient d'apprendre...... & de cela seul, dit-elle, dépend notre salut? Hé bien, ne craignez donc plus l'armée d'Argos: voici la victime, c'est moi. Hé que dirait-on de nous si d'un côté, l'on voyait un peuple entier s'exposer en notre faveur au péril dont il ne tient qu'à nous de le délivrer, & de l'autre, des fugitifs ingrats qui redouteraient la mort.... Je sais à quoi m'engage le sang dont je sors, conduisez-moi à l'Autel, mon cœur est prêt, & je déclare que je meurs librement pour le salut de mes frères & pour ma gloire.

Iolas la plaint & l'admire, mais il voudrait au moins que l'on fasse venir ses sœurs & que le sort décide de la victime. Le sort! reprend Macarie, ma mort est volontaire, & j'y renonce s'il faut la subir par l'arrêt du Destin.

La seule grace qu'elle demande, c'est d'être revêtue des ornemens funèbres par Iolas, c'est d'être conduite par lui au pied de l'Autel qu'elle va rougir de son sang: mais Iolas ne pourrait supporter ce funeste spectacle, & Macarie expirera entre les bras de ses femmes.

Recevez donc, s'écrie-t-elle, recevez mes adieux, ſage Vieillard, inſpirez à mes frères votre courage & vos vertus. Vivez, & ne ſongez qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Vous leur avez ſervi de père, c'eſt pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puiſſe ma mort vous procurer une félicité conforme à vos ſouhaits. Honorez Iolas, Alcmène & les Athéniens, égalez, s'il ſe peut, votre reconnaiſſance à leurs bienfaits, & ſi les Dieux touchés de vos malheurs, vous rétabliſſent un jour dans votre patrie, rappellez-vous alors quels honneurs funèbres mérite une ſœur dont la mort aura procuré votre conſervation, &c....

Macarie s'éloigne; Iolas qui, comme nous l'avons vu dans *Iphigénie en Aulide*, n'a pas le droit de s'oppoſer à un dévouement volontaire, Iolas reſte accablé de la douleur la plus profonde, & le Chœur fait de vains efforts pour le conſoler par l'image de la gloire dont cette jeune Princeſſe va ſe couvrir.

Euripide a puiſé cet épiſode dans les traditions anciennes dont une partie nous a été tranſmiſe par Pauſanias : voici comment il s'exprime au ſujet de celle-ci. » Il y a encore à Marathon une » fontaine nommée Macarie dont on rapporte » cette particularité. Hercule fuyant de Tyrinthe » pour ſe dérober à la fureur d'Euryſthée, ſe re-

» tira chez Ceyx Roi de Trachine. Après la mort
» d'Hercule, Euryſthée recherchant les enfans de
» ce Héros, Ceyx ſe crut trop faible pour les
» défendre & les envoya à Théſée. Euryſthée
» les redemande, Théſée refuſe de les livrer, &
» la guerre eſt déclarée de part & d'autre. Un
» Oracle annonce que les Athéniens ſeront vain-
» cus ſi l'un des enfans d'Hercule ne s'offre volon-
» tairement à la mort; Macarie ſe dévoue, & par
» ſon trépas elle donne la victoire à ſes protec-
» teurs, & ſon nom à la fontaine «... La fable
eſt la même dans l'Auteur grec, excepté que Thé-
ſée ne vit plus, & que l'action ſe paſſe ſous le règne
de ſon fils Démophon.

Cependant un eſclave qui ſe préſente, demande Alcmène & Iolas: celui-ci ſort de l'état d'anéantiſſement dans lequel il était tombé, & ſur l'eſpoir des nouvelles heureuſes dont cet envoyé dit être chargé, Iolas engage Alcmène à ſortir du Temple. Cet eſclave eſt à Hyllus, fils aîné d'Alcide, il a trouvé le moyen de raſſembler une armée, & déja elle eſt unie à celle des Athéniens. Iolas oublie ſon âge, ſe fait apporter ſon armure, & malgré les repréſentations d'Alcmène, il veut voler au combat; le Chœur fait des vœux pour la victoire, & guidé par les Dieux auxquels il redemande la force de ſes premières années, le Vieillard laiſſe la mère d'Hercule ſous la garde

de Jupiter. Il fut votre Amant, dit-il, il ne vous abandonnera pas. C'eſt à moi de courir au danger, & à vous de protéger ceux qui me ſurvivront.

Le Chœur continue ſes prières, & à peine a-t-il fini l'hymne qu'il adreſſe à Minerve, que le même eſclave qui a paru vient annoncer la victoire. Hyllus a voulu combattre ſeul contre Euryſthée, mais le lâche a refuſé, & l'action eſt devenue générale.

Au ſon des trompettes Tyrrhéniennes, on s'approche, on ſe choque, & le brave Iolas voyant Hyllus s'expoſer hors de ſon rang, le preſſe à grands cris de le recevoir ſur ſon char. Le Vieillard en prend les rênes, & pouſſant ſes courſiers droit à Euryſthée, il prie Jupiter & la Déeſſe Hébé de le rajeunir; prodige incroyable! on voit à l'inſtant deux Aſtres s'arêter ſur le char d'Hyllus, & le couvrir d'un nuage épais. C'étaient, diſent les Sages, Hercule & ſon épouſe Hébé. Le nuage ſe diſſipe, & l'on voit Iolas en ſortir ſous la forme d'un jeune homme plein de vigueur & de feu. Il vole vers ſon ennemi, il le rencontre aux rochers de Scyron. Il le ſaiſit dans ſon char, & lui liant les mains, il l'amène vivant aux pieds d'Alcmène. Cette Princeſſe accorde la liberté à l'eſclave en faveur de la nouvelle qu'il vient de lui apporter, & par ſes cris de joie le Chœur célèbre cet heureux évènement.

Eurysthée paraît chargé de fers, & après l'avoir accablé de reproches les plus vifs, Alcmène le condamne au trépas, mais les Athéniens s'y opposent, parce que suivant la coutume d'Athènes, on ne se permettait pas de tuer de sang froid un prisonnier de guerre. Cependant Alcmène l'emporte, & le Tyran est livré à la mort.

Il y a dans cette Pièce de belles scènes parmi lesquelles on peut compter le sacrifice de Macarie, mais il est bien singulier qu'elle expire sans qu'Alcmène en soit instruite, & qu'il n'en soit question que dans un seul Acte; il est bien singulier que l'on ne voie point Hyllus après la bataille, que l'on n'entende plus parler d'Iolas, que Démophon ne reparaisse point, enfin que l'on ignore ce qu'Athènes fait des Héraclides.

HÉLÈNE.

Nos Lecteurs ont vu Hélène adultère quitter Ménélas pour suivre Pâris, & susciter contre les Troyens cette guerre funeste qui mit leur Ville en cendres. Ici c'est Hélène en Egypte, mais Hélène vertueuse & désolée de la privation d'un époux auquel elle n'a jamais été infidèle. La première scène dévelopera cette énigme.

La Princesse y raconte au spectateur que le

ſort l'a conduite en Egypte & qu'elle y vit ignorée dans l'Ile de Pharos que l'ancien Roi Protée avait choiſie pour ſa demeure ordinaire, & dont, en mourant il a laiſſé le gouvernement à ſon fils Théoclymène. Elle proteſte que ce ne fut point elle que Pâris enleva, mais un fantôme ſemblable à elle que Junon remit dans les bras de ce même Pâris pour le punir de ne lui avoir pas adjugé le prix de la beauté !

Déſolée de tous les maux qu'elle a cauſés ſans le vouloir, Hélène aurait déja quitté la vie, mais le Dieu Mercure lui a promis qu'un jour Ménélas lui rendrait ſon cœur, & cet Oracle la ſoutient. Ce qui l'affecte le plus, c'eſt la paſſion que Théoclymène a conçue pour elle, & réſolue de ne brûler que pour Ménélas, elle ſe jette ſur le tombeau de Protée dont l'ombre bienfaiſante la ſauvera de l'amour de ſon fils.

Tandis qu'elle implore cette ombre chérie, un étranger s'avance, s'arête, la reconnaît, frémit & n'épargne ſa vie que par le reſpect qu'il a pour les Dieux du pays. O étranger ! lui dit Hélène, pourquoi me haïſſez-vous comme l'épouſe de Ménélas? ſuis-je coupable de lui reſſembler ? Pardonnez, reprend l'inconnu, le nom d'Hélène eſt ſi odieux à tous les Grecs que vous devez excuſer mon emportement.

Mais quel eſt cet inconnu ? c'eſt Teucer frère d'Ajax, Teucer que le ſort a contraint de cher-

cher un aſyle en Egypte, & qui vient conſulter la Prophéteſſe Théonoé, ſœur de Théoclymène, ſur l'expédition à laquelle il ſe diſpoſe d'après un Oracle d'Apollon qui lui a prédit qu'il bâtirait une autre Salamine à Chypre.

La Princeſſe ne ſe nomme point & ſe fait raconter à elle-même toutes les aventures de la fauſſe Hélène. Teucer a vu Ménélas l'entraîner ſur un vaiſſeau pour la ramener dans la Grèce, mais la flotte a été diſperſée, & la renommée publie que ce Ménélas a péri : Hélène ſoupire, mais elle ſe contraint, forme des vœux pour Teucer & le preſſe de partir avant le retour de Théoclymène dont la barbarie fait égorger tous les Grecs qui abordent à Pharos ; Teucer la remercie & ſe retire après lui avoir deſiré autant de proſpérités qu'il ſouhaite de maux à Hélène.

Celle-ci ſe livre à la douleur la plus amère, & le Chœur attiré par ſes cris, vient mêler ſes larmes aux ſiennes. Ce ſont des filles Grecques qui avaient été priſes par des Pirates Egyptiens, & la Princeſſe leur confie les nouveaux ſujets de chagrin que Teucer vient de lui donner. L'exil auquel les Dieux l'ont condamnée, ſon ſéjour dans un pays barbare, les ſuites de l'eſclavage, tout concourt à l'affliger. Une ſeule eſpérance l'empêchait de ſuccomber, c'était de revoir quelque jour ſon Libérateur dans ſon époux, & cet époux

V 4

eſt perdu pour elle. Sa mère Léda n'eſt plus, & c'eſt elle qui a cauſé ſon trépas : ſes deux frères Caſtor & Pollux ſont morts, en un mot, elle ne tient plus à la vie que pour ſa fille Hermione qui languit dans la ſolitude. Retournera-t-elle en Grèce ? Quel traitement lui ferait-on ? Epouſera-t-elle un barbare ? Elle aime mieux mourir, c'eſt ſon unique reſſource, & elle ne balance que ſur le choix, c'eſt-à-dire entre le poignard & le nœud fatal. Une de ſes femmes la détourne de ce cruel deſſein & l'invite à conſulter la Prophéteſſe Théonoé : Hélène n'écoute ces conſeils qu'avec peine, mais elle finit par s'y rendre & elle ſe retire en s'écriant :

O déplorable Troye ! c'eſt pour moi que tu péris ! que Vénus à mon ſujet a fait répandre de larmes ! que d'horreurs ! quel carnage ! les mères ont vu mourir leurs fils, & les filles ont porté leurs chevelures ſur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs frères morts. La Grèce éplorée a fait rententir l'air de ſes cris, elle s'eſt frappé le ſein, & ſon viſage enſanglanté porte les marques de ſon déſeſpoir.

ACTE II.

Tandis hélas ! que les débris de la Grèce & les reſtes de Troye vont porter ailleurs les noms &

la mémoire de ceux que cette guerre a moiſſonnés, malheureux, j'erre de mers en mers & je ne puis obtenir des Dieux le retour dans ma patrie qui eſt l'unique objet de mes vœux. J'ai parcouru tous les bords de la Lybie & quand j'approche de la Grèce, un vent contraire m'en écarte. Pour ſurcroît de maux, je fais naufrage ſur ce rivage inconnu, je perds preſque tous mes Compagnons & me ſauve à peine ſur le débris raſſemblé de mon vaiſſeau avec Hélène que j'ai arrachée des mains des Troyens. Je l'ai laiſſée dans une grotte voiſine : à qui m'adreſſer, à qui demander des ſecours & pour elle & pour moi ?

C'eſt ainſi que s'annonce Ménélas qui après ce monologue, va frapper à la porte du Palais. Une Vieille ſe préſente. Il eſt aſſez mal vêtu, de plus il eſt Grec, & cette Vieille le rebute. Ménélas l'interroge, la preſſe, & elle lui apprend qu'il eſt en Egypte, qu'il y a dans le Palais une Princeſſe nommée Hélène, qu'elle eſt iſſue de Jupiter & de Tyndare, qu'elle eſt de Sparte, & qu'enfin elle était à Pharos avant le ſiége de Troye. Ménélas ne peut revenir de ſa ſurpriſe, & la Vielle lui conſeille de partir à l'inſtant même, s'il veut éviter la mort.

La cruauté de Théoclymène ne l'effraie point, il eſt réſolu de l'attendre & quoi qu'il puiſſe lui en coûter, il veut ſavoir ce que c'eſt que cette

Hélène. Elle paraît & s'avance vers le tombeau de Protée. Elle apperçoit un homme qui la ſuit, elle l'évite, elle crie, elle appelle du ſecours, & revenue de ſon premier trouble, elle reconnaît Ménélas qu'elle veut embraſſer comme ſon époux : moi votre époux ! lui dit-il. Plus il en voit de preuves, plus il eſt confondu. Mais enfin ſurvient un Officier Grec qui crie au prodige & qui annonce qu'Hélène s'eſt évanouie dans les airs après avoir prononcé les paroles ſuivantes :

Grecs & Phrygiens, qui avez péri pour moi aux rives du Scamandre, que je plains votre illuſion ! Junon vous abuſait. Vous crûtes Hélène au pouvoir de Pâris, il ne la poſſéda jamais. Pour moi, ma deſtinée eſt remplie, & je retourne dans les airs dont je ſuis formée, mais apprenez que la fille de Tyndare eſt innocente.

L'Officier ſe retourne, voit Hélène & demeure anéanti ; mais Ménélas ſe rend à l'évidence de ce prétendu miracle & comble ſa femme des careſſes les plus tendres. Cependant la loi du pays le condamne à la mort, & le ſeul moyen de l'y ſouſtraire, c'eſt d'engager Théonoé à garder le ſilence. Si elle refuſe, Hélène ſera forcée de s'unir au Tyran, mais elle ſe percera du même glaive qui aura ôté la vie à ſon époux, & cet époux jure que le barbare verſera bien du ſang avant d'en venir à cette cruelle extrémité. Approchez, s'écrie-t-il, approchez,

vils ennemis, je ſaurai ſoutenir la gloire que je me ſuis acquiſe à Troye. Que dirait-on, ſi le vainqueur d'Achille & le témoin de la mort d'Ajax n'expoſait pas ſa vie pour ſon épouſe ?

Théonoé paraît, & la craintive Hélène voudrait lui cacher Ménélas, mais comment tromper une Prophéteſſe qui pénètre les myſtères les plus obſcurs ?

ACTE III.

Précédée de deux de ſes femmes qui un flambeau à la main purifient l'air qu'elle va reſpirer, Théonoé fait ſa prière & demande à Hélène ce qu'elle penſe de ſes Oracles qui lui promettaient le retour de Ménélas.

Malheureux Prince, continue-t-elle, que de dangers vous avez eſſuyés ſans ſavoir ſi vous retournerez dans votre patrie, ou ſi vous terminerez ici votre deſtin ! Les Dieux ſont partagés & Jupiter aſſemble aujourd'hui ſon Conſeil. Junon qui fut votre ennemie, vous devient favorable & ſouhaite votre retour dans la Grèce pour déſabuſer les Grecs au ſujet d'Hélène, mais Vénus s'y oppoſe : elle craint de paraître avoir reçu de Pâris le prix de la beauté à la faveur d'un hymen vénal. Du reſte, votre ſort eſt dans mes mains. Je puis, à mon gré, prendre le parti de Vénus ou de Junon, cacher ou révéler au Roi mon frère, votre

arrivée en ces lieux, vous perdre enfin ou vous ſauver.

Ah ! Madame, s'écrie Hélène, vous me voyez à vos genoux & ſur ce tombeau qui ſert d'aſyle à deux malheureux : n'aurais-je retrouvé mon époux que pour le voir mourir ! Ne révélez pas, je vous conjure, un ſecret qui nous eſt ſi cher, & n'achetez pas l'amitié d'un frère barbare au prix de toute votre piété ! .... Je fus confiée au Roi votre père, pour qu'il me rendît à cet époux qui me redemande aujourd'hui. Ne ſerait-ce pas une tache pour un cœur dépoſitaire des ſecrets divins, qu'on le vît violer les ordres paternels pour ſeconder l'inhumanité ! Le nom d'Hélène eſt odieux à tous les mortels, les Grecs me traitent d'épouſe perfide, ſouffrez que mon retour à Sparte les détrompe..... Sachez, ajoute Ménélas, que nous avons fait ſerment de nous défendre au prix de notre vie. Il faut que votre frère meure, ou qu'il nous immole. S'il refuſe le combat & qu'il nous force par la faim juſques dans cet aſyle, j'ai juré de retirer le poignard encore tout ſanglant du ſein d'Hélène, pour le plonger dans le mien. Notre ſang coulera ſur le tombeau de votre père, & ce tombeau deviendra le nôtre...... Mais ſied-il de m'attendrir ? plus héros que malheureux, je préfère ma gloire à votre pitié. Ayez ſoin de votre propre gloire & rendez-nous juſtice.

Théonoé promet de garder le ſecret & ſe retire après avoir conſeillé à Ménélas de ſe rendre Vénus propice. Mais le moment approche, Théoclymène va reparaître, les frayeurs d'Hélène augmentent & elle dévelope à Ménélas le deſſein qu'elle conçoit de le faire paſſer pour mort. Ménélas y conſent, elle implore Vénus, elle laiſſe ſon époux derrière le tombeau qui doit lui ſervir d'aſyle, & va faire les préparatifs néceſſaires pour le ſuccès du ſtratagême que l'amour lui inſpire. Le Chœur plaint les deux époux, déplore la deſtinée de Troye, remonte juſqu'à Pâris qui fut la ſource de tant de maux, enfin il ſe rappelle le dépit de Nauplius qui pour venger la mort de ſon fils Palamède ſur les Grecs & les attirer à un naufrage certain, alluma des feux ſur les rochers de l'Eubée.

Ulyſſe contrefaiſait l'inſenſé pour ne point aller au ſiége de Troye. Palamède ſe préſente, prend Télémaque encore au berceau & le met devant le ſoc d'une charrue; Ulyſſe court auſſi-tôt à ſon fils, le retire du danger & ſe voit contraint de partir pour le ſiége. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il cacha dans la tente de Palamède une ſomme d'argent qu'il dit lui avoir été volée. Palamède fut pris & lapidé. Son père Nauplius en fut indigné au point que pendant l'abſence des Princes Grecs, il fit les plus grands ravages dans leurs Etats. Sa vengeance n'en fut point encore ſatisfaite, & voyant

après la prise de Troye, la flotte dispersée, battue par la tempête; il rassembla ses sujets, leur ordonna d'allumer des feux sur les côtes de la mer, vis-à-vis les endroits où étaient les écueils les plus dangereux, & la plupart des Grecs vinrent s'y briser. Instruit que Diomède & Ulysse étaient échapés au danger, Nauplius se précipita dans les eaux.

ACTE IV.

Ménélas est caché derrière le tombeau, Théoclymène arrive en équipage de chasse, suivi de chiens & de chasseurs. Il a su qu'un Grec arrivé dans l'Ile était échapé aux sentinelles, il soupçonne que c'était un ravisseur qui voulait lui enlever Hélène, il ne la voit point dans l'enceinte du sépulchre, il croit ses doutes confirmés, il va courir après le coupable & demande un char au moment où Hélène reparaît.

Elle est en habit de deuil & verse des larmes simulées sur la mort prétendue de son mari. Un Grec est venu lui apporter la nouvelle de son naufrage, & ce Grec est Ménélas lui-même qui s'avance vers le Roi. Hélas ! s'écrie Hélène, il me semble voir mon époux en cet état. Théoclymène lui fait sentir qu'elle n'a plus d'obstacle à lui opposer, Hélène lui déclare qu'elle consent à couronner ses vœux, & la seule grâce qu'elle désire, c'est qu'il

lui permette de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Ménélas ; il a péri ſur les eaux, & ſuivant l'uſage des Grecs, il faut que ce ſoit ſur les eaux même qu'elle célèbre ſes funérailles, mais loin du rivage, afin que les flots ne rejettent pas ſur les bords les reſtes ſacrés du ſacrifice.

Aveuglé par ſon amour, Théoclymène n'examine rien & veut fournir tout ce qui eſt néceſſaire pour la pompe funèbre, c'eſt à-dire des victimes, des lits, des armes & des fruits: : c'eſt Ménélas lui-même qui en fait le détail.

Conſolez-vous donc, Madame, reprend Théoclymène, & ne vous livrez point à d'inutiles regrets, ils ne vous rendront pas Ménélas. Non ſans doute, ajoute l'Inconnu, & votre devoir eſt d'aimer le mari qui vous parle. Si je ſuis aſſez heureux pour retourner dans la Grèce, je rétablirai votre gloire injuſtement flétrie, pourvu que vous ſoyez telle que vous devez être envers votre époux. Hélène ſoutient juſqu'à la fin ce ton d'équivoque & rentre dans le Palais accompagnée de Théoclymène & de Ménélas. Le Chœur n'oſe révéler la fuite de cette Princeſſe, mais par alluſion au projet qu'elle en a conçu, il parle du raviſſement de Proſerpine & des maux que fit éclorre le chagrin de Cérès. Nous détaillerons cette Fable lorſque nous parlerons de la *Proſerpine* de Quinaut.

ACTE V.

Hélène vient rendre compte aux femmes Grecques du ſuccès de ſon entrepriſe, les prie de garder le ſecret le plus inviolable & leur promet de contribuer un jour à leur délivrance. Théoclymène la ſuit, il fait tous ſes efforts pour la diſſuader du voyage qu'il a permis & ne voit qu'avec peine les larmes qu'elle verſe pour un mort qu'il regarde encore comme un rival : il brûle même d'accompagner Hélène & d'aſſiſter à la cérémonie, mais Hélène vient à bout de l'en détourner, & le Roi prie Ménélas de la lui ramener au plutôt. Elle s'éloigne avec toute ſa ſuite ; Théoclymène ordonne les préparatifs de ſon mariage, le Chœur fait des vœux ſecrets pour le retour d'Hélène dans ſa patrie, & après ce court intervalle, un Officier vient annoncer au Roi que ſa perfide Maitreſſe a diſparu.

Arrivez au port, lui dit-il, nous en détachons une galère de cinquante rames. Le raviſſeur y fait entrer une troupe d'hommes qui ſe préſentent tout-à-coup ; il égorge le taureau & ſans faire mention d'aucun mort, il s'écrie : Dieu des mers ! & vous chaſtes filles de Nérée ! conduiſez mon épouſe aux rivages de la Grèce. Nous voyons la perfidie & le Pilote veut tourner le gouvernail, mais tout fumant du ſang de la victime, le fils d'Atrée

d'Atrée appelle ſes Compagnons. Que tardez-vous, leur dit-il, maſſacrez nos ennemis & précipitez-les dans les flots : notre Chef nous donne les mêmes ordres, on ſe lève, on s'anime. Les uns ſont armés de poignards, les autres de tout ce que le haſard leur fournit : Hélène encourage les ſiens, & dans cette ardeur mutuelle vous euſſiez vu ſe confondre les vaincus & les vainqueurs : Ménélas examine où il faut porter du ſecours, & il y vole à l'inſtant : il frappe, il renverſe tout ce qui lui réſiſte & culbute enfin tout nos Nautonniers dans la mer, puis s'emparant du gouvernail : c'eſt en Grèce, dit-il, que je prétends aller. On tourne la voile, un vent favorable vient l'enfler, & le vaiſſeau diſparaît à mes yeux.

Théoclymène eſt confondu, mais bientôt la fureur s'empare de ſon ame, & trahi, abandonné par la femme qu'il adorait, ſa vengeance retombera ſur ſa propre ſœur : elle a ſu l'arrivée de Ménélas à Pharos, ſon devoir était de l'en inſtruire, & malgré les repréſentations du Chœur, il court ſe baigner dans ſon ſang. Mais il eſt arêté par Caſtor & Pollux qui du haut des airs lui annoncent que Théonoé a rempli la volonté des Dieux, qu'Hélène va être rendue à ſa patrie, qu'elle donnera ſon nom à une Ile, (c'eſt l'Ile d'*Hélène*, l'une des *Sporades* du Pomontoire Sunium ;) que Ménélas habitera celles que l'on appelle

Fortunées, & qu'après sa mort son épouse jouira des honneurs divins.

Cette fable Athénienne est le but de toute la Pièce, & c'était en général celui que se proposaient les Poètes Grecs qui cherchaient toujours les moyens de flatter leurs compatriotes par des allégories qui leurs étaient relatives. Un Ménélas courageux & une Hélène vertueuse sont deux phénomènes pour le Lecteur, & comme Hélène était Lacédémonienne, il est aussi naturel de présumer qu'Athènes n'était point en guerre avec Lacédémone quand on joua cette Tragédie, que de penser que les deux Républiques étaient divisées quand on représenta celles ou Sparte & Ménélas sont peints sous les couleurs les plus défavorables. Quoiqu'il en soit, l'idée de cet ouvrage est exactement la même que celle d'*Iphigénie en Tauride*, excepté que les scènes de celle-ci sont vraiment attendrissantes, & que les incidens d'*Hélène* tiennent plus à la Comédie qu'à la Tragédie.



ION.

CREÜSE, fille d'Erecthée Roi d'Athènes, fut séduite par Apollon, & accoucha d'un fils. Jalouse de conserver son honneur, elle coucha l'enfant dans un corbeille avec quelques-unes de ses parures, & l'exposa au fond de la même grotte qui avait été l'unique témoin de sa faiblesse. A la prière d'Apollon, Mercure tira cet infortuné de la grotte & le transporta au Temple de Delphes. Il y fut élevé à l'ombre des Autels, sans que lui, ni la Prêtresse eussent aucune lumière sur ceux dont il avait reçu le jour, & en grandissant, il s'acquit tant d'estime parmi les Delphiens, qu'ils lui confièrent la garde des trésors du Temple.

Les Athéniens avaient alors une guerre considérable à soutenir, Xuthus fils d'Hellen, vint à leur secours, leur fit remporter la victoire la plus complette, & pour prix de sa valeur, il épousa Creüse avec laquelle il partagea le sceptre d'Athènes. Privez du plaisir d'avoir des héritiers après plusieurs années de mariage, tous les deux résolurent d'aller consulter l'Oracle de Delphes & c'est ici que commence la Pièce dont Mercure remplit la première scène. Il y instruit le spectateur des détails dont nous venons de donner une

idée. Il ajoute que le deſſein d'Apollon eſt de faire paſſer Ion, cet enfant qu'il a eu de Creüſe, pour le véritable fils de Xuthus & de lui procurer la gloire d'être un jour le Fondateur de l'Ionie, partie conſidérable de la Grèce.

Mercure ſe retire, & l'on voit paraître Ion accompagné d'une troupe de Miniſtres du Temple. Déja, dit-il, le Dieu de la lumière fait briller ſon char ſur la terre : les aſtres en ſa préſence fuyent dans le ſein de la nuit ſacrée. Le ſommet de la double colline reçoit un double éclat, les parfums montent jusqu'à la voûte du Temple & la Prêtreſſe aſſiſe ſur le trépié, eſt prête d'annoncer au peuple les Oracles du Dieu. Allez, Miniſtres ſaints, allez à la ſource de Caſtalie, & après vous être lavés dans ſes eaux pures, rentrez dans le Temple. Purifiez ſur-tout ces lèvres pour interpréter heureuſement les myſtères d'Apollon. Pour moi, ſatisfait de l'humble emploi que j'exerce depuis mon enfance, je vais orner ce veſtibule de couronnes de laurier, en nétoyer l'entrée, écarter à coups de flèches les oiſeaux qui pourraient ſouiller les offrandes. Privé d'un père & d'une mère, je regarde ce Temple qui m'a ſervi de berceau, comme un lieu ſacré qui exige tous mes ſoins.

Une troupe de filles Athéniennes ſe préſente : elles examinent d'un œil curieux les beautés du veſtibule, & le jeune Ion leur en explique les dif-

férens sujets. Ici c'est Alcide qui de sa faulx dorée tue l'Hydre de Lerne, là c'est Bellérophon qui monté sur un cheval ailé, est prêt à percer le monstre à trois corps, &c..... On retrouve l'imitation de ce morceau dans le premier livre de l'*Enéide* ou Enée parcourt les peintures d'un des Temples de Carthage.

Ces Athéniennes se font connaître pour les suivantes de Creüse qui s'avance la douleur peinte dans les yeux. Elle attend son époux que le chagrin de n'avoir point de postérité amène à Delphes, & elle espère que le Dieu sera favorable à ses vœux. Quoi, lui dit Ion, vous n'avez jamais eu d'enfans : hélas ! lui répond Creüse, Apollon le sait. Ion lui avoue que jamais il n'a connu ses parens. Creüse répond que la mère qui lui a donné le jour doit être malheureuse, & finit par lui raconter sa propre aventure sous le nom d'une amie. Cette amie a brûlé malgré elle pour Apollon, elle en a eu un fils qu'elle a exposé & qui doit être de votre âge s'il respire encore ; elle ignore son destin, c'est en sa faveur que je viens interroger l'Oracle.

Ion est surpris de la conformité qui se trouve entre son sort & celui de cet enfant, mais il n'ose penser qu'un Dieu ait jamais eu commerce avec une mortelle, & Creüse qui voit arriver Xuthus, prie le jeune Ministre de garder le plus

profond ſilence ſur ce qu'elle vient de lui raconter.

Xuthus vient de l'antre de Trophonius fils d'Apollon. C'était-là que ce Devin rendait ſes Oracles, & l'on ne pouvait y pénétrer ſans avoir été purifié. Cette condition une fois remplie, on y était reçu, on s'y endormait, & l'on voyait, ou l'on entendait en ſonge ce que l'on demandait.

Ce Trophonius n'a point voulu prononcer avant ſon père, mais il a promis à Xuthus qu'il ne s'en retournera point ſans enfans, ni Creüſe ſans réponſe. L'un & l'autre ſe retirent dans le Temple, & tandis que l'on eſt allé chercher l'eau pour faire les aſperſions, Ion condamne hautement la conduite d'Apollon.

A quel deſſein, lui dit-il, ſéduire des beautés mortelles & abandonner leurs enfans au trépas! Songez qu'étant Dieu vous devez des exemples de vertu. S'il eſt des méchans parmi nous, vous les puniſſez, ſied-il donc aux Légiſlateurs de violer les loix? Si cela était, ce que je ne puis croire, les mortels vous puniraient à leur tour, & vos Temples feraient bien-tôt déſerts. Si vous ſuccombez à d'indignes paſſions, il ne faut plus accuſer les hommes, c'eſt à vous qu'il faut s'en prendre. Ils ne ſont que les imitateurs de vos vices: vous êtes leur Maître.

Ion ſort, & le Chœur adreſſe des vœux à Mi-

nerve, à Diane, enfin à Lucine qu'il prie d'accorder à ſes Souverains une poſtérité qui ſoutienne la gloire de leur nom, & ſur-tout de celui d'Erecthée père de Creüſe, mortel reſpectable qui ſacrifia ſes filles pour le ſalut de la patrie.

L'Oracle vient de répondre à Xuthus que la première perſonne qu'il rencontrera en ſortant du Temple, ce ſera ſon fils, Ion eſt le premier qui s'offre à ſes regards, & Xuthus eſt au comble de ſes vœux. Ion lui demande quelle eſt ſa mère, Xuthus l'ignore & tout ce qu'il peut lui en dire, c'eſt qu'avant ſon hymen il a été aimé de quelques jeunes filles dans un pélerinage qu'il avait fait à Delphes pendant les fêtes de Bachus. Par déférence pour le Dieu, l'un & l'autre conſentent à ſe reconnaître, & cette crédulité réciproque ſuppoſe que les Grecs avaient une confiance bien aveugle dans leurs Oracles.

Cependant Ion devient rêveur, Xuthus en eſt alarmé & ſon fils lui répond qu'il préfére la tranquillité dont il jouit à l'éclat du Trône que le ſort lui préſente. Un doux loiſir, lui dit-il, point de trouble, point d'envieux, telle eſt ma félicité, & ce qui me paraît un bien ineſtimable, c'eſt que mon cœur d'accord avec mon devoir contribue à me rendre digne du Dieu que je ſers. Jugez ſi je dois balançer entre ces biens & ceux que vous m'offrez.

Ce morceau eſt plein de ſentiment & de naïveté : Racine l'a mis preſqu'en entier dans la bouche de Joas auquel il a donné quelques traits du caractère d'Ion ! (*Voyez Athalie.*) Xuthus fait entendre à celui-ci qu'il doit céder à ſa nouvelle fortune, Ion ſe rend & ſon père défend au Chœur, ſous peine de mort, d'inſtruire Creüſe de cette nouvelle. Mais plus fidèles au ſang d'Erecthée qu'à Xuthus, les femmes ſont réſolues de découvrir à la Princeſſe le ſecret de ſon époux, & de perdre Ion, s'il le faut, pour venger Creüſe & la liberté d'Athènes.

Creüſe paraît, & après avoir chargé le vieux Gouverneur d'Erecthée d'employer tous ſes ſoins pour obtenir d'Apollon un Oracle qui ſoit favorable à ſes déſirs, elle demande au Chœur quelle eſt la réponſe que le Dieu a faite à Xuthus. Le Chœur s'exprime par des mots interrompus & finit par tout révéler : la Reine en eſt frappée comme d'un coup de foudre, mais le Vieillard prend la parole, & outré d'une action qui lui paraît indigne d'un Souverain, il s'écrie : Madame, on vous trahit & votre époux vous détrône. C'eſt moins par haîne pour lui que par fidélité pour vous que j'oſe vous parler ainſi d'un étranger qui après vous avoir épouſée, n'a pas rougi de violer la foi qu'il vous avait jurée, & de ſe procurer des héritiers qui ne ſont pas de vous.

Votre ſtérilité, le voyage de Delphes, la rencontre & la reconnaiſſance précipitée d'un enfant, tout a l'air d'un artifice concerté pour placer le fils de quelque eſclave ſur le Trône des Erectides. Il ne vous reſte plus de reſſource que la mort, mais elle doit être précédée de celle de vos deux ennemis, & moi même je ſerai l'inſtrument de votre vengeance.

Dois-je parler, ou me taire encore, reprend Creüſe? Pudeur trop ſcrupuleuſe! ceſſe de me contraindre. Qui m'arête déſormais? chaſſée de mes Etats, privée de l'eſpoir d'avoir des ſucceſſeurs de mon ſang, eſt-il quelque devoir qui me lie à mon perfide époux? les larmes coulent de mes yeux, la rougeur me couvre le front, mais c'en eſt fait, je révélerai ma honte & celle du plus ingrat de tous les hommes. Apollon! Dieu cruel! c'eſt toi qui m'as perdue, toi qui as triomphé de ma vertu, & tu as ſouffert que ton fils ſoit devenu la proie des oiſeaux, tandis que tu rends au traître Xuthus un enfant qui n'eſt pas à moi.

Le Chœur eſt confondu, & Creüſe ne rougit pas de lui dire que malgré les cris de ſon fils qui lui tendait les bras, elle l'a laiſſé dans une grotte & a ſacrifié l'amour maternel aux égards d'un honneur ſévère qu'il fallait mettre à couvert.

Cruelle mère, s'écrie le Vieillard, Dieu plus barbare! il a cauſé votre perte, vengez-vous-en,

& brûlez le Temple de Delphes : ſi la Religion vous arête, perdez votre époux, mais du moins étouffez ce monſtre naiſſant, cet Ion qui s'élève contre vous.

Creüſe adopte cette dernière idée, & ſa victime périra par le poiſon : la Princeſſe en a un qui lui vient de Minerve : ce ſont deux gouttes du ſang de Méduſe que la Déeſſe avait données à Eryčthonius, & dont l'une a la propriété de procurer un prompt trépas, l'autre une guériſon ſubite. Elle remet la liqueur mortelle au Vieillard, mais elle deſire que ſon ennemi ne meure que dans les remparts d'Athènes : le Vieillard au contraire veut l'immoler à l'inſtant même ; Creüſe cède, ſe retire & laiſſe le Chœur qui fait les vœux les plus vifs pour la mort du malheureux Ion. Quelle impatience ces femmes ne devaient-elles pas avoir d'après l'emportement du Gouverneur & l'horrible ſentence qu'il prononce pour s'encourager au crime ! Soyons vertueux, dit-il, quand tout nous rit, mais s'agit-il de ſe venger d'un ennemi ? n'écoutons plus une vertu importune.

Dans la premiére ſcène du quatrième Acte, arrive un Domeſtique de Creüſe, qui d'un air effrayé demande au Chœur où peut être ſa Maitreſſe. On l'interroge, on le preſſe, & il rend compte de l'évènement qui vient de ſe paſſer.

Les Delphiens étaient raſſemblés dans une ſu-

perbe tente pour aſſiſter au feſtin que Xuthus avait ordonné en l'honneur de la naiſſance d'Ion. La ſalle était remplie & les convives ornés de couronnes, avaient commencé le repas, lorſqu'un Vieillard a paru dans l'aſſemblée & a réveillé la joie en ſe faiſant l'Echanſon public. La Muſique & Bachus ayant échauffé les eſprits, le Vieillard fait apporter de plus grandes coupes & ſe fait un mérite de ſervir lui-même ſon nouveau Maître. Il avait mêlé dans le vin un poiſon qu'il avait, dit-on, reçu de Creüſe. Ion faiſait déja la libation, quand une parole échapée à un des Officiers lui a fait entrevoir un fâcheux préſage. Il demande une autre coupe & fait une libation de tout le vin qui était dans la ſienne, en invitant les convives à l'imiter. Cependant une troupe de colombes entre dans la tente & goûte de ce vin répandu par les conviés. On n'en voit aucun effet funeſte pour ces oiſeaux; mais la colombe qui s'était arêtée proche d'Ion, trempe à peine ſon bec dans le vin empoiſonné, qu'elle s'agite violemment, fait entendre une voix plaintive & tombe étendue aux pieds des ſpectateurs. Ion déchirant auſſi-tôt ſes vêtemens, s'écrie : Quel mortel attente à mes jours? C'eſt à toi, Vieillard, de me le déclarer, puiſque c'eſt de ta main que j'ai reçu le poiſon. Après quelques détours, le Vieillard confeſſe le forfait de Creüſe; Ion, à la tête des conviés, court à l'inſtant demander juſtice

aux Miniſtres du Temple, & tous, d'une voix unanime, ont condamné la Reine à être précipitée du haut du rocher.

Ce récit eſt précédé d'une brillante deſcription des ornemens de la tente, deſcription qui offre un très-beau tableau poétique, mais qui eſt abſolument déplacée dans cet endroit.

Ambitioſa reſcide ornamenta.

Le Chœur qui ſe ſent complice du crime de la Reine, ne voit aucun moyen d'échaper au ſupplice & s'abandonne aux frayeurs les plus vives. Creüſe paraît, elle ſait ſa condamnation, & accompagnée de ſes femmes, elle ſe réfugie au pied de l'Autel dont elle défend l'approche à Ion qui arrive ſuivi d'une foule de gens armés. L'un & l'autre s'accablent des reproches les plus vifs, celui-ci ſur le poiſon dont la Reine a voulu le rendre la victime, celle-la ſur la coupable audace du fils d'une Etrangère qui ne rougit pas d'uſurper le trône d'Athènes.

Malgré la fureur dont il eſt animé, Ion n'oſe arracher Creüſe de ſon aſyle, & dans l'inſtant s'avance la Prêtreſſe du Temple, qui après lui avoir défendu de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ennemie, lui remet le berceau dans lequel il a été trouvé.... C'eſt celui dans lequel je vous expoſai, s'écrie la Reine & j'abandonne cet Autel, dût-il m'en

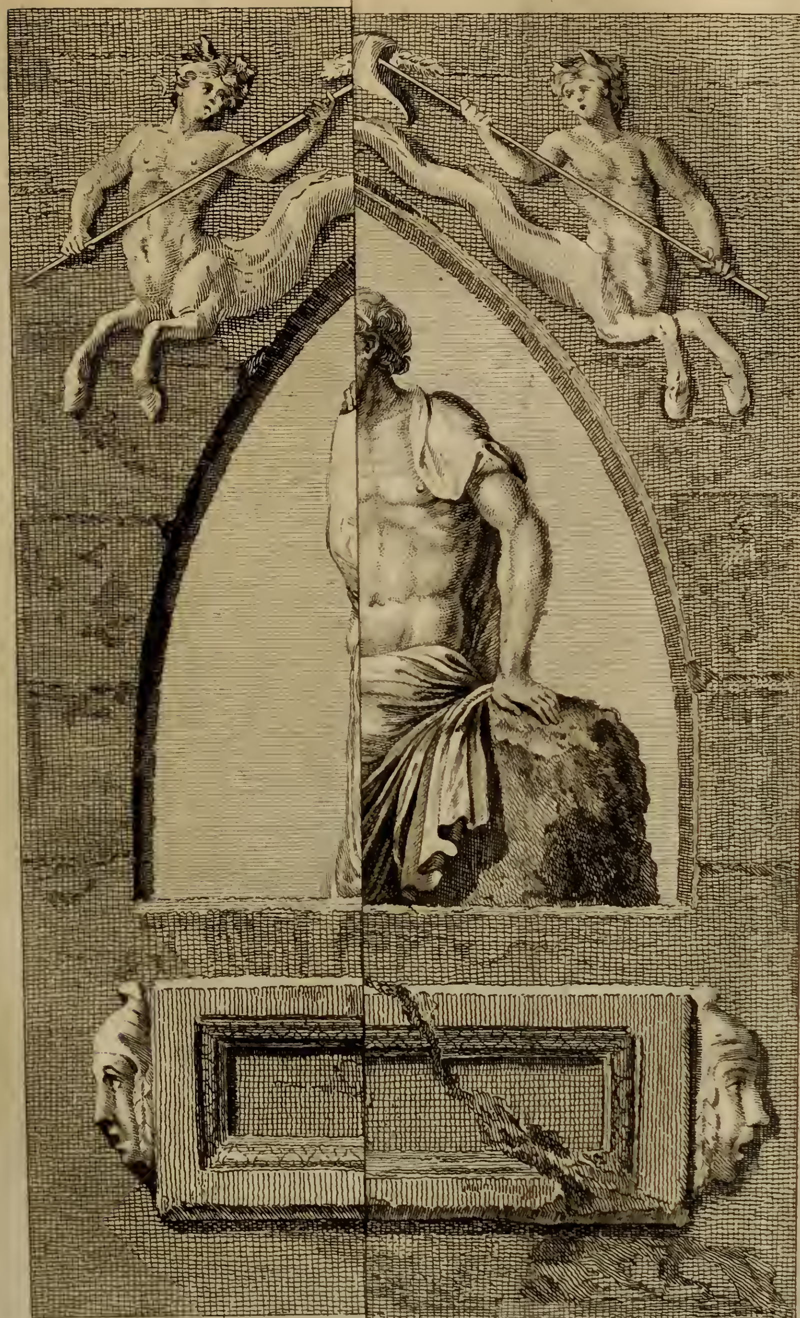
coûter la vie. Ion veut qu'on la ſaiſiſſe, mais elle s'obſtine à l'appeller ſon fils, & pour la convaincre de ſupercherie, il l'oblige à nommer, avant qu'il l'ait ouvert, tout ce que renferme ce berceau. Le Lecteur devine aiſément qu'elle ne peut s'y tromper, & Ion vole dans ſes bras. Mais il doit ſavoir qu'il n'eſt pas fils de Xuthus, & Creüſe ne l'avoue qu'avec le plus grand embaras. Ion ne peut croire qu'il eſt iſſu d'Apollon, & Minerve qui tombe des nues, vient lui confirmer le ſecret de ſa naiſſance. Elle ordonne à ſa mère de le placer ſur le trône comme rejetton des Erecthides, & ce jeune Prince deviendra célèbre dans toute la Grèce. Il aura quatre fils qui feront les Chefs de quatre Tribus d'Athènes, & ſes petits-fils habiteront les Cyclades & les Villes d'Ionie, nom qu'elles devront à Ion. Pour Creüſe, elle mettra au monde deux enfans dont l'un donnera ſon nom à l'Achaïe, & l'autre à la Dorie. Euripide n'a rapporté tout cet hiſtorique que pour flatter la vanité des Grecs qui étaient très-jaloux de leurs anciennes origines.

Il n'eſt queſtion dans ce dénouement, ni du Vieillard ni de Xuthus : le premier ſans doute obtient ſon pardon en faveur de la Reine, le ſecond eſt occupé à faire des ſacrifices. D'après tout ce qui s'eſt paſſé, ſon abſence était néceſſaire, & Minerve ajoute qu'il doit ignorer qu'Ion n'eſt pas ſon fils. Voilà donc dans cette Pièce un mari dupe

de ſa femme, un Apollon ſéducteur, une Minerve entremetteuſe, une épouſe barbare & un jeune Prêtre vindicatif. Exceptons les beautés de détail, la ſituation d'une mère qui veut immoler ſon fils ſans le connaître, ſituation vraiment tragique; & le reſte n'offrira qu'un aſſemblage d'incidens qui loin de nous intéreſſer, ne pourront que nous paraître ridicules.

ALCESTE.

O Palais d'Admète! dit Apollon dans la première ſcène de cette Tragédie, lieux témoins de mon eſclavage, vous ſavez que je n'ai pas rougi, tout Dieu que je ſuis, de me voir rabaiſſé à recueillir le fruit de mes travaux, ainſi l'ordonna Jupiter. Ce Dieu armé de la foudre écraſe mon fils Eſculape; pour venger un mort ſi cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avait fabriqué le feu qui le dévora; voilà la cauſe de la punition que je ſouffre. Arrivé dans cette terre, je gardai les troupeaux du fils de Phérès (Admète Roi de Theſſalie); mais pour prix de ſa piété, je devins en même-tems le Dieu tutélaire de ſa maiſon. Déja ce Prince touchait à ſa dernière heure, je trompai les Parques & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces



J. D. Dugourc del. Thomas Sculp.



J. D. Dugourc del. Thomas Sculp.

ALCESTIS ET ADMETUS.

Déeſſes me l'ont promis. *Admète*, m'ont-elles dit, *ne verra point les ſombres bords, ſi quelqu'autre prend ſa place au tombeau.* Telle fut la condition impoſée : mais hélas ! malheureux Prince, il a eu beau ſonder ſes proches & ſes amis : père vieux, mère ſur le déclin de l'âge, perſonne, excepté ſon épouſe, n'a voulu ſacrifier ſes jours pour ſauver ceux d'Admète. Cependant Alceſte, la trop fidèle Alceſte entre les bras de ſon époux, ferme déja les yeux à la lumière. Ce jour fatal eſt arrivé pour elle : victime de ſa tendreſſe, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeſte tribut, & pour comble de diſgrace, je ſuis contraint d'abandonner une maiſon ſi chère, pour ne pas ſouiller mes yeux d'un ſpectacle funèbre dont il ne m'eſt pas permis d'être le témoin. C'en eſt fait, voici la Mort qui s'approche : je vois cette Prêtreſſe des Enfers, elle vient enlever ſa proie : la Cruelle n'avait garde de manquer le jour aſſigné par les Deſtins.

Cette eſpèce de prologue renferme tout le ſujet de la Pièce, & le dénouement en eſt indiqué par le monument ancien dont nous donnons ici le deſſin, d'après le tréſor des antiquités Grecques, & recueilli, à ce que l'on croit, du tombeau des Naſons ſur quel ſont repréſentés pluſieurs travaux d'Alcide. Hugin, Apollodore & Lucien prétendent que Pluton & Proſerpine rendirent gratuitement Alceſte aux inſtances d'Hercule, mais l'opinion

commune, c'eſt que ce Héros ne l'obtint que les armes à la main. Cette opinion ſemble confirmée par le monument même où il eſt repréſenté avec ſon arc & ſa maſſue. Il ramène Alceſte couverte encore du voile dans lequel elle avait été enſévelie. Vis-à-vis, on voit Admète aſſis & douloureuſement occupé de la perte qu'il a faite. Il a le menton appuyé ſur une de ſes mains, & le coude ſur la partie élevée de ſon ſiége. Selon le plus grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de ce monument, la figure qui eſt à côté de lui repréſente la Déeſſe Pallas. Le P. Montfaucon donne de ce bas-relief une explication toute différente, & voici ſes propres paroles.

On lit dans la Fable qu'Hercule deſcendu aux Enfers pour délivrer Alceſte, lia la Mort avec des chaînes de diamant, & qu'il ne voulut les briſer que lorſqu'elle lui eut rendu ſa victime. Ce Héros ayant la maſſue, l'arc & la trouſſe, tient les mains ſur l'épaule d'Alceſte habillée en Matrone. Pluton aſſis ſur une pierre, ſemble conſentir qu'Alcide la délivre. On ne ſait ce que fait là une femme qui tient un bouclier & une pique : ce pourrait être Proſerpine.

Nous ne prononcerons point entre ces deux explications, & nos Lecteurs jugeront eux-mêmes de leur plus ou moins de vraiſemblance. D'ailleurs quelles conjectures pourrions-nous ajouter ſur un monument

monument qui exiſte en effet, mais dont ni l'Artiſte ni ſes contemporains ne nous ont tranſmis la véritable idée ?

A la fin de la première ſcène, ou ſi l'on veut du prologue, Apollon a vu la Mort s'approcher du Palais, & de ſon côté, la Mort ne l'y a rencontré qu'avec peine. Que faites-vous ici, lui dit-elle & quel deſſein vous y arête ? Eſt-ce l'eſpérance de me ravir encore le tribut deſtiné aux Enfers ? ne vous ſuffit-il pas d'avoir déja privé les Parques d'une victime ? à quoi bon cet arc dans vos mains ? prétendez-vous défendre la fille de Pélias, malgré la parole qu'elle a donnée de s'immoler pour ſon époux ?

Je ne ferai point uſage de mes armes, lui répond Apollon, mais ſouffrez que je vous ſupplie pour Admète; épargnez, épargnez les jours de ſon épouſe. — Non. — Cruelle ! mais toute impitoyable que vous êtes, il faudra bien que vous vous laiſſiez fléchir. Connaiſſez-vous ce Héros qu'Euryſthée envoie au fond de la Thrace pour enlever le char de Diomède ? Il arrivera bientôt dans la maiſon d'Admète & il ſaura vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceſte, vous la rendrez toutefois & je ne vous en haïrai pas moins.

Apollon parle ici du neuvième des travaux d'Hercule : ce fut la mort de ce Roi que nous ve-

nons de nommer, & qui nourriſſait ſes chevaux de chair humaine.

Menaces inutiles, répond la Mort, Alceſte me ſuivra. Je vais de ce pas preſſer le ſacrifice & le commencer avec ce fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, ſont dès-lors conſacrés aux Dieux infernaux.

Par le mot de *fer*, Euripide fait alluſion à la coutume ſuperſtitieuſe qu'avaient les Anciens de couper aux mourans l'extrémité de leurs cheveux, comme les prémices du ſacrifice dû aux Divinités des Enfers. Virgile en parlant de Didon, décrit cette cérémonie dans les vers les plus élégans.

Nondum illi flavum Proſerpina vertice crinem
Abſtulerat, ſtygioque caput damnaverat orco:
Ergo iris croceis per cœlum roſcida pennis
Devolat, & ſupra caput adſtitit. Hunc ego diti
Sacrum juſſa fero, teque iſto corpore ſolvo.
Sic ait, & dextra crinem ſecat: omnis & una
Dilapſus calor.

Apollon ſe retire ainſi que la Mort, & l'on voit arriver une troupe de Citoyens de Phère qui gémiſſent ſur le ſort d'Alceſte & qui accourent pour en apprendre des nouvelles. Ils ſont effrayés du funeſte ſilence qui règne devant le palais; cependant ils n'entendent point les cris lamentables des jeunes femmes, ils ne voient dans le veſtibule ni baſſin d'eau luſtrale, ni cheveux coupés, & leur

ame s'ouvre encore à l'eſpérance. Mais bien-tôt elle eſt détruite par une des femmes de la Reine qui paraît & qui annonce qu'Alceſte touche à ſon dernier moment. Malheureux Admète, continue-t-elle, qu'elle épouſe vous perdez ! à peine s'eſt-elle apperçue que l'heure fatale approchait, qu'elle s'eſt lavée dans l'eau pure d'un fleuve & s'eſt parée de ſes plus riches habits. Puis s'arêtant en préſence de Veſta : Déeſſe, dit-elle, je vais deſcendre dans les Enfers. Je viens donc me proſterner à vos pieds pour la dernière fois. L'unique faveur que j'oſe vous demander, c'eſt de tenir lieu de mère à mes enfans orphelins. Donnez à l'un une épouſe qu'il aime, & à l'autre un époux digne d'elle. Puiſſent-ils jouir d'un ſort plus heureux que n'a fait leur mère ! puiſſent-ils ne pas mourir comme elle d'une mort prématurée & remplir dans leur terre natale toute la meſure de leurs jours fortunés !

Après ce peu de paroles, elle viſite tour-à-tour les Autels répandus dans le palais d'Admète. Elle les couronne de fleurs, elle les parſéme de feuilles de myrte, elle prie ſans laiſſer échaper un cri, ſans pouſſer un ſoupir. Mais tout-à-coup elle paſſe dans ſon appartement, & ſe jettant ſur ſa couche nuptiale, elle exhale ſa douleur en ces mots.

Chaſte dépoſitaire de ma tendreſſe envers un époux

pour qui je meurs, écoute mes derniers regrets, car je ne puis te haïr quoique tu m'aies été funeste...... Si tu reçois une autre épouse en ma place, peut-être sera-t-elle plus heureuse, mais elle ne sera ni plus chaste, ni plus fidèle que moi... Cependant ses enfans baignés de larmes, s'attachent aux habits de leur mère, qui prenant tantôt l'un, tantôt l'autre, leur prodigue ses dernières caresses. Tous les esclaves errent çà & là & pleurent sur la destinée de la Reine. Elle les appelle tous par leur nom, elle leur présente la main, enfin il n'en est aucun qu'elle n'ait consolé & dont elle n'ait reçu les adieux. Admète livré à la plus amère douleur, Admète tient son épouse entre ses bras, la presse & la conjure de ne pas le quitter. Un feu secret la consume & la dévore insensiblement. Déja ses froides mains ont perdu leur usage, mais quoiqu'elle respire à peine, elle veut encore dérober quelques regards à la Mort qui la réclame, & elle va venir en ces lieux jouir de la lumière du soleil qu'elle ne verra plus.

O Jupiter, s'écrie le Chœur, quel remède trouver à des maux si cruels!... Mais voici Alceste & Admète. Pleurez, gémissez, ô région de Phère, à la vue de la meilleure des femmes qu'un mal secret mine peu-à-peu & va bientôt engloutir dans le séjour souterrain de Pluton. Oui, après

ce que j'ai vu tant de fois, & ſur-tout à ce triſte ſpectacle, je ſuis bien-loin de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins.

O ſoleil, s'écrie Alceſte entre les bras de ſes femmes, (c'eſt la première Scène du ſecond Acte,) ô lumière du jour, ô nuages qui roulez ſur nos têtes ! ô terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolas ma patrie ! je vois déja la double rame, je vois la funeſte barque. Déja le Nocher des morts me répète à grands cris : » Qui t'arête ? deſcends : tu diffères, & tout eſt préparé pour ton paſſage «.

Ce morceau a été traduit par M. Racine dans ſa préface ſur Iphigénie où il défend Euripide contre quelques modernes.

Je vois déja la rame & la barque fatale :
J'entends le vieux Nocher ſur la rive infernale :
Impatient, il crie, on t'attend ici-bas,
Tout eſt prêt, deſcends, viens, ne me retarde pas.

ADMÈTE.

Cruelle navigation ! malheureuſe épouſe ! dans quel gouffre de maux ſommes-nous tombés.

ALCESTE.

On m'entraîne, Admète, on m'entraîne à la Cour infernale. Ne le voyez-vous pas ? c'eſt Pluton lui-même, il vole autour de moi. Dieu barbare ! que voulez-vous ? .. infortunée ! dans quelle région inconnue commençai-je d'entrer ? .. Qu'on

m'étende ſur ce lit, je ne me ſoutiens plus. Un nuage ſombre ſe répand ſur mes yeux. O mes enfans ! mes enfans ! vous n'avez plus de mère.

ADMÈTE.

Alceſte ! Alceſte ! au nom des Dieux ne m'abandonnez pas, ne vous abandonnez pas vous-même. Je meurs ſi vous mourez, ma vie & ma mort ſont entre vos mains, la tendreſſe qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre & du mien.

ALCESTE.

Cher Admète ! je touche à mon heure ſuprême,
Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
Pour vous ſauver le jour je me livre à la mort,
Et ma ſeule tendreſſe a voulu cet effort.
Je pouvais, jeune encore, & veuve couronnée,
Aſpirer aux liens d'un nouvel hyménée :
Mais je n'ai pas voulu ſurvivre à vos deſtins,
Pour nourrir dans le deuil des enfans orphelins.
Ma vie eſt par mon choix, éteinte à ſon aurore,
Vos parens à leur fils ſe devaient plus encore :
Vous étiez leur ſeul bien : par l'âge appeſantis,
Ils n'avaient pas le droit d'eſpérer d'autre fils,
Et ſi votre bonheur eût fait leur ſeule envie,
Vous pouviez conſerver votre épouſe & la vie.
Mais ils vous ont trahi : les Dieux l'ont ordonné,
A pleurer mon trépas vous étiez deſtiné.
Le ciel à mes enfans dut ravir une mère,
O vous, pour qui je meurs, écoutez ma prière !
Je ne demande pas pour prix de mes bienfaits,
Un ſacrifice égal à celui que je fais ;

Et quel bien, après tout, pourrait valoir la vie ?
Mais si de mon époux ma mémoire est chérie,
S'il aime nos enfans, s'il se souvient de moi,
Ah ! que jamais l'hymen démentant votre foi,
Ne fasse dans mon lit entrer une autre épouse,
Qui régnant sur mon sang en marâtre jalouse,
Accablerait bientôt sous son joug odieux
De nos premiers amours les gages précieux :
On ne connaît que trop les haînes implacables,
D'un second hyménée effets inévitables.
Gardez dans ce Palais d'introduire un Tyran ;
De mon fils, il est vrai, le péril est moins grand,
Son sexe est sa défense, il croîtra près d'un père,
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère ?
Fille trop chère, hélas ! s'il fallait quelque jour
Qu'une femme étrangère osât dans cette Cour,
A la honte, au mépris dévouer ton enfance,
Et d'un hymen heureux te ravir l'espérance !
Si tu dois de Lucine éprouver les travaux,
Qui sera près de toi pour adoucir tes maux,
Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle ?
Je meurs, ah ! par pitié pour moi-même & pour elle,
Admète, jurez-moi de souscrire à mes vœux,
Joignez cette promesse à nos derniers adieux.
Il faut nous séparer : la mort qui me menace,
N'admet point de délai, n'accorde point de grâce :
Adieu, mes chers enfans, adieu, mon cher époux ;
Vous que j'ai tant aimé, vivez, souvenez-vous
Qu'Alceste à cet amour appartint toute entière,
Fut la plus tendre épouse & la plus tendre mère.

(*M.* DE LA *HARPE*).

Admète lui jure que jamais il ne formera d'autres nœuds, qu'il renonce pour toujours aux fêtes & aux chants dont ſon palais a retenti juſqu'à préſent. Mon amour ingénieux, ajoute-t-il, va occuper les mains les plus habiles à me retracer votre image. Je la placerai ſur ma couche, & tombant à ſes pieds, je l'embraſſerai mille fois..... Que n'ai-je la vertu d'Orphée ! que ne puis-je imiter ſes accords ! que mon amour ſaurait bien toucher la fille de Cérès & ſon inexorable époux ! vains ſouhaits !.... Alceſte, je vous ſuis, préparez la demeure que je dois habiter éternellement avec vous.... Je ne veux d'autre tombeau que le vôtre.

Cependant Alceſte touche à ſon dernier moment, elle l'annonce, & malgré la douleur de ſon époux qui la rappelle à grands cris, malgré le déſeſpoir de ſes enfans qui embraſſent ſes genoux, malgré les larmes de ſes femmes qui la redemandent à la Mort, la Mort s'avance & lui ferme les yeux. Admète ſe voile le viſage, & accompagné de toute ſa Cour, il ſuit le corps de la victime que l'on enlève pour le parer de ſes ornemens funéraires. Le Chœur demeure & termine l'Acte par des chants analogues à cette cruelle ſituation, par des prières au Dieu des Enfers, enfin par des louanges ſur la généroſité d'Alceſte qui n'a pas craint de mourir, tandis que le père & la mère d'Admète ont refuſé de s'immoler pour lui.

Hercule arrive ; il va en Thrace pour y faire la conquête des Chevaux de Diomède, il n'a pas voulu paſſer à Phère ſans voir Admète, il le demande, & Admète ſe préſente. Il porte déja les marques de ſon deuil, Hercule veut ſavoir quel eſt l'objet de ſes regrets & ſe retirer dans la crainte de lui être importun, mais les droits de l'hoſpitalité ſont ſacrés pour Admète, & pour engager Alcide à reſter, il lui dit, non pas qu'Alceſte eſt morte, mais qu'elle eſt au moment d'expirer. Déſolé de l'état de cette épouſe chérie, vaincu par les ſollicitations d'Admète, Hercule entre dans l'appartement deſtiné aux étrangers, & le Chœur fait l'éloge de la piété de ſon Roi qui oublie les chagrins les plus cuiſans pour faire honneur à celui qui traverſe ſes Etats.

Chers amis, répond ce malheureux Prince, chers amis dont la préſence eſt ſi conſolante pour moi, j'ai beſoin de votre ſecours. On porte Alceſte au bûcher & de-là au tombeau. Vous allez voir paraître l'appareil de ſes funérailles. Rendez-lui les devoirs ordinaires & faites éclater vos regrets en faveur de votre Reine qui ſort de ſon palais pour n'y plus rentrer.

On apperçoit le convoi, & Phérès père d'Admète, Phérès l'accompagne ſuivi d'une troupe d'Officiers qui portent des dons pour Alceſte. Mais ce Vieillard a refuſé de mourir pour ſon

fils, Admète le lui reproche, Admète dédaigne ſes dons, & cet incident fait naître une très-longue Scène qui ne ſerait nullement dans nos mœurs.

Emportez nos regrets, s'écrie le Chœur après la querelle de Phérès & d'Admète, emportez nos regrets, ô la plus généreuſe, la plus fidèle de toutes les épouſes ! Que les Dieux infernaux, que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux Enfers ; & s'il eſt dans cet autre monde des récompenſes & des biens véritables réſervés aux Juſtes, puiſſiez-vous en jouir, puiſſiez-vous goûter auprès de Proſerpine les fruits de votre piété. (*On emporte le corps d'Alceſte au bûcher, & le convoi paſſe ſuivi d'Admète & du Chœur*).

L'Officier que le Roi a chargé de traiter Hercule eſt indigné de ce que ce Héros qui lui eſt inconnu, n'ait pas rougi de ſe livrer à la joie d'un feſtin dans un palais rempli de deuil, & il en fait les plaintes les plus vives dans un monologue qui commence le quatrième Acte. Hercule paraît & lui reproche à ſon tour l'air ſombre avec lequel il a ſervi le meilleur ami de ſon Maître. Approchez donc, lui dit-il, & apprenez de moi à tenir une conduite plus ſenſée. Savez-vous quelle eſt la nature des choſes humaines ? Tout mortel eſt dévoué à la mort, & il n'en eſt aucun qui ſache s'il doit vivre demain. Tel eſt le cours de notre

deſtinée. Son terme eſt tellement incertain qu'il n'eſt ni art, ni ſcience qui puiſſe nous le marquer. Inſtruit de ce grand principe, goûtez les plaiſirs de la table, & ſongez que l'inſtant préſent eſt à vous, mais que le reſte eſt à la fortune.

Sais-tu bien quelle eſt la condition
De la chétive humaine nation ?
Non, que je crois ; car d'où aurais-tu telle
Inſtruction ? Oy-moi donc parler d'elle.
A tous humains il eſt prédeſtiné
Mourir à jour préfix & terminé,
Et n'y a nul qui ſache ſi vivante
Ame il aura la journée ſuivante.
Car impoſſible il eſt de deviner
Là où ſe doit la fortune tourner.

(PLUT. trad. d'AMYOT.)

Trop affligé pour ſe rendre aux avis d'Alcide, l'Officier ne peut plus lui diſſimuler le ſujet de ſa douleur & il l'inſtruit de la mort d'Alceſte. Anéanti, honteux d'avoir couronné ſa tête de fleurs dans la maiſon d'un ami au déſeſpoir, Hercule demande où eſt le tombeau d'Alceſte, l'Officier le lui indique & ſe retire.

HERCULE, *ſeul.*

C'eſt ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'univers quel fils Aclmène a donné au Souverain des Dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux, ta reconnaiſſance pour Admète exige encore ce-

lui-ci de ta valeur. Il s'agit de ſauver Alceſte, & de la rendre à ſon époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuſe Reine des ombres : je la verrai ſans doute au tombeau, parée de ſes habits funèbres & occupée à ſe raſſaſier du ſang de ſes victimes. Mettons-nous en embuſcade & fondons tout-à-coup ſur elle. Si je ſuis aſſez fortuné pour la ſurprendre & pour la ſaiſir, elle aura beau s'agiter : malgré ſes vains efforts, il n'eſt rien qui puiſſe me l'arracher qu'elle ne m'ait remis Alceſte. Si je manque cet heureux projet, ſi la cruelle ne vient pas au tombeau ſavourer les gâteaux arroſez de ſang, j'irai, oui, j'irai aux Enfers. Je deſcendrai tout vivant au ténébreux palais de Proſerpine & de Pluton: je la redemanderai, & sûr de l'obtenir, je la ramenerai à ſon fidèle époux. Que ne dois-je point à un ami qui frappé d'un ſi terrible coup, & loin de m'alléguer cette excuſe trop légitime pour ne pas me recevoir, a reſpecté l'amitié au point de me cacher ſon déſeſpoir par la plus héroïque fermeté ? Non je ne ſouffrirai pas qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admète ait pu ſurpaſſer Hercule en généroſité !

Il ſort, & ſuivi du Chœur, Admète revient de célébrer les funérailles d'Alceſte. Où me retirer, s'écrie-t-il, où m'arêter ! que faire ! qui me procurera la mort ! O tendreſſe enſévelie ſous la terre ! ô douleur éternelle ! ô regrets ſans fin ! pourquoi

cruels que vous êtes, m'avez-vous prêté un funeste secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout vivant avec elle?... Avec elle j'aurais passé l'onde infernale: Pluton aurait eu une double victime, & ce Dieu, tout impitoyable qu'il est, ce Dieu n'aurait pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si tendre amour avait joints..... Comment soutiendrai-je la vue de ces murs! Alceste n'y est plus. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ses regards! Hélas! il ne trouvera partout qu'une solitude qui me fera sécher de douleur. Quel supplice de voir autour de moi ces lits, ces sièges où je la vis autrefois & où je ne la reverrai plus. Cet appareil lugubre, cet appartement obscur, cet air funèbre & négligé de mon palais, tout me rappellera sans cesse une idée si chère. Que sera-ce quand mes tristes enfans baignez de larmes embrasseront mes genoux & me redemanderont leur mère! quand j'entendrai les longs gémissemens & les regrets éternels des esclaves! Dieux, s'écrieront-ils, de quelle Souveraine nous avez-vous privés! Voilà, voilà les horribles tourmens que me prépare ce palais. En sortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie? Les riantes assemblées des jeunes épouses seront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Malgré l'ordre d'Apollon qui m'a forcé de laisser descendre Alceste

au tombeau, mes ennemis ne manqueront pas de répandre que je l'ai livrée au trépas pour m'y dérober. Ah! Dieux! voilà le dernier coup que vous me réserviez.

Le Chœur fait tous ses efforts pour le consoler, mais ses efforts sont inutiles, & il finit par lui représenter qu'il est impossible à l'homme de se soustraire aux arrêts du Destin, Divinité sévère dont le Temple est inaccessible & que l'on ne fléchit ni par les prières, ni par le sang des victimes.

A l'instant même, reparaît Alcide accompagné d'une femme voilée : il s'avance vers Admète & lui fait de tendres reproches sur le peu de confiance qu'il lui a témoigné. Cependant, ajoute-t-il, vous voyez cette femme, je viens la remettre dans vos mains, & j'exige de votre amitié que vous la gardiez jusqu'au moment où je reviendrai triomphant de Diomède & possesseur de ses chevaux : cette beauté est le prix de mon courage, prenez-en soin & recevez-la comme la conquête précieuse, non d'un ravisseur, mais d'un combattant couronné.

Admète se justifie du mystère qu'il a fait au fils d'Alcmène & le supplie dans les termes les plus pressans de confier à un autre cette femme à laquelle ses chagrins & la décence même ne lui permettent pas de donner asyle... Au nom des Dieux,

Seigneur, ôtez-moi cet objet qui me trouble. Epargnez un Amant déſeſpéré. Plus je la vois, plus je crois voir mon épouſe. Les larmes coulent malgré moi de mes yeux.... Malheureux que je ſuis, c'eſt bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

Plus Alcide le preſſe, plus il réſiſte, mais enfin, vaincu par ſes prières, il conſent à en avoir ſoin juſqu'à ſon retour. Hé bien, s'écrie Hercule, gardez-la comme votre épouſe. Vous allez voir que le fils de Jupiter ſait être reconnaiſſant. (*Il lève le voile.*) Revoyez Alceſte & ſéchez les larmes qu'elle vous a fait répandre.

Admète ne peut revenir de ſon étonnement & ne ſait comment s'acquitter du ſervice que vient de lui rendre ſon Libérateur, mais ce Libérateur en eſt payé par la félicité mutuelle des deux époux. Cependant Alceſte eſt immobile & ſans voix; Admète brûle de l'entendre, quel Dieu opérera ce nouveau prodige? Dévouée aux Divinités infernales, reprend Hercule, il faut qu'elle ſoit purifiée, & vous ne pourrez jouir de ſon entretien que la troiſième aurore n'ait paru ſur la terre. Allez, conduiſez-là dans votre palais, & déja ſi religieux obſervateur des devoirs de l'hoſpitalité, continuez de l'être toujours. Adieu, je vais de ce pas accomplir les ordres du fils de Stenelus; (*c'eſt Euryſthée.*)

Admète comble Alcide d'actions de graces & ordonnne au Chœur de célébrer le retour d'Alceste par les fêtes les plus magnifiques. Le Chœur partage les transports de son Roi & termine la Pièce par un retour sur les Dieux dont la puissance secretté ménage les évènemens les plus extraordinaires.

Le naturel qui règne dans cet ouvrage, la vérité des situations qu'il renferme, le charme de l'intérêt qu'il présente & qui sans épisode, sans ornemens déplacés, s'accroît depuis l'ouverture jusqu'au dénouement, tout cela doit faire oublier quelques traits étrangers à notre manière de penser & qui ne sont des défauts que relativement à nous. Nous n'ajouterons à cela qu'une réflexion & elle suffira pour constater le mérite de la Pièce: c'est qu'Aristophane ne l'a point critiquée malgré l'acharnement avec lequel il poursuivait Euripide, c'est que Buchanan l'a traduite en vers latins comme une des plus belles de l'Auteur, c'est qu'enfin Racine en avait tracé un plan dans lequel il avait rassemblé toutes les beautés de l'original. Lorsque nous parlerons des différentes *Alcestes Françaises*, le Lecteur assignera de lui-même la place que l'on doit donner au modèle & à ses imitateurs.



LES

LES TROYENNES.

LE partage des Dames Troyennes entre leurs vainqueurs qui les regardent comme la partie la plus précieuſe de leur butin, voilà quel eſt le fond de cette Pièce dont l'analyſe dévelopera quelques incidens que l'on connaît déja, tels que la mort de Polyxène ſacrifiée dans la Cherſonnèſe Thracienne, (*Voyez Hécube.*) & qu'ici Euripide fait périr dans le camp des Grecs ſous les murs de Troye. Il exiſtait ſur ces évènemens diverſes traditions parmi leſquelles les Auteurs faiſaient choix de celles qui convenaient à leur ſujet.

Neptune ouvre la Scène : il a bâti Troye avec Apollon, & la pitié le rappelle vers cette malheureuſe Ville que les Grecs ont réduite en cendres. Il raconte que Polyxène vient de perdre la vie ſur le tombeau d'Achille, qu'Agamemnon force Caſſandre à l'épouſer, & que pour contracter ce cruel hymen, il n'a pas craint de l'arracher des Autels d'Apollon dont elle était la Prêtreſſe.

Ajax avait enlevé cette même Caſſandre du Sanctuaire de Pallas où elle s'était réfugiée, les Grecs n'ont pas puni le raviſſeur, & Pallas veut les

immoler à ſon reſſentiment : elle a demandé des foudres & des orages à Jupiter, les ſecours de Neptune ne lui ſont pas moins néceſſaires, & elle vient les implorer. Animez, lui dit-elle, animez le courroux des vents, diſperſez la flotte des vainqueurs & engloutiſſez-les ſous les eaux.

Neptune promet tout à Pallas qui ſe retire avec lui, & à l'inſtant même, on voit paraître une troupe de femmes rangées autour d'Hécube, qui abîmée dans ſa douleur, eſt couchée près de la tente d'Agamemnon. Epouſe de Priam, s'écrie-t-elle au milieu de ces femmes qui verſent des larmes ſur la ruine d'Illion, épouſe de Priam, mère de tant de Princes, Reine d'un grand Etat, il ne me reſte qu'une vie que je vaïs traîner dans la captivité. Où ſerai-je conduite? qu'elle région vais-je habiter ?

On entend de loin des ſoupirs & des cris : ce ſont ceux des Dames Troyennes qui renfermées dans une tente, ſont inſtruites que l'on hâte leur départ, & qui gémiſſent de l'eſclavage auquel elles vont être livrées.

Talthybius Héraut d'armes d'Agamemnon, vient annoncer aux captives l'arrêt qui vient d'être prononcé, & chaque mot qui ſort de ſa bouche eſt un coup de foudre pour elles. Agamemnon s'eſt réſervé Caſſandre pour ſeconde épouſe, Polyxène eſt Prêtreſſe des manes d'Achille, terme

énigmatique qui ſignifie que ſon ſang a coulé pour ce Héros, & qu'Hécube ne comprend pas; Andromaque eſt l'eſclave de Néoptolème, Hécube celle d'Ulyſſe, & cette Reine qui le hait, qui l'a vu ramper à ſes pieds, cette Reine infortunée n'a point de termes aſſez forts pour exprimer ſon déſeſpoir.

Cependant on voit briller des feux dans la tente ou Caſſandre eſt retenue, & ſoudain elle en ſort, une torche à la main. Ce n'eſt plus Apollon, s'écrie-t-elle, c'eſt Agamemnon qui m'épouſe : j'y conſens, mais ſa mort & le renverſement de ſa maiſon ſeront le prix de cet hymenée : je vengerai mon père, je vengerai tout les miens, & les vainqueurs ſeront plus malheureux que les vaincus.... Vous voulez qu'Hécube ſuive Ulyſſe, non, elle ne le ſuivra pas, elle mourra dans Troye : & toi qui la deſtines à gémir dans tes fers! tu ignores la cruelle deſtinée qui t'attend. Errant de mers en mers durant dix années, expoſé aux barbaries du Cyclope, aux enchantemens de Circé, aux fureurs de Charybde, revenu ſeul en ta patrie où tu trouveras tout dans le déſordre & la confuſion; alors tu regarderas nos infortunes comme de véritables biens en comparaiſon de tes maux.... Que l'on me conduiſe, qu'on preſſe l'hymen que je dois faire aux Enfers. Oui, fier Agamemnon, tu as beau t'énorgueillir de ta conquête, tu n'auras

que d'horribles funérailles à ton retour, & ta Caſſandre elle-même ſera la proie des bêtes féroces auprès de ton cercueil. Couronnes ſacrées, ornemens prophétiques, marques ſi chères de ma virginité, je vous dis un éternel adieu. Zéphire, portez-les aux pieds d'Apollon. Où eſt le vaiſſeau de mon Tyran? Eſt-ce ici qu'il faut monter? j'y vole, & vous n'attendrez pas long-tems le ſouffle des vents favorables, puiſque dans ma perſonne vous emmenez une furie avec vous. Adieu, Madame, adieu, chère patrie, & vous, mânes de mes frères, ombre de mon père, vous me reverrez bientôt, mais triomphante, mais enſévelie ſous les débris de la maiſon des Atrides.

Hécube tombe ſans mouvement, on la rappelle à la vie, & elle n'ouvre les yeux que pour ſe peindre plus vivement ſon infortune. Cette peinture renouvelle la douleur des Troyennes & forme le ſujet de l'intermède dont le chant lugubre termine le ſecond Acte.

On voit paſſer un char, c'eſt l'épouſe d'Hector que l'on enlève avec ſon fils Aſtyanax & que l'on conduit aux vaiſſeaux de Néoptolème. Elle apprend à Hécube la mort de Polyxène que les Grecs ont égorgée ſur le tombeau d'Achille, mais cette Polyxène eſt moins malheureuſe qu'elle que l'on force d'épouſer le fils du meurtrier de ſon époux. Ménagez ce Tyran, lui répond Hécube, c'eſt le

moyen de conſerver un enfant qui un jour peut rétablir Troye & nous venger. Mais ce même enfant eſt condamné à être précipité du haut des tours, & c'eſt Talthybius qui vient annoncer cette affreuſe nouvelle.

Les cruels ! s'écrie Andromaque : doux objet de mes inquiétudes, c'était donc pour ce triſte ſort que mon ſein t'avait allaité ! tu pleures, viens dans mes bras. Tu péris, & le nom d'Hector ſi ſalutaire pour tant d'autres, le nom d'Hector te devient funeſte. Inhumains ! que vous a fait cet enfant ? ſon innocence n'adoucit-elle point votre rage ? ô Hélène ! furie de la Grèce & de Troye ! ce n'eſt point Jupiter qui fut l'auteur de ta naiſſance ; ce ſont les démons, l'envie, le carnage, la mort, & tout ce qu'il y a d'horreurs dans l'univers. Puiſſes-tu payer les maux que tu nous as faits. Hé bien, barbares ! prenez cet enfant. Le voilà : précipitez-le, dévorez-le, raſſaſiez-vous de ſon ſang : vainement tenterais-je de le ſauver. Adieu. Cachez dans le vaiſſeau la plus infortunée des mères. Quel gage de l'hymen qu'on me prépare, quel gage que le trépas de mon fils !

Elle ſe voile le viſage, on enlève Aſtyanax, Hécube eſt anéantie & le Chœur s'abandonne à la triſteſſe la plus amère.

Ménélas ſort de ſa tente : il s'eſt vengé de Pâ-

ris, & le reſte de ſa fureur va tomber ſur Hélène que les Grecs lui ont livrée.

Jupiter ! s'écrie Hécube ravie du courroux de Ménélas, puiſſant moteur de l'univers, vous dont la terre même eſt le trône, être impénétrable à nos lumières ! qui que vous ſoyez, ſoit une nature néceſſaire, ſoit l'eſprit des mortels, je vous adore. C'eſt vous dont l'équité, par des routes ſecrettes, conduit les choſes humaines à ſes fins.

Cette prière eſt remarquable dans la bouche d'Hécube, & l'on ſent qu'Euripide avait été Diſciple de Socrate.

Cependant on amène Hélène : elle demande à parler pour ſa défenſe, Ménélas refuſe de l'entendre, mais Hécube l'y fait conſentir & ſe charge de la confondre. C'eſt vous, lui dit cette Hélène, c'eſt vous & Priam qui êtes coupables de tous les maux que la guerre a cauſés, vous, pour avoir reçu Pâris, Priam, pour n'avoir pas étouffé ce monſtre naiſſant. Je fus le prix de la diſpute des trois Déeſſes : qu'aurait-ce été ſi Pâris eût donné la pomme à Junon ? Cette Junon lui offrait la domination de l'Europe & de l'Aſie. Que devenaient les Grecs ? C'eſt Hélène ſacrifiée à la paſſion de ſon raviſſeur qui a ſauvé la Grèce & qui a rendu les Grecs vainqueurs des Troyens dont, ſans elle, ils auraient été les eſclaves. La mort

ſera-t-elle donc la récompenſe de ce bienfait ? me punira-t-on d'avoir été enlevée par un mortel que Vénus même conduiſait ? Pouvais-je réſiſter à une Déeſſe à qui Jupiter même obéit? Que n'ai-je pas fait, ajoute-t-elle, que n'ai-je pas tenté pour échaper aux Troyens ? Mais les Troyens & les Dieux, tous ont été d'accord pour me livrer aux coupables feux de Pâris.

Lequel des Lacédémoniens, lui répond Hécube après avoir réfuté ce qu'elle a dit ſur Junon, lequel des Lacédémoniens vous a entendu appeller Caſtor & Pollux à votre ſecours ? Non, non, c'eſt l'éclat de la fortune qui a toujours guidé votre cœur. Vous arrivez à Troye, on combat. Ménélas eſt-il vainqueur ? il devient un Héros pour vous & Pâris n'eſt plus rien. Les Troyens ont-ils le deſſus ? Ménélas vous devient mépriſable. Le ſuccès, non la vertu déterminait vos penchans & vos inclinations. Venons à cette évaſion que vous avez tentée. Vous n'avez pu fuir, dites-vous, il fallait mourir. Toute autre que vous aurait-elle balancé à donner ſa vie pour ſon époux légitime ? Je vous l'ai dit cent fois. Partez, ma fille, dérobez-vous à votre Amant : je trouverai le moyen de vous dérober aux Grecs, délivrez-nous d'une guerre cruelle. Mais comment avez-vous reçu ces avis maternels ? ils excitaient votre courroux. Fière de régner dans le palais de Pâris,

vous ne cherchiez qu'à nourrir votre orgueil de l'encens & des adorations des Phrygiens. Tout cela vous était précieux, & vous osiez vous montrer avec des parures faites pour rehausser l'éclat de votre beauté, vous qui auriez dû rougir de respirer le même air que mon fils.

Hécube finit par exhorter Ménélas à faire périr Hélène, & Ménélas y souscrit malgré les pleurs de sa perfide épouse qu'il fait entraîner sur le rivage pour être transportée en Grèce. Elle y attendrit dans la suite ce même Ménélas qui sous les murs de Troye avait été insensible à ses larmes.

Les Troyennes continuent leurs chants lugubres & pleurent leurs maris privés de sépulture, leurs enfans orphelins dont les Grecs vont les séparer. Elles ignorent encore le nom du vainqueur auquel elles sont destinées, & après avoir fait des imprécations contre Hélène, elles souhaitent d'être englouties sous les flots.

Andromaque a été forcée de suivre Néoptolème sur le même vaisseau dans lequel il emporte les cendres d'Achille: elle a fait ses adieux à sa patrie expirante & au tombeau de son époux dont il a fallu l'arracher malgré elle. Elle a baigné de ses larmes le corps de son fils Astyanax, elle a chargé Talthybius de l'apporter à Hécube, & Talthybius le lui présente sur le bouclier d'Hector, qui doit lui servir de cercueil.

Superbe Grèce ! dit Hécube, un enfant t'a fait trembler dans le ſein même de tes triomphes. Cher Aſtyanax ! qu'elle deſtinée eſt la tienne ! Né pour tant de grandeur, tu n'as fait que l'entrevoir. O mains ! ô lèvres où nous reconnaiſſions les traits d'un père ! qu'eſt devenu votre éclat ! qu'elle était ton erreur, cher enfant, quand attaché à ma robe, tu me promettais en bégayant, l'hommage de ta chevelure & de pieux devoirs pour appaiſer mon ombre ! courbée ſous le poids des ans, privée de tous mes fils, eſclave enfin, c'eſt moi qui ſuis contrainte de te rendre ce triſte office. Tendres careſſes ! était-ce-là le terme fatal où vous deviez finir ? Que puis-je graver ſur ton ſépulchre ? *Aſtyanax fut la victime des craintes de la Grèce.* Que cet éloge ſera glorieux pour elle ? tu n'as joui ni du ſceptre, ni des biens paternels ; mais le bouclier qui te ſert de tombeau, eſt le plus précieux de ces biens. Bouclier fidèle ! tu as perdu le Héros qui t'illuſtra, mais le fardeau que tu portes ſaura te dédommager.

Les femmes du Chœur donnent à Hécube le peu d'ornemens qu'elles ont recueillis de leurs anciennes richeſſes, ces ornemens vont être enſévelis avec le corps d'Aſtyanax, & tout le Théâtre retentit de lamentations funèbres ; mais bientôt elles ceſſent à la vue des flames qui paraiſſent ſur les tours, ſur les palais, ſur le toît des maiſons qui

ſubſiſtaient encore dans les remparts de Troye. Des Grecs, la torche à la main, courent çà & là comme des furieux, & portent de tous les côtés la déſolation & l'incendie. Les édifices ſe conſument, les murs s'écroulent &, tout Grec qu'il eſt, Talthybius ne peut voir ce ſpectacle ſans en être ému, mais il obéit à ſon Roi, &, de ſa part, il ordonne aux incendiaires de ne laiſſer aucunes traces d'Illion. Les Troyennes jettent les cris les plus perçans, Hécube veut ſe précipiter dans les flames, Talthybius l'arête & l'emmène avec ſes Compagnes.

Cette Pièce qui n'eſt qu'un compoſé d'épiſodes, renferme d'un bout à l'autre les ſituations les plus touchantes; ce ſont incidens ſur incidens, & il fallait tout l'art d'Euripide pour les lier enſemble de manière à intéreſſer ſes ſpectateurs. M. de Châteaubrun a traité le même ſujet, nous en rendrons compte, & nos lecteurs ſeront étonnés, comme nous, du peu de parti qu'il a tiré de ſon modèle.

Eſchyle, Sophocle & Euripide ſont les ſeuls tragiques Grecs dont les Pièces ſoient parvenues juſqu'à nous, du moins en partie, & l'hiſtorique de leur vie, l'analyſe de leurs ouvrages, les notes que nous y avons jointes ſuffiſent pour donner une idée de leur génie. Nous avons tâché d'en eſquiſſer le tableau, & nous ſommes perſuadés

que l'on y trouvera plus de beautés que de défauts, pourvu que l'on ſe ſouvienne que ces Ecrivains n'étaient pas Français. Qu'elle eſtime aurions-nous pour les nôtres, ſi le plan & le ſtyle de leurs productions étaient abſolument étrangers à nos mœurs & à nos préjugés ? Nous avons dit qu'il manquait plusieurs morceaux au Théâtre Grec, c'eſt une perte réelle pour les Lettres, & nos deſcendans formeront peut-être un jour les mêmes regrets à l'égard de Corneille & de Racine, de Crébillon & de Voltaire. Le tems ne reſpecte ni les monumens, ni les chefs-d'œuvre, & nous ne doutons pas qu'il ne nous ait privés de quelques bonnes Tragédies compoſées par les Auteurs ſur leſquels nous allons jetter un coup-d'œil.



NOMENCLATURE

DES POÈTES TRAGIQUES

Qui ont été contemporains d'Euripide, ou qui ont vécu après lui.

SOPHOCLE.

LES anciens Hiſtoriens parlent de deux Poètes du nom de Sophocle, & tous deux neveux de ce dernier. Le premier, fils d'Ariſton, compoſa quarante Tragédies ſelon les uns, onze ſelon les autres, & fut couronné dix fois. Il fit auſſi quelques Elégies & ſe rendit ſi recommandable par la pureté de ſes mœurs, que quelques Ecrivains le comparent à Apollonius.

Le ſecond qui était né à Athènes, travailla dans le Tragique & dans le Lyrique : on lui attribue quinze Pièces.

EURIPIDE.

Celui-ci était fils d'un frère du célébre Euripide : il en eſt fait mention dans la *Chronique* de Denis, & parmi les ouvrages dont on prétend qu'il fut l'Auteur, on cite *Oreſte*, *Médée*, *Polixène*.

ARISTARQUE.

Ariſtarque naquit à Tégée Ville d'Arcadie &

vécut du tems d'Euripide, c'eſt-à-dire en la 82e. *Olympiade.* Il compoſa 72 Tragédies & ne fut couronné que deux fois. Du nombre de ces Tragédies était *Achille* qu'Ennius traduiſit & que par cette raiſon les Romains appellèrent *l'Achille d'Ennius Ariſtarque.* Il mourut âgé de plus de cent ans. Samuel Petit, homme d'une grande érudition, lui attribue le Rhéſus que l'on a vu dans le Théâtre d'Euripide.

ACHÉE.

Achée d'Erétrée était fils de Pythodore, ou de Pythode. Plus jeune que Sophocle, il fut contemporain d'Euripide & compoſa 43 Tragédies, ſelon quelques-uns, 30 ſelon quelques autres. Pluſieurs Hiſtoriens ne lui en attribuent que 24. D'après un paſſage d'Athénée, Turnébe & Caſaubon prétendent qu'il ne remporta qu'une fois le Prix de Poéſie. Ce même Athénée cite de lui une Pièce ſatyrique intitulée *Alcméon.*

CHÉRÉPHON.

Chéréphon était originaire d'Athènes, & au rapport d'un grand nombre d'Hiſtoriens, Socrate n'eut point d'ami plus intime. Ce fut lui qui alla conſulter la Pythoniſſe Prêtreſſe d'Apollon, au ſujet de ce Philoſophe, & qui en rapporta la réponſe ſuivante : *Socrate eſt le plus ſage de tous les*

hommes. Philoſtrate fait mention de ce Poète dans les Vies des Sophiſtes.

CARCINUS

Il y eut deux Poètes de ce nom. Le premier était d'Agrigente & compoſa des Tragédies, quoiqu'en diſe Diogène Laerce qui ne le compte que parmi les Auteurs Comiques. Ariſtote en parle dans ſa Rhétorique & nous apprend qu'il mourut de la piquûre d'un ſerpent, dans un bois où il était allé méditer ſur une Pièce de ſa compoſition. Diodore dit beaucoup de bien d'une de ſes Tragédies intitulée : *Cérès cherchant Proſerpine.*

Le ſecond Carcinus était d'Athènes & fils de Théodecte, ſelon quelques Auteurs; de Xenoclès, ſelon Lyſias. Il fit 160 Tragédies & remporta le Prix une ſeule fois. Il vivait du tems de Philippe de Macédoine, vers la 100e. *Olympiade.* Athénée met au nombre de ſes Pièces *Achille* & *Sémélé.* Ariſtophane ſe déchaîne fortement contre ce Poète, & particulièrement dans ſa Comédie intitulée la *Paix.* Les fils de Carcinus ſont également l'objet de ſes railleries : il les appelle *Têtes d'artichaud*, & les compare à des Eſcargots. On reproche au père un ſtyle entortillé, & on cite de lui un *Oreſte* dans lequel ce Prince avoue ſon matricide de la manière la plus énigmatique.

NICOMAQUE.

Nicomaque naquit à Athènes & compoſa des Tragédies avec leſquelles, contre l'opinion générale, il vainquit pluſieurs fois Euripide & Théognis. *Œdipe* eſt la ſeule de ſes Pièces dont on ait fait quelque cas.

Il y eut un autre Nicomaque d'Alexandrie qui fut Auteur d'onze Tragédies. On a peu connu celles de ce Théognis dont nous venons de parler. Il paſſait pour être froid & ſans graces.

STHÉNÉLUS.

Sthénélus était contemporain de ces derniers. Lyſias & Ariſtote en font mention. Ariſtophane comparait ſes expreſſions au ſel & au vinaigre. Sthénélus avait coutume de dire que le vin faiſait perdre toute la prudence que l'on pouvait avoir.

DENIS.

Denis Tyran de Sicile avait le ridicule entêtement de devenir Poète tragique, & Lucien rapporte qu'il mit tout en œuvre pour ſe procurer les Tablettes ſur leſquelles Eſchyle avait coutume d'écrire ſes Pièces. Muni de ces Tablettes, Denis ſe crut le talent de celui qui les avait poſſédées & il écrivit, mais il trouva peu d'admirateurs. Philoxène qu'il comblait de bontés, & qui les reconnaiſſait par une complaiſance ſans bornes

toutes les fois qu'il n'était queſtion que de briller dans un repas, Philoxène ne put trouver ſes vers bons & lui en dit ſon ſentiment avec tant de franchiſe, que Denis l'envoya aux *Carrières*, c'était la priſon publique. Plutarque ajoute que le Tyran lui avait confié une de ſes Pièces pour qu'il la corrigeât, & que Philoxène la ratura d'un bout à l'autre. Cependant Denis voulut bien lui faire grace & le rappeller à la Cour, perſuadé que la punition qu'il avait eſſuyée le rendrait plus circonſpect. Il lui lut une Pièce nouvelle & lui en demanda ſon avis. Philoxène rêva quelque-tems & ſe retirait ſans rien dire, mais le Prince voulant ſavoir où il allait : *Seigneur*, lui répondit le Poète, *je retourne aux Carrières.* On prétend que cette repartie lui fit faire ſa paix avec Denis : Si l'on en croit Pline, celui-ci mourut de joie d'avoir remporté le Prix avec une de ſes Tragédies.

PHILOXÈNE.

C'eſt le même dont nous venons de parler : il était né à Cythère Capitale de l'Ile du même nom : les Lacédémoniens la réduiſirent en ſervitude, & Philoxène en ſortit pour être eſclave du Spartiate Agézyle qui lui donna le ſurnom de *Fourmi.* Après la mort de ce premier Maître, il paſſa au ſervice de Ménalippide, Poète-Muſicien dont

dont il devint le Disciple, & sous lequel il dévelopa bien-tôt les dispositions que la nature lui avait données pour la Musique & pour la Poésie. Il excella dans le Dithyrambe, & d'après les succès qu'il eut dans le Tragique, Suidas l'appelle *Maître en fait de Tragédies.* A des talens si distingués, il joignait cet esprit vif, cette gaité piquante qui font le charme des Sociétés, & l'on doit juger qu'il s'introduisit aisément à la Cour de Syracuse, séjour des plaisirs & de la bonne-chère. Philoxène l'aimait, & son appétit allait souvent jusqu'à la gourmandise, mais il n'en devenait que plus agréable, & les traits les plus singuliers, les reparties les plus ingénieuses étaient le fruit de ses excès. On prétend que ce fut lui qui dit au moment de mourir pour avoir trop mangé ;

M'y voilà tout résolu,
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson. (*La Font.*)

A la table de Denis, selon Athénée, on servit un jour des barbeaux à tous les convives, & l'on en mit un très-gros devant le Prince, mais un fort petit devant Philoxène : mécontent de son partage, le Poète prend ce barbeau, feint de lui

parler & l'approche de ſon oreille comme pour mieux entendre ſa réponſe. Que ſignifie ce badinage ? lui demande le Tyran : Seigneur, lui dit Philoxène, comme je travaille actuellement au Poëme de Galatée, l'une des Néréides, & que j'ai beſoin d'être informé de quelques particularités qui la concernent, ainſi que ſon père Nérée, je priais ce petit poiſſon de m'en inſtruire, mais il m'a répondu qu'il était encore trop jeune pour me donner de pareils éclairciſſemens, & que je devais m'adreſſer au vôtre. Denis comprit ce que cela voulait dire & lui fit paſſer ſon barbeau. La Fontaine a fait uſage de ce trait. (*Voyez le Rieur & les Poiſſons.*)

On lit dans quelques Auteurs que Philoxène fut remis une ſeconde fois aux *Carrières* pour avoir été ſurpris dans les bras de cette même Galatée dont nous venons de parler. C'était une Joueuſe de flûte entretenue par Denis. Ce fut pendant ſa détention que ce Poète compoſa ſa Tragédie du *Cyclope*. Denis y faiſait le perſonnage de Polyphême, Galatée y paraiſſait ſous ſon véritable nom, & Philoxène y rempliſſait le rôle d'Ulyſſe. Suidas aſſure qu'il trouva le ſecret de s'échaper de ſa priſon, qu'il ſe retira dans la Ville de Tarente, que Denis fit l'impoſſible pour l'engager à revenir, & que pour toute réponſe, Philoxène lui adreſſa

un billet qui ne contenait que des *omicron*. On les employait souvent à la place de la diphtongue ȣ, & cette diphtongue en grec tient lieu de notre négative *non*. Philoxène mourut à Ephèse, âgé de 60 ans, la première année de la 100e. *Olympiade*.

ANTIPHON.

Cet Antiphon Athénien & fils de Sophocle, ne fut que Poète Comique, selon Philostrate, mais Tragique & Orateur selon Plutarque : celui-ci prétend qu'il eut part à toutes les Tragédies de Denis, & qu'il en composa plusieurs à lui seul. Il ajoute qu'il avait imaginé l'art de guérir les esprits malades, & que tout cet art consistait dans un très-beau discours qu'il débitait à ceux qui venaient lui demander son remède.

MÉLITUS.

Poète froid & languissant, originaire d'Athènes & fils de Larius. Il fut du nombre de ceux qui condamnèrent Socrate à boire de la ciguë, & peu de tems après, victime du jugement auquel il avait participé, il périt sous une grêle de pierres que lancèrent contre lui ses Concitoyens désolés d'avoir consenti à la mort du plus grand des Philosophes. Ce même Mélitus avait commandé les Samiens & s'était battu contre Sophocle dans un combat naval.

TIMÉSITHÉE.

On lui attribue *Castor & Pollux*, les *Danaïdes*, la *Rançon d'Hector*, *Ixion*, *Capanée*, *Memnon*, *Procus*, les *Descendans de Jupiter*, la *Réclamation d'Hélène*, *Oreste*, *Pylade* & plusieurs autres Pièces dont les noms ont été perdus.

POLYIDE.

Poète & Musicien qui fut en même-tems Sophiste, selon Aristote, & Peintre selon Diodore de Sicile. Le premier cite de lui une *Iphigénie en Tauride* qu'il met au-dessus de celle d'Euripide, sur-tout dans la reconnaissance du frère & de la sœur, reconnaissance simple & ingénieuse qui se fait au moment où Oreste va être sacrifié par Iphigénie. *Comme ma sœur a été immolée à Diane*, s'écrie Oreste, *il faut donc aussi que je lui sois immolé.* Polyide fut contemporain de Philoxène & fleurit vers la 95e. *Olympiade.*

DIOGÈNE.

Ce Diogène surnommé Œnomaus, était d'Athènes & paraît avoir existé après l'expulsion des 30 Tyrans. On lui attribue *Achille*, *Hélène*, *Hercule*, *Thyeste*, *Médée*, *Œdipe* & *Sémélé*. On cite aussi des Lettres de lui, mais quelques Ecrivains en nient l'authenticité.

Il y eut un autre Poète de ce nom qui était d'Alexandrie, & qui, au rapport de Strabon, composa des Tragédies dès la plus tendre jeunesse. Il affectait de ne se servir que d'expressions obscures & ampoulées.

Il eut pour contemporain Mélanthius Auteur tragique, qui composa aussi quelques Elégies. Plutarque parle de ses Ouvrages dans la Vie de Cimon, & rapporte qu'il adressa des vers à ce Général Athénien. On prétend que ce Mélanthius était gourmand, flatteur & voluptueux.

De son tems, vivait Spintharus originaire d'Héraclée & Auteur de deux Pièces fort connues autrefois : *Hercules ardens* & *Semele fulminata*. Il passait pour avoir les mœurs très-libres.

On ignore dans quelle *Olympiade* exista un certain Dicéogène qui composa des Tragédies & des Dithyrambes. Harpocration & Suidas en font mention.

THÉODECTE.

Il était de Lycie & fils d'Aristandre. Disciple de Platon, d'Aristote & d'Isocrate, il consacra ses premières années à l'Art Oratoire, ensuite il composa des Tragédies. Aristote lui attribue *Philoctète*, & l'on ajoute qu'il mit en vers les principes de la Rhétorique. Il était doué d'une mé-

moire prodigieuſe, & au rapport de Fabius, il récitait ſur-le-champ des Pièces fort longues dont il n'avait entendu la lecture qu'une fois. Il mourut âgé de 41 ans & ſon père lui ſurvécut. Lorſqu'Alexandre de Macédoine traverſa la Lycie pour aller combattre les Perſes, il s'arêta dans la Ville de Phaſélide, y vit la ſtatue de Théodecte, & ſe rappellant qu'il avait été ſon condiſciple ſous Ariſtote, il lui mit une couronne ſur la tête, honneur que l'on ne rendait qu'aux morts de diſtinction.

Ce Théodecte fut le rival de Théopompe célèbre par ſon eſprit & par ſon éloquence. Dans la 103e. *Olympiade*, Artémiſe Reine de Carie, fit la dédicace du ſuperbe monument qu'elle voulait conſacrer à la mémoire de Mauſole ſon époux. (*Voyez Tome I, première Partie, au mot Funérailles.*) En conſéquence, elle ouvrit un combat littéraire & promit des récompenſes conſidérables aux Poètes ainſi qu'aux Orateurs qui réuſſiraient le mieux à célébrer les vertus d'un mari qu'elle ne ceſſait de pleurer. Théodecte, Naucratès, Iſocrate & Théopompe ſe préſentèrent : le dernier fut déclaré vainqueur. Aulugelle aſſure que de ſon tems, on liſait encore une Tragédie de ce Théopompe, intitulée *Mauſole*, & qui était plus eſtimée que le Diſcours en proſe qu'il avait fait en l'honneur de ce Prince.

On attribue 37 Tragédies à l'Iſocrate que nous venons de citer, mais elles étaient d'Aphareus fils adoptif de cet Orateur. Plutarque qui en fait mention, cite auſſi un Aſclépiade, autre Diſciple d'Iſocrate & Auteur de quelques Tragédies.

CHÉRÉMA.

Selon quelques Hiſtoriens, il étudia ſous le Philoſophe Socrate & compoſa pluſieurs Tragédies parmi leſquelles on compte *Penthée*, *Alphéſibée*, l'*Hyppocentaure*. Cette dernière, au rapport d'Ariſtote, était une rapſodie de vers de toutes meſures.

Il vivait à-peu-près du tems de Néophon Poète tragique Sicyonien que l'on dit Auteur de 120 Pièces. Pluſieurs Ecrivains lui attribuent la *Médée* d'Euripide. Il était l'ami particulier de Calliſthène, & dans la 113e. *Olympiade*, Alexandre le Grand les fit mourir tous les deux pour avoir conſpiré contre lui. Diogène Laerce & Suidas en font mention. Ces deux coupables étaient liés auſſi avec Néarchus autre Poète tragique qui trempa, dit-on, dans leur complot: de ſoldat d'Alexandre, il était devenu ſon Hiſtorien.

Parmi la foule des Poètes Grecs on diſtingue encore un Néanthes qui compoſa des Tragédies dans ſa jeuneſſe, & qui en dédia pluſieurs au

Philoſophe Empédocle. Un Cléophon dont il ne nous eſt rien parvenu que le titre de quelques-unes de ſes Pièces : Savoir, *Amphiaraüs*, *Actéon*, *Achille*, les *Bachantes*, *Leucype*, *Perſis*, *Téléphe*, *Thyeſte*, *Erigène*. Un Alexandre d'Etolie qui, ſelon Strabon, fit des Tragédies, des Elégies & des Mimes. Macrobe en parle comme d'un excellent Poète & vante beaucoup un de ſes ouvrages intitulé *La Muſe*. Dans le même-tems, il exiſta un Alcmène de Mégare, Auteur de Tragédies. Athénée parle d'un autre Ecrivain du même nom, & connu par quelques Comédies.

ESCHINE.

L'éloquence était le talent principal de cet Eſchine que quelques Pièces ont fait mettre au nombre des Auteurs tragiques. Il était d'Athènes & naquit la quatrième année de la 95e. *Olympiade*, trois ans après la mort de Socrate. Dans une de ſes harangues, il parle de ſes parens comme de Citoyens conſidérables, mais Démoſthène nous en a donné des idées bien différentes, & voici ce qu'il lui adreſſe à lui-même dans ſon diſcours pour Ctéſiphon.

» Dirai-je que votre père Tromes chargé de » chaînes & eſclave d'Elpias, tenait une petite école » auprès du Temple de Théſée ? Raconterai-je

» comment auprès de la Chapelle du Héros Cala-
» mite, dans un de ces honnêtes lieux que l'on ne
» nomme pas, votre mère tirait ſa ſubſiſtance du
» plus honteux de tous les métiers, & que ce fut-
» là qu'elle mit au monde en votre perſonne un
» homme d'importance, un Acteur des troiſiè-
» mes rôles? Ferai-je ſouvenir de Phormion le
» joueur de flûte, eſclave lui-même, qui voulant
» la poſſéder ſeul, la retira de ce beau commerce,
» & l'établit dans un autre quartier de la Ville?
» Mais venons à vous-même. Eſchine, Meſſieurs,
» n'était pas d'abord ce que nous le voyons aujour-
» d'hui. Ce n'eſt que depuis peu qu'il s'eſt érigé
» tout-à-la-fois en Citoyen & en Orateur d'Athè-
» nes; que par la vertu de deux ſyllabes ajoutées
» il a fait de l'eſclave Tromes ſon père, le Citoyen
» Atromète, & qu'il a décoré ſa mère du beau
» nom de Glaucothée, elle que le peuple n'ap-
» pellait pas autrement que la Sorcière; & cepen-
» dant l'ingrat ne vous témoigne aucune recon-
» naiſſance de l'avoir fait paſſer de l'eſclavage à
» la liberté, de la misère à l'opulence. «

Dans un autre Diſcours Démoſthène dit qu'Eſchine ayant trouvé habilement le ſecret de ſe faire mettre ſur le rôle des Citoyens, fut Greffier d'un petit Juge de Village, qu'après cela il ſe loua à Lyménicus & à Socrates, deux Chefs de Comé-

diens avec lesquels il courait les Bourgades, jouant les troisièmes rôles dont il s'acquitait si mal, qu'il y avait toujours guerre ouverte entre les spectateurs & lui.

Eschine s'est défendu faiblement de ces imputations, & elles ont été confirmées par tous les Ecrivains qui ont parlé de lui. Quoiqu'il en soit, il fut employé dans les affaires de la République, & les Athéniens le choisirent pour veiller sur les Ambassadeurs qu'ils chargèrent de négocier leur paix avec Philippe. Eschine le haïssait, & l'on était sûr qu'il tiendrait ses Concitoyens en garde contre les séductions de ce Prince. Il s'y conduisit en effet d'une manière irréprochable, & Démosthène en fit l'éloge publiquement : pour l'en remercier, Eschine s'opposa à ce qu'on lui décernât une couronne d'or en plein Théâtre, récompense destinée à consacrer le désintéressement qu'il avait marqué, tantôt en abandonnant des sommes qui lui étaient dûes, tantôt en faisant à ses frais la célébration des Jeux. Eschine perdit son procès, & de désespoir il se retira à Rhodes où il ouvrit une Ecole d'Eloquence qui subsista long-tems après sa mort; si l'on en croit Philostrate, Eschine l'abandonna à un de ses Disciples & passa dans l'Ile de Samos où il mourut âgé de 75 ans.

Peu de tems après lui, on vit fleurir Euphan-

tus d'Olympie qui prit des leçons d'Eubulides, & qui à la qualité d'Orateur célébre, joignit celle de Poète tragique. Il composa plusieurs Pièces & fut souvent vainqueur. Il écrivit en prose une histoire de son tems, & fit un ouvrage sur la manière de régner. Il le dédia à Antigonus auprès duquel il vécut long-tems.

Parut ensuite Apollodore, Poète de Tarse auquel Suidas attribue : *Spinâ percussus*, *Naticida*, *Hellenes*, *Thyestes*, *Ulysses*, *Hycetides*.

PHILISCUS.

Il était de Corfou, & quelques Auteurs mettent ses Pièces sur le compte de Diogene le Cynique dont il avait été le Disciple. Il eut pour pere Philotas, & devint Prêtre de Bachus. Suidas fait mention des Pieces d'un autre Philiscus qui fut Poète Comique.

SOSITHÉE

Les uns le font originaire de Syracuse, les autres d'Athènes & les autres d'Alexandrie. Il vécut dans la 165e. *Olympiade*, & fut Auteur de plusieurs Tragédies. Il lui arriva un jour d'être chassé du Théâtre pour y avoir invectivé le Philosophe Cléanthes qui jouissait de l'estime & de la considération de tous les Athéniens.

On peut ajouter à cette nomenclature Sosicles de Syracuse qui vécut du tems de Philippe de Macédoine & d'Alexandre le Grand : il composa 73 Pieces, & fut sept fois vainqueur.

Lysippus dont parlent Suidas & Athénée.

Lycophron Poète & Grammairien qui existait du tems de Ptolémée Philadelphe. Il était né à Chalcide d'Eubée, qu'on nomme à présent Négrepont. Suidas prétend qu'il composa douze Tragédies. Le même Ecrivain parle de Sacas, & enfin de Théocrines qui commença par être Auteur tragique, & finit par faire le métier d'accusateur.

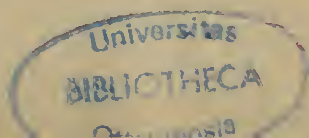
Alexandre d'Etolie, Sosithée, Philiscus & Lycophron que nous avons cités, étaient rangés sur la *Pléiade*, c'est-à-dire parmi les sept Poètes tragiques qui se distinguerent le plus sous le règne de Ptolémée Philadelphe.

Nous allons actuellement présenter des tableaux différens de ceux que l'on a vus jusqu'ici; & l'origine de la Comédie, les divers changemens qu'elle a éprouvés, l'histoire des Auteurs qui ont précédé Aristophane, la Vie & le Théâtre de ce dernier, vont être la matiere de la livraison suivante. Nous donnerons ensuite des détails sur les Ecrivains qui l'ont suivi, nous ferons connaître

Ménandre & le peu qui reste de ses Ouvrages, nous y joindrons une notice générale de tous les Comiques Grecs, & dans cette foule d'objets, nous tâcherons de ne rien omettre de ce qui pourra satisfaire la curiosité de nos Lecteurs.

Fin du second Volume.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.



ERRATA de la Ire Partie du second Volume.

PAGE 35, ligne premiére, lactu, *lisez* luctu.
P. 39, ligne 21, entendu, *lisez* entendre.
P. 89, ligne 12, & y il acquit, *lisez* & il y acquit.
P. 103, ligne 23, Europe, *lisez* Erope.
P. 109, ligne 18, arêtes, *lisez* arêtés.
P. 144, ligne 2, le nom ſa mère, *lisez* le nom de ſa mère.
P. 173, ligne 24, qu'il avair, *lisez* qu'il avait.
P. 183, ligne 18, ſextiers, *lisez* ſeptiers.
P. 188, ligne 13, Satyes, *lisez* Satyres.
P. 196, ligne 11, parce qu'en rapprochant, *lisez* parce qu'en nous rapprochant.

ERRATA de la ſeconde Partie.

Page 200, ligne 14, princiqaux, *lisez* principaux.
P. 204, ligne 4, tribus, *lisez* tributs.
P. 220, ligne 11, légalité, *lisez* l'égalité.
P. 222, ligne 24, mar cheve, *lisez* marcher vers.
P. 253, ligne 10, juſtifierions, *lisez* juſtifierons.
P. 258, ligne 23, Amphriſſiennes, *lisez* Amphiſſiennes.
P. 287, ligne 18, de tout, *lisez* de tous.
P. 301, ligne 23, la Vielle, *lisez* la Vieille.
P. 309, ligne 27, pomontoire, *lisez* promontoire.
P. 310, ligne 7, qui leurs, *lisez* qui leur.
P. 323, ligne 25, ſur quel, *lisez* ſur lequel.
P. 349, ligne 7, qu'elle, *lisez* quelle.
P. 351, ligne 3, qu'elle, *lisez* quelle.

